



JOHN BRUNNER

le troupeau aveugle

2



JOHN BRUNNER

le troupeau aveugle 2

traduit de l'américain par Guy Abadia



Éditions J'ai Lu

À Isobel Grace Sauer (née Rosamond)
1887-1970
In memoriam

Ce roman a paru sous le titre original :
THE SHEEP LOOK UP

© Brunner Fact and Fiction, 1972
Pour la traduction française :
© Éditions Robert Laffont, S.A., 1975

JUIN

DES VUES AUXQUELLES ON ADHÈRE ENCORE ASSEZ LARGEMENT

C'est une païenne de Malacca
Au nom affreusement impie.
Quant à la couleur de sa peau,
On n'en fait pas de plus noire,
Mais elle répondait quand on l'appelait Jill.

Loin de chez lui un homme
Peut être nostalgique et regretter
Ses parents, ses amis et le reste.
Elle n'était pas « Ma douce, mon unique »,
Mais d'autres en ont fait autant !

Je ne rougis pas et je ne cherche pas d'excuse.
Je ne crois pas qu'elle aimerait ça,
Car lorsqu'elle a cessé de se lamenter
Et de gémir sur ses bleus,
Le fait est que j'avais détruit son affreuse idole.

Je lui ai enseigné le respect du fusil,
Je l'ai rompue au mors et à la selle,
Et je lui ai laissé un fils d'Anglais !

Chansons au long cours, 1905.

LE TEMPS DE LA MACHINE À VAPEUR

Bien que le soleil n'apparût que comme une tache brillante sur le gris du ciel, c'était un jour ensoleillé dans la vie de Philip Mason. Contre toute attente, les choses tournaient on ne peut mieux pour lui. Sa déchéance s'était transformée en bienfait !

Ils avaient obtenu leur concession. Ils avaient reçu un premier lot de mille appareils. Leurs

premières annonces publicitaires dans les stations de télévision locales – avec Pete Goddard, qui avait fait de l’excellent travail compte tenu de ce qu’il n’avait aucune formation d’acteur – leur avaient valu six cents demandes de renseignements dans le courrier du lundi matin.

Tout en séparant les lettres sérieuses de celles qui ne l’étaient pas – la plupart de ces dernières étaient des lettres d’insultes, naturellement écrites par des trainites anonymes – il jeta un coup d’œil au magasin de vêtements qui faisait un angle en biais avec les Entreprises Prosser. Un homme vêtu d’une salopette était occupé à gratter un slogan tracé sur la vitrine principale pendant le week-end. On lisait encore LA POURRITURE EST NATU. La tête de mort et les tibias qui l’accompagnaient avaient disparu.

Ils faisaient une semaine de la fibre artificielle. Les trainites s’élevaient contre l’orlon, le nylon, le dacron, tout ce qui n’était pas d’origine végétale ou animale.

Ah ! Ils s’en fichent qu’un mouton attrape froid, pensa-t-il cyniquement, pourvu qu’ils soient bien couverts. Et à propos de rhume... Il tamponna ses yeux qui larmoyaient avec un mouchoir en papier, où il vida son nez en soufflant bruyamment.

La porte de son bureau s’ouvrit. C’était Alan.

— Hé ! s’écria Philip. Je croyais que tu restais chez toi aujourd’hui. Dorothy nous a dit que tu...

Alan fit une grimace.

— C’est vrai, j’ai encore attrapé la courante. Mais quand j’ai appris la bonne nouvelle, j’ai décidé que je ne pouvais pas rater ça.

Il regardait la montagne de lettres sur le bureau.

— Mince, c’est vrai qu’il y en a six cents !

— Six cent cinq, dit Philip avec un sourire.

— Je n’aurais jamais cru ça. (Hochant la tête, Alan se laissa choir dans un fauteuil.) Je suppose que c’est Doug qui avait raison, hein ?

— Quand il disait que l’entérite était de notre côté ? J’ai trouvé ça de mauvais goût.

— Que ça ne t’empêche pas de saisir la leçon, dit Alan. Tu sais ce qui me plaît dans mon boulot, Phil ? Ils parlent tout le temps de l’homme d’affaires, du promoteur, comme de « l’ennemi du genre humain », celui qui met la merde. Et c’est vrai que la merde est partout ! D’ailleurs, si quelqu’un a le droit d’avoir la société en horreur, c’est bien moi, pas vrai ? (Il leva sa main transpercée par la balle.) Mais je ne lui en veux pas. J’ai eu ma chance de m’engraisser – du moins, c’est ce qui semble être en train d’arriver – mais surtout, je n’ai pas à avoir honte de la manière dont je l’ai fait. J’offre au public un produit dont il a besoin, réellement besoin, et par-dessus le marché je crée des emplois pour des types qui autrement seraient inscrits aux allocations de chômage. C’est vrai ou pas ?

— Oui, bien sûr, dit Philip en plissant les paupières. Surtout en ce qui concernait les nouveaux emplois. Le chômage était à son point culminant cet été dans tous les États-Unis, et de ce côté-ci de Denver la situation était particulièrement dramatique, et elle le resterait jusqu’à ce qu’ils aient achevé les nouveaux aménagements de la fabrique hydroponique Bamberley, qui privait de travail six cents employés.

Tout cela, naturellement, ne faisait qu’arranger les affaires des Entreprises Prosser. N’importe qui doté d’un minimum de cervelle pouvait apprendre à installer ces épurateurs en une heure.

— Bon, eh bien ! grommela Alan en faisant pivoter son siège vers la fenêtre qui donnait sur la rue. Dis donc, encore une bande de gamins. On ne voit que ça en ville aujourd’hui. D’où sortent-ils ?

Sur le trottoir d’en face, un groupe de huit ou dix jeunes – plus de garçons que de filles – s’étaient arrêtés pour se moquer de l’homme qui effaçait l’inscription sur la vitrine du magasin d’habillement.

— C’est vrai, j’en ai vu tout un tas qui descendaient au terminus des bus Trailways, approuva Philip. Il devait y en avoir... oh... une trentaine. Ils m’ont demandé où était la route de Towerhill.

— On dirait qu’ils vont tous de ce côté-là. Je me demande ce qui les y attire.

— Tu peux aller leur demander.

— Merci, ça ne m'intéresse pas à ce point. Au fait, comment se fait-il que tu tries le courrier toi-même ? Où est cette nouvelle fille qu'on a engagée pour toi ?

Philip soupira :

— Elle a appelé pour s'excuser. Mal à la gorge. Elle pouvait à peine parler au téléphone.

— Ah, merde. Tu me rappelleras, veux-tu ? Priorité absolue pour installer des épurateurs chez nos propres employés. Histoire de voir si ça diminue les absences pour maladie ; charité bien ordonnée... (Il feuilleta quelques lettres par curiosité.) Combien de véritables commandes là-dedans, et combien de lettres-bidon ?

— Il semble que la proportion soit de dix contre un en faveur des commandes authentiques.

— Magnifique. Sensationnel !

La porte s'ouvrit et Dorothy entra, une série de feuilles de blocs-notes dans une main et dans l'autre un mouchoir avec lequel elle s'essuyait le nez.

— De nouvelles demandes sans arrêt, dit-elle. Encore trente autres déjà ce matin.

— Fantastique ! fit Alan en lui prenant les feuillets des mains.

De l'extérieur parvint un bruit de circulation lourde, et Dorothy s'exclama :

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ?

Ils tournèrent la tête. Ralentissant au carrefour avant de prendre le virage en direction de Towerhill, il y avait une file de camions militaires remorquant chacun un attelage constitué par de gros pneus aux sillons profonds surmontés de quelque chose qui se terminait par un museau court à l'aspect inquiétant mais qui n'était pas un canon.

— Merde, je les ai vus à la télé ! s'écria Alan. Ce sont les nouveaux engins qu'ils expérimentent au Honduras. Des lasers de combat !

— Bon Dieu, je crois que tu as raison ! (Philip bondit vers la fenêtre pour mieux regarder.) Mais qu'est-ce qu'ils ont à les monter là-haut ? Des grandes manœuvres, ou quelque chose comme ça ?

— À ma connaissance, il n'y avait rien de prévu, fit Alan, mais de nos jours ils ne les annoncent pas toujours. Dis donc, tu ne crois pas que tous ces gosses qui sont en ville auraient pu avoir vent de quelque chose et décider de foutre le bordel ?

— C'est le genre de choses dont ils sont capables, admit Philip.

— Ouais. Dans ce cas, ils méritent ce qu'ils vont recevoir. (Machinalement, Alan frotta le dos de sa main abîmée.) Pas rassurant, ces trucs-là, hein ? Je n'aimerais pas être en face d'eux quand ils lâcheront leur giclée... euh... à propos de giclée... excuse-moi !

Il sortit en courant de la pièce.

TIREZ SUR TOUT CE QUI BOUGE

... que l'armée se sert de défoliants au Honduras pour créer des zones de jeu à volonté. Cette accusation a été formellement démentie par le Pentagone. Interrogé à ce sujet juste avant son départ pour Hawaii où il doit passer deux ou trois semaines de convalescence, Prexy a déclaré, je cite : Si on ne les voit pas, comment voulez-vous qu'on leur tire dessus ? Fin de citation. Les commentaires sont de plus en plus favorables à un projet de loi que le sénateur Richard Howell a l'intention de présenter devant le Congrès à la première occasion pour interdire qu'il soit délivré un passeport à tout citoyen mâle entre seize et soixante ans qui ne sera pas en possession d'un certificat de réforme ou de libération des obligations militaires. Accueillant favorablement le projet, un porte-parole du

Pentagone a reconnu aujourd’hui que parmi la dernière classe appelée au service actif, plus d’un individu sur trois ne s’est pas présenté. Le bifteck va vous coûter plus cher. Cet avertissement a été lancé ce matin par le Département de l’Agriculture. Le prix du fourrage s’est, je cite, élevé comme une fusée, fin de citation, à la suite de la mystérieuse...

UN ENDROIT OÙ RESTER

— Une dame et un monsieur qui vous demandent, Miss Mankiewicz, fit l’employé à la réception de l’hôtel. (C’était un Portoricain, et il avait gardé les anciennes manières conventionnelles.) J’ignore si vous les attendez ?

— Qui sont-ils ? demanda Peg.

Sa voix était empreinte de nervosité, elle le savait, et il n’y avait là rien d’étonnant. Au cours des semaines précédentes, elle s’était lancée dans une aventure risquée, et elle était certaine que depuis dix jours au moins quelqu’un l’avait suivie. Il n’était pas impossible qu’elle ait enfreint l’une des lois de plus en plus complexes sur l’anticivisme. La situation commençait à ressembler à celle qui avait régné en Grande-Bretagne au dix-huitième siècle : n’importe quelle nouvelle loi proposant un châtiment plus exemplaire pour des crimes de plus en plus vagues était assurée de passer au Congrès et d’obtenir l’approbation instantanée du Président.

Bien sûr, le Canada n’était pas encore un pays proscrit, mais au train où allaient les choses cela risquait de ne pas être long...

— Mr Lopez, fit l’employé. Accompagné de Miss Ramage. Euh... Ra-*maige* ?

Le cœur de Peg sembla s’arrêter au milieu d’un battement.

Quand elle reprit ses esprits, elle dit d’une voix blanche :

— Annoncez-leur que je descends tout de suite.

— Ils disent qu’ils préfèrent monter.

— Comme ils voudront.

Quand elle raccrocha, sa main tremblait. Elle avait tiré sur beaucoup de ficelles ces derniers temps, mais elle ne s’était pas attendue à ce que l’une d’elles lui ramène Lucy Ramage. Incroyable !

Elle ramassa en hâte quelques affaires qui traînaient sur son lit et les mit hors de vue. Les cendriers avaient besoin d’être vidés, et... Bah, c’était un hôtel miteux, de toute façon. Elle ne pouvait pas s’offrir mieux. Trente dollars par jour, c’était son plafond.

Elle était venue à New York parce qu’elle avait un projet précis en tête. Comme elle l’avait expliqué à Zéna, elle ne possédait qu’un unique talent, et pour le moment la manière la plus logique de l’utiliser lui paraissait être de remuer un peu de boue. Elle s’était donc posé la question-clé : quelle était la boue la plus importante à remuer ?

(En fait, elle se l’était posée, inconsciemment, en fonction de ce que Décimus détestait le plus. Mais le résultat était le même, au bout du compte.)

La réponse était évidente : « Faites aux autres... »

Très bien. Le point de départ serait la déclaration du Pr Quarrey, diffusée dans la presse au début de l’année, selon laquelle le produit d’exportation le plus important du pays était les gaz toxiques. Et qui avait intérêt à remettre ça sur le tapis ? De toute évidence, les Canadiens, coincés sur une bande de terre étroite au nord de leurs puissants voisins, chaque jour un peu plus furieux des saletés que le vent leur amenait, des récoltes endommagées, des maladies de poitrine, du linge étendu à sécher qui devenait sale. Elle avait donc téléphoné à la revue *Hémisphère* de Toronto, et le rédacteur en chef lui

avait immédiatement proposé dix mille dollars pour trois articles.

Sachant que tous les appels à l'extérieur du pays risquaient d'être surveillés, elle lui avait soumis sa proposition en termes très généraux : les dangers pour la Baltique de devenir comme la Méditerranée, les risques de formation de nouveaux *dustbowls* comme le désert du Mékong, les conséquences des manipulations climatiques. On trouvait cela partout dans les nouvelles. Les Russes avaient ressorti leur projet d'inverser les cours de l'Ob et de l'Ienisseï. En outre, il y avait le problème du Danube, pire que le Rhin ne l'avait jamais été, et les nationalistes gallois sabotaient les pipe-lines qui devaient acheminer « leur » eau en Angleterre. La guerre de frontières au Pakistan occidental s'éternisait tellement que la plupart des gens semblaient avoir oublié qu'il s'agissait d'un fleuve.

Et ainsi de suite.

Presque aussitôt qu'elle eut commencé à creuser, cependant, elle eut l'impression que jamais elle ne pourrait s'arrêter. Il n'était pas question de couvrir la planète entière. Les douze mille mots pour lesquels elle s'était engagée seraient épuisés rien que pour l'Amérique du Nord.

Parmi ses contacts les plus utiles se trouvait Félice, née Jones. Après avoir passé plus de deux mois à son retour du wat à chercher un nouvel emploi, elle s'était finalement résignée à l'idée qu'elle n'en trouverait jamais, et avait épousé un type qu'elle connaissait depuis des années. Il avait une profession peu enthousiasmante mais stable, et elle pouvait maintenant passer une grande partie de son temps à jouer le rôle de correspondante bénévole de Peg sur la côte ouest. En dépit de son désaccord passé avec les idéaux de son frère, elle était visiblement tracassée en ce moment. Ce qui semblait l'avoir fait changer d'opinion était que son nouveau mari insistait pour qu'ils aient des enfants.

Parmi les questions sur lesquelles elle avait attiré l'attention de Peg...

Pourquoi y avait-il eu une dégringolade si subite des actions de Vie et Jardins ? Au printemps dernier, il y avait eu une telle demande d'abeilles et de vers de terre qu'ils avaient eu du mal à y faire face. Ils avaient même commandé une étude de marché pour savoir s'ils devaient ajouter des fourmis et des coccinelles. (Félice disait qu'il y avait une firme du Texas qui avait accaparé le marché des ichneumons, mais Peg n'avait pas encore réussi à découvrir à quoi ils étaient utiles.) Il n'y avait pas eu de déclaration officielle sur la chute de la compagnie, mais il ne faisait aucun doute que quelqu'un de l'intérieur était en train de se délester d'un bon paquet de titres.

Y avait-il un rapport entre les problèmes de Vie et Jardins et le fait que les pommes de terre avaient augmenté de dix *cents* la livre par rapport aux prix de printemps, et continuaient à grimper ?

Quant aux aliments pour le bétail, comment avaient-ils pu être assez sévèrement touchés pour expliquer la hausse du prix de la viande, qui était passé de l'exorbitant au prohibitif ? (Cela faisait des années maintenant qu'il n'y avait plus un seul endroit dans le pays où on pouvait laisser paître le bétail en plein air.) Ou bien y avait-il vraiment – comme des bruits le prétendaient – une épidémie d'avortements qui décimait les troupeaux, et contre lesquels aucun antibiotique ne pouvait rien ?

Les deux, probablement, songea Peg.

Autre question : Était-il vrai qu'Angel City avait décidé de renoncer à sa branche assurances sur la vie, et liquidait ses biens en dehors de l'État parce que la diminution de l'espérance de vie était telle qu'elle menaçait de supprimer ses bénéfices ?

Dans le même ordre d'idées : Stephenson Electric Transport était le seul fabricant d'automobiles des États-Unis dont la production avait l'approbation totale des trainites. Ils étaient sur le point d'être repris par Ford, mais les négociations s'éternisaient ; était-ce vraiment dû à une menace de Chrysler de leur mettre une suspension sur les bras en vertu de la loi sur l'environnement parce qu'ils polluaient l'atmosphère avec trop d'ozone ? (Ce qui laisserait le marché de la combustion propre grand ouvert aux compagnies étrangères comme Hailey, Peugeot, qui venait de sortir son premier

modèle à vapeur, et aux automobiles japonaises à vapeur de fréon.)

Était-il exact que les trainites voulaient s'en prendre à Puritain et qu'ils avaient constitué quelques dossiers sur leurs opérations ?

Elle ne le savait pas. Et elle était chaque jour un peu plus effrayée de voir à quel point il lui était difficile de mener son enquête.

Certes, les compagnies qui avaient des ennuis avec les trainites avaient de bonnes raisons de se démenier pour cacher leurs affreux secrets au public. Le gouvernement ne pouvait éternellement soutenir à bout de bras les firmes géantes mal gérées, même si c'étaient leurs propres supporters, des gens qui rouspétaient contre les « ingérences des Nations Unies » et le « socialisme rampant », qui hurlaient le plus fort pour obtenir une aide fédérale quand ils étaient dans une mauvaise passe. En vue d'une prochaine série d'articles, elle avait compilé une liste de compagnies qui étaient la propriété de l'État sous tous les aspects sauf nominalement, et qui feraient faillite du jour au lendemain si le gouvernement retirait ses subsides. Jusqu'à présent, elle comprenait une firme de produits chimiques sous le coup de l'interdiction des insecticides « de choc », une compagnie de pétrole ruinée par l'aversion publique contre les défoliants, une société pharmaceutique qui était pratiquement devenue une succursale de Maya Pura, les fabricants mexicains particulièrement prospères de médicaments et de cosmétiques à base de plantes (être racheté par des Mexicains ! Quelle honte !), six grandes usines d'ordinateurs qui avaient saturé le marché de leurs produits coûteux et, inévitablement, plusieurs compagnies d'aviation.

Chaque jour, des sénateurs et des membres du Congrès qui, en public, avaient tendance à virer au cramoisi à la simple mention d'une intervention de l'État, faisaient des pieds et des mains en coulisse pour obtenir pour leur État les plus gros contrats financés par le gouvernement qu'ils pouvaient décrocher, ou répétaient que si telle ou telle firme qui avait été coulée par l'incompétence de ses directeurs ne recevait pas de l'aide, l'indice de chômage s'élèverait d'un nouveau point.

C'était comme si le pays tout entier avait été transformé en coffre au trésor, avec deux cents millions de personnes en train de se disputer pour en arracher un morceau. Ce n'était plus chacun lavant le linge sale de l'autre, c'était plutôt comme les termites, chacun mangeant les excréments de son prédécesseur !

Avec tout ça, dans un sens tout au moins, le plus important n'était pas ce qui s'était passé, mais ce que les gens redoutaient de voir arriver. Prenez la baisse effarante du nombre des passagers aériens : soixante pour cent en dix ans. Prenez cet homme, Gerry Thorne, du Secours Mondial, qui à lui seul a démoli tout le tourisme d'été de l'État du Maine à la Trinité, simplement en s'arrangeant pour faire connaître publiquement les détails de la mort de sa femme.

Un seul homme avec une bombe pouvait ruiner une compagnie d'aviation. Un seul homme avec une cause pouvait briser dix mille propriétaires d'hôtels. Un seul homme avec suffisamment de prise...

Ou une femme. Peg cherchait un levier à elle. C'était la raison pour laquelle elle voulait parler à Lucy Ramage.

À ce moment-là, on frappa à la porte. Elle regarda à travers le judas avant d'ouvrir. C'était un des trucs favoris des détrousseurs d'hôtels new-yorkais que d'attendre à portée d'oreille de la réception que quelqu'un soit annoncé dans une chambre pour matraquer le visiteur dans l'ascenseur, et ensuite se présenter dans la chambre à sa place.

Mais elle reconnut Lucy Ramage pour l'avoir vue à la télé.

Elle la fit entrer avec son compagnon, un homme à la peau mate qui avait des cicatrices récentes sur le visage et à qui il manquait des dents aux mâchoires supérieure et inférieure en même temps. Elle prit leurs masques et leur proposa quelque chose à boire. Ils refusèrent, et elle passa

immédiatement aux choses sérieuses car elle les sentait impatientes.

— Je suis heureuse d’avoir pu finalement vous toucher, dit-elle. Ça n’a pas été commode.

— Cela a dû vous paraître plus difficile que ça ne l’était en réalité, dit l’homme avec un sourire léger. Je vous demande de m’excuser. C’est à nous que la faute incombe. Nous avons... euh... des difficultés à travailler ici, et nous avons besoin de vérifier vos coordonnées avant de donner signe de vie.

Une soudaine lumière se fit en Peg.

— Mais vous ne vous appelez pas Lopez ! C’est... (Elle fit claquer ses doigts de frustration.) Vous êtes cet Uruguayen qui s’est fait assaillir dans la rue et qui a affirmé que c’était par des flics en civil !

— Fernando Arriegas, dit l’homme en hochant la tête.

— Vous êtes... vous êtes rétabli ?

Peg se sentit rougir, comme si elle avait honte pour son pays.

— J’ai eu de la chance. (Arriegas plissa la lèvre inférieure.) Ils ont détruit un de mes testicules. Il paraît que je peux encore espérer être père – si l’on considère qu’il est toujours sans danger de mettre un enfant au monde dans ce monde malade. Mais nous ne sommes pas ici pour parler de moi. Vous avez essayé à plusieurs reprises de contacter Lucy. Avec persévérance.

Lucy hocha affirmativement la tête.

— Pour quelle raison ?

Lucy se pencha en avant. Elle portait un ciré de plastique malgré la chaleur qu’il faisait, et ses mains étaient au fond de ses poches. Mais il n’y avait là rien de particulièrement surprenant. Le plastique était la meilleure protection contre la pluie new-yorkaise. Le caoutchouc pourrissait purement et simplement.

— Je... euh... (Peg se racla la gorge. Elle était terriblement enrhumée en ce moment.) Je travaille sur une série d’articles pour *l’Hémisphère* de Toronto. Le thème général est ce que les pays riches sont en train de faire aux pays pauvres même quand ils n’ont pas de mauvaises intentions, et naturellement aussi la tragédie de Noshri...

Elle écarta les mains.

— Pour ne pas mentionner la tragédie du Honduras, murmura Arriegas.

Il jeta un coup d’œil à Lucy, et des grandes poches de son ciré elle sortit un sac transparent rempli d’objets qui ressemblaient à des macarons mous. Elle le lui tendit.

— Vous reconnaissez ceci ? demanda-t-il en le montrant à Peg.

— C’est du Nutripon ?

— Oui, bien sûr. C’est même du Nutripon de San Pablo, pris parmi les réserves qui ont rendu la population folle et lui ont fait massacrer un Anglais et un Américain en qui elle avait cru voir des démons. Et pour ce crime involontaire, dix ou douze mille Honduriens ont maintenant payé de leur vie. (Sa voix n’avait pas plus d’intonation qu’une machine.) Nous avons repris – c’est-à-dire que ce sont les Tupas honduriens qui l’ont fait, mais leur cause est la nôtre – nous avons repris San Pablo, et nous l’avons passé au peigne fin. Une partie du premier contingent de secours a été retrouvée dans les ruines de l’église, où apparemment la population avait cru bon de le consommer dans l’espoir que les démons qu’il contenait seraient exorcisés. Il faut qu’ils aient été particulièrement affamés. Nous en avons envoyé une partie pour analyse à Cuba, mais le reste nous l’avons mis de côté pour un usage plus important, notamment pour nous assurer que chaque Américain qui écrit sur la *tragédie* – il avait pesé sur le mot avec une ironie chargée d’implications – puisse savoir exactement à quoi il ou elle fait allusion.

Peg sentit sa mâchoire inférieure s’affaïsser. Elle réussit à articuler :

— Vous voulez dire que vous voulez que je mange de ça ?

— Précisément. La plupart de vos journalistes vendus ont répété le mensonge selon lequel nos

accusations seraient fausses. Nous voulons qu'il y en ait une au moins qui puisse dire le contraire. (Il arracha une bande de cellulose du paquet avec un petit bruit plaintif.) Voilà. Ils disent sur l'étiquette que ça peut se manger cru – et vous n'avez pas de souci à vous faire, ce n'est pas moisi. Le carton d'où nous l'avons prélevé était absolument intact quand nous l'avons trouvé.

— Vite ! jeta Lucy.

Peg lui jeta un coup d'œil, et réalisa soudain que ses grandes poches pouvaient facilement dissimuler un revolver. Ce qui était le cas. Il se trouvait maintenant dans la main de la jeune femme, et le canon paraissait aussi large qu'un tunnel de métro.

Il y avait un silencieux.

— Vous êtes fous ! murmura Peg. Ils doivent savoir que vous êtes ici... ils vous captureront en quelques minutes si vous vous servez de ça !

— Nous n'aurons pas à le faire, dit Arriegas avec un sourire. Vous ne serez pas assez stupide pour nous résister. Nous avons soigneusement étudié la substance toxique. Nous savons que cette quantité – il brandit le petit sac – produit l'effet d'un petit trip à l'acide, pas davantage. Il serait d'ailleurs plus exact de parler de S.T.P., car j'ai bien peur que ce trip-là n'ait jamais été décrit comme très agréable. Si vous avez de la chance, vous serez la première, à condition que vous ayez la conscience claire.

— Et il vaut mieux vivre jusqu'à demain que mourir maintenant, fit Lucy. Mais ne craignez rien, vous n'en mourrez pas. J'en ai mangé plus que ça. Bien plus.

— Qu... quand ? balbutia Peg, incapable de détacher son regard fasciné du sachet.

— J'en ai trouvé dans une maison en ruine, répondit Lucy. Près du cadavre d'un enfant. Je ne sais pas si c'était un garçon ou une fille, tellement il était déchiqueté. Tout d'un coup, j'ai réalisé qu'il fallait que je fasse partie de cette chose. Ce fut comme une vision. Comme de lécher les plaies d'un lépreux. Je croyais que j'avais cessé de croire en Dieu. Peut-être que j'ai cessé. Peut-être que je l'ai fait parce que maintenant je ne crois plus qu'à Satan. (Elle se pencha en avant avec une expression de sincérité soudaine.) Tenez, prenez-en un peu et mangez. Je vous en prie ! Il le faut ! Nous vous forcerons à le faire si c'est nécessaire, mais ce serait tellement mieux si vous compreniez qu'il n'y a pas d'autre moyen. Il faut que vous puissiez voir, sentir, saisir ce qu'ils ont fait à de pauvres gens sans défense... qui venaient me trouver quand je distribuais les rations de secours, en pensant que j'allais leur donner enfin une nourriture saine au lieu des racines et des feuilles empoisonnées avec lesquelles ils subsistaient depuis si longtemps. Vous ne pouvez pas le décrire, vous ne pouvez même pas l'imaginer, si vous ne savez pas dans quel horrible et épouvantable piège on les a attirés !

Comme s'ils agissaient de leur propre chef, presque, les doigts de Peg se refermèrent sur un morceau de nourriture. Un sentiment d'impuissance tragique l'enveloppa. Elle leva un regard douloureux vers Arriegas, mais elle ne lut aucune pitié dans ses yeux froids comme la pierre.

— Lucy a raison, lui dit-il. Pensez : Je suis si faible de manque de nourriture que je peux à peine tenir debout. Pensez : Ils m'ont envoyé de l'aide, ce soir pour la première fois depuis des mois je vais dormir normalement avec le ventre plein, et demain il y aura encore à manger, et le jour suivant aussi. Cet enfer vivant est enfin terminé. Pensez cela quand vous l'avalerez. Alors, plus tard, vous comprendrez peut-être l'ampleur de cette cruauté.

Mais pourquoi moi ? Ce n'est pas ma faute ! Je suis de leur côté !

Mais elle réalisa, à l'instant où cette pensée naissait, que ce n'était pas vrai. Elle avait été formulée, un nombre de fois qu'on ne pouvait raisonnablement essayer de compter, par des millions d'autres avant elle... et quel impact cela avait-il eu sur le monde ? N'avait-elle pas passé toutes ces dernières semaines continuellement horrifiée par le manque de jugement, l'incompétence et la folie totale de l'humanité ?

Ces deux-là devaient être cinglés. Aucun doute là-dessus. Mais il fallait être encore plus cinglé pour penser que le monde tel qu'il était pouvait être sain d'esprit.

Peut-être que si elle mangeait juste un ou deux morceaux, assez pour leur faire plaisir... Convulsivement, Peg poussa le fragment qu'elle tenait entre ses deux lèvres et commença à mâcher. Mais sa bouche était si sèche que ses dents réduisirent la substance en une boule qu'elle ne pouvait pas avaler.

— Essayez avec plus de conviction, lui dit Arriegas d'une voix détachée. Je vous assure que vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Vous n'avez là qu'une soixantaine de grammes, la quantité que j'ai avalée moi-même. Ceux qui sont devenus fous à Noshri en ont mangé plus d'une livre.

— Donnez-lui de l'eau, dit Lucy.

Prudemment, évitant de passer devant l'arme braquée, Arriegas alla chercher une carafe et un verre posés sur la table de nuit. Peg avala docilement une gorgée, et la nourriture descendit.

— Encore.

Elle avala une poignée.

— Encore !

Elle obéit. Était-ce une illusion, ou ressentait-elle déjà quelque chose ? Elle avait l'impression que la tête lui tournait, et que tout ce qu'elle faisait n'avait plus aucune conséquence. La substance n'avait pas mauvais goût, elle était savoureuse au contact de sa langue, et elle salivait de nouveau, ce qui lui permettait d'avaler rapidement. Elle prit une dizaine de morceaux et les mit en même temps dans sa bouche.

La pièce semblait osciller latéralement, au rythme de ses mâchoires.

— Je... commença-t-elle, surprise, et ils la regardèrent avec des yeux qui ressemblaient à des rayons laser.

— Je crois que je vais m'évanouir, dit-elle au bout de quelques instants.

Elle voulut reposer son verre sur la table, mais le verre tomba à côté. Il rebondit sur le tapis sans se casser, mais répandit une tramée cristalline, ce qui restait de son contenu. Elle voulut se mettre debout.

— Restez où vous êtes ! ordonna Lucy en agitant le canon de son revolver. Fernando, tenez-la. Il faudra la forcer à avaler le reste.

Peg voulut dire que ce n'était pas nécessaire, mais le monde extérieur bascula, et elle glissa à terre. Un coin éloigné de son esprit lui assurait que ce n'était pas l'effet de la drogue, que c'était seulement la terreur.

Un bruit de précipitation lui parvint aux oreilles.

Elle avait les yeux ouverts, mais elle voyait tout selon une perspective déformée, comme à travers un grand angle, avec des lignes fortement incurvées sur les côtés. La porte venait de s'ouvrir et quelqu'un – un homme – était entré à longues enjambées. Il était grotesquement déformé. Ses jambes étaient fines comme des allumettes, son torse était horriblement gonflé en direction d'une tête de la taille d'une citrouille. Elle n'avait pas envie de regarder quelqu'un de si horrible. Elle ferma les yeux. Au même instant, il y eut deux bruits secs et elle reçut un grand poids en travers des jambes. Furieuse, elle voulut le repousser avec ses mains.

C'était humide.

Elle se força à rouvrir les yeux et cette fois-ci elle voyait comme à travers un voile agité par le vent. Du rouge vif entouré d'or pâle. Oui, bien sûr. Une nuque, Celle de Lucy Ramage. Avec un trou juste au milieu. Un tir parfaitement ajusté. Elle s'était écroulée en travers des cuisses de Peg. Il y avait aussi Arriegas, plié en deux et vomissant une écume rosâtre et des filets rouges. Il y en avait partout sur elle, sur ses vêtements. Moins d'or et davantage de rouge. Sans cesse davantage de rouge. Cela se répandait jusqu'à la limite de sa vision déjà embrumée. Puis il y eut l'obscurité.

LE SIGNAL DU DÉPART

— Alors, chéri, qu'est-ce que tu en dis ? demanda fièrement Jeannie en aidant Pete à entrer dans le living-room.

Il ne pourrait pas conduire d'ici longtemps encore, naturellement, et c'était elle qui l'accompagnait et allait le chercher à son travail. Mais il se débrouillait de mieux en mieux avec ses béquilles, et comme cet appartement était au rez-de-chaussée, il n'y avait presque pas de marches à monter, ce qui lui était encore difficile.

Les lieux étaient dans un état crasseux car ils étaient inoccupés depuis des mois. Rares étaient les gens qui acceptaient des rez-de-chaussée de nos jours : c'était plus facile pour les cambrioleurs. On les avait avertis que c'était plein de puces, mais l'employé de l'hygiène avait déclaré qu'on les trouvait dans les meilleures familles, ah ! ah ! et elles avaient été traitées. Il y avait de la peinture récente partout, et Jeannie avait dû travailler comme une furie, parce qu'il y avait des tentures neuves partout et des housses neuves sur tous les meubles.

— C'est parfait, chérie. Absolument parfait.

Il lui envoya un baiser de la main.

— Tu veux une bière ?

— Ce n'est pas de refus.

— Assieds-toi, je te l'apporte.

Et elle disparut dans la cuisine. Elle était encore équipée avec les vieux appareils qu'ils avaient ramenés de Towerhill, à part le réfrigérateur qui était neuf. L'ancien était tombé en panne, et la seule compagnie à Denver qui faisait encore des réparations avait une liste d'attente de deux mois. De la cuisine, elle lui cria :

— Comment s'est passée ta première journée au travail ?

— Très bien. Je ne me sens même pas fatigué.

— Que fait au juste un chef de stock ?

— Un peu comme un magasinier, je suppose. Vérifier que tout ce qui sort est bien noté, tenir le compte de ce qui revient et de ce qui est utilisé. Pas difficile comme boulot.

Lorsqu'elle revint, elle s'aperçut qu'il n'était plus dans son fauteuil mais qu'il se dirigeait vers l'autre porte.

— Où vas-tu ?

— À la salle de bains. Je reviens dans une minute.

En revenant, il prit la bière. Dans un verre, encore.

De plus en plus haut sur l'échelle !

— J'ai une nouvelle pour toi, lui dit Jeannie. Sais-tu qu'ils ont l'intention de rouvrir la fabrique ? Tous les aménagements sont terminés, et dès qu'ils pourront...

— Tu ne retournes plus à la fabrique, chérie.

— Non, bien sûr, pas tout de suite. Pas tant que tu ne pourras pas conduire, et tout ça. Mais la vie à Denver est tellement... (Avec un geste vague.) Le loyer est si élevé...

— Tu n'y retourneras pas, répéta Pete, en plongeant deux doigts dans la poche de poitrine de sa chemise.

Le petit distributeur en plastique de pilules contraceptives. Neuves, intouchées. Le cycle mensuel commençait aujourd'hui.

— Et plus besoin de ça non plus, dit-il.

— Pete !

— Voyons, chérie. Tu sais bien ce qu'ils vont me payer.

Elle hochla la tête timidement.

— Compte en plus ce que je dois toucher pour ces films publicitaires à la télé.

Nouveau hochement de tête.

— Tu trouves que ça ne suffit pas pour élever un gosse ?

Elle ne répondit pas.

— Allons ! s'exclama-t-il. C'est maintenant l'occasion ou jamais ! Merde, tu sais ce qu'ils ont inventé pour le prochain film ? Ils vont me mettre au milieu de plein de gosses comme le Père Noël, et il va falloir que le héros qui a sauvé la vie de ces deux enfants demande à toutes les mères de l'État du Colorado d'acheter des épurateurs pour préserver les gosses du mal au ventre ! (Sa voix était abruptement devenue amère, mais tout aussi abruptement il retrouva son timbre normal.) Je suppose qu'il n'y a rien de mal à vendre quelque chose pour gagner sa vie. J'ai discuté avec le Dr McNeil, et c'est ce qu'il a dit. Il dit que cela aurait pu aider un tas de bébés qui sont morts d'une entérite.

— Oui, chéri, dit Jeannie. Mais suppose... que le nôtre...

— Je t'ai dit que j'ai discuté avec McNeil. C'est une des choses dont nous avons parlé. Et il a dit allez-y. Il a dit...

— Quoi ?

Elle se pencha en avant sur son siège.

— Il a dit que si jamais je tombais dans l'escalier, ou s'il m'arrivait quelque chose d'autre, nous pourrions... euh... ne plus retrouver l'occasion.

Il y eut un long silence. Finalement, Jeannie mit son verre de côté.

— Je vois ce que tu veux dire, mon chéri, chuchota-t-elle. Pardonne-moi de n'y avoir pas pensé. Si on s'y mettait tout de suite ?

— Oui, et ici même. Le docteur dit qu'il vaut mieux que je me couche sur le dos sur une surface dure.

ICI ET MAINTENANT

Un DC-10 sur le point d'atterrir à Tegucigalpa a été touché par une fusée tupamaro et s'est écrasé sur la tour de contrôle, ce qui a renforcé la décision d'évacuer les lieux. Le record de durée d'interdiction de boire l'eau du robinet a été dépassé à La Nouvelle-Orléans (où aboutit le premier complexe hydrographique d'Amérique du Nord). Le médecin de famille des Bamberley a été appelé pour soigner la dernière crise de Cornélius, ce qui devait valoir à celui-ci une bonne fessée paternelle dès sa guérison pour avoir désobéi à l'interdiction de manger des bonbons. L'épidémie d'entérite a été déclarée officiellement terminée pour la quatrième fois. Les résultats de l'autopsie du Dr Stanway, pratiquée dans sa propre morgue, ont été rendus publics aujourd'hui. Verdict extrêmement banal : néphrite dégénérative.

Il est vrai qu'il n'avait que trente et un ans. Mais après tout, il avait passé toute sa vie à Los Angeles et Orange County.

Pas étonnant.

COMPAGNONS D'ADVERSITÉ

— Ravi de faire votre connaissance, Mr Thorne, fit le Pr Quarrey. (Ses vêtements flottaient sur lui comme s'il avait perdu cinq ou six kilos dans les semaines qui venaient de s'écouler.) Asseyez-vous. Voulez-vous un peu de sherry ?

Boisson académique à souhait. Thorne sourit et s'assit sur le siège le plus proche tandis que la femme du professeur – qui paraissait encore plus épuisée que son mari, avec de grands cernes noirs sous les yeux – remplissait les verres et faisait passer une assiette de noisettes. Elle avait un pansement de sparadrap sur la nuque. La forme de la bosse qu'il recouvrait laissait penser qu'il s'agissait d'un furoncle.

— À nos infortunes, dit Quarrey.

Thorne laissa entendre un rire sans humour et porta son verre à ses lèvres.

— Mes félicitations pour votre acquittement, à propos, dit-il. J'avoue que je m'attendais à vous voir mettre au pilori.

— Il y a eu... euh... quelques tractations en coulisse, fit Quarrey. Je suppose que vous êtes au courant de la reprise de la production envisagée chez Bamberley ?

— Oui. J'ai vu Moïse Greenbriar récemment, et il me l'a annoncé.

— Eh bien, ils veulent que quelqu'un qu'on ne puisse pas soupçonner d'être aux ordres du gouvernement approuve leur nouveau système de filtrage de l'air.

Comme vous le savez, c'est ma partie, et quand ils m'ont contacté très discrètement pour me demander si j'acceptais de coopérer en échange du retrait de cette accusation ridicule... (Il soupira.) Ce n'est peut-être pas très courageux de ma part, mais j'ai dit oui.

— Ils n'ont pas pour autant cessé de nous persécuter ! intervint sa femme en s'asseyant à côté de son mari sur le divan râpé qui faisait face à Thorne. Je suis sûre que notre téléphone est surveillé.

— Et ils ouvrent mon courrier, cela ne fait aucun doute, grommela Quarrey. Ce qui me serait indifférent s'ils avaient au moins la courtoisie de retirer les lettres d'injures... Vous en recevez ? Oui, j'imagine.

Thorne fit un signe d'acquiescement.

— Voilà notre plus beau joyau, dit Quarrey en désignant le mur derrière son invité. Je l'ai fait encadrer pour ne pas perdre de vue à quel point il est important d'essayer.

Thorne pivota. Dans un petit cadre tout neuf, une page déchirée d'un bloc-notes jaune. Il déchiffra les capitales à l'orthographe fantaisiste qui la couvraient presque entièrement :

POUR QUARREY LE LÈCHE-CUL DES COMMIE ENCORE UN MOT CONTRE L'AMÉRIQUE ET ON TE SUSPEN PAR LES COUYE EN HAUT DE LA HAMP D'UN DRAPO LAISSE TOMBÉ OU ON FLANQUE LE FEU À TA MAISON ET TA SALOPE DE FEMME ON DEVRÉ LUI RENTRÉ UN FUSI DANS LE BABA COMME ÇA TU SAIS CE QUE LES LOYAU AMÉRICAINS PENSE DES TRAITRE COMME TOI.

— La hampe de drapeau est une touche originale, fit Quarrey avec un sourire las.

Puis il finit de boire son sherry.

Il y eut un long moment de silence. Thorne aurait voulu le rompre, mais il n'arrivait pas à trouver les mots appropriés. Chaque jour il s'était senti un peu plus honteux depuis la mort de Nancy – honteux de n'avoir pas compris avant, au niveau des tripes, là où ça compte, ce que souffrir voulait vraiment dire. C'était un drôle de boulot que de comptabiliser les énormes sommes que la conscience coupable du monde occidental déversait dans les caisses du Secours Mondial, et personne ne songeait à nier cela, lui encore moins. Il y avait des sommes qui excédaient le chiffre d'affaires de presque toutes les compagnies européennes et américaines à l'exception des plus importantes. Mais cela ne suffisait pas à justifier le salaire qui lui était versé, même si en moyenne ce n'était pas l'équivalent d'un *cent* par personne secourue. Il avait donc trouvé refuge derrière le prétexte supplémentaire qu'il avait une femme à nourrir et qu'il adopterait peut-être un jour un enfant. (Il y avait vingt-deux chances contre une pour que Nancy et lui transmettent à leur progéniture le gène récessif de la fibrose

kystique dont ils étaient tous les deux porteurs.)

Maintenant que Nancy était morte, c'était comme si ses yeux avaient été soulagés de la cataracte. Tout était soudain devenu clair : il y a des fous qui tiraient les ficelles, et il fallait absolument les arrêter !

Il avait lu fiévreusement, en commençant par les fameux ouvrages de références d'Austin Train, références qu'il avait fallu un an, deux ans, trois ans même pour rassembler, s'était documenté sur la distribution des organochlorures dans la biosphère, et des fumées d'usine dans l'atmosphère. Il avait relevé une partie – pas tous, parce que souvent il s'agissait d'informations interdites au public – des emplacements où des substances dangereuses avaient été déversées. Et parmi ses premières trouvailles, il y avait eu le descriptif du programme de neutralisation des gaz de combat en 1919. Après cela, les déchets radioactifs, les gaz innervants, les composés fluoriques, les solutions cyanogènes...

C'était comme si l'on arrachait les lattes du plancher d'un appartement que l'on vient d'acquérir pour découvrir un cadavre grimaçant.

Plus instructives encore étaient les choses qu'il ne pouvait pas découvrir. À la Bibliothèque Centrale de New York, les œuvres de Train étaient sur des rayons accessibles au public – il y aurait eu des émeutes si cela n'avait pas été le cas – mais sur un total de 1130 autres livres cités dans différentes bibliographies, 167 étaient réservés ou manquants.

Il avait demandé pourquoi, et les réponses avaient fusé : « Oh, il y a eu un procès contre celui-ci. Une histoire avec General Motors, je crois. » Et puis : « Euh... quelqu'un a mutilé le seul exemplaire que nous possédions, et malheureusement il était déjà épuisé à l'époque. »

Il se souvenait d'un livre en particulier, un texte sur des accidents avec les armes nucléaires qui lui avait été apporté par un bibliothécaire souriant. Mais quand il l'avait ouvert, il s'était aperçu qu'un grand trou avait été soigneusement percé en plein milieu des pages de la première à la dernière.

— Savez-vous ce qu'est devenu Austin Train ? demanda brusquement Mrs Quarrey.

Thorne plissa les yeux :

— En fait, c'est une des questions que j'étais venu poser à votre mari. J'ai cru comprendre que les trainites vous ont contacté il y a un certain temps pour vous demander de les aider dans une enquête nationale qu'ils réalisent sur les produits Puritain... Est-ce exact ?

Quarrey hocha affirmativement la tête.

— J'ai fait des pieds et des mains pour essayer de trouver la trace de Train, mais jusqu'à présent toutes les pistes m'ont conduit seulement à un de ses... un de ses alter ego. (Thorne hésita.) Vous croyez qu'il est mort ?

— Il y a toutes sortes de bruits qui courent, soupira Quarrey. Il n'a jamais eu de rapports directs avec les trainites, bien sûr, mais le dernier récit en date que je connais provient d'un trainite, et il vaut ce qu'il vaut. Train aurait péri dans l'incendie d'un taudis où il vivait à San Diego.

— J'ai entendu aussi cette histoire, dit Thorne. Mais à mon avis, il s'agit encore d'une méprise d'identité. À propos, vous savez où ce pêcheur fou s'est procuré son napalm ?

— Je ne crois pas.

— Cela faisait partie d'un stock que nous avons livré aux Mexicains pour qu'ils mettent le feu à leurs plantations de marijuana.

— Eh bien, c'est ce qui s'appelle renvoyer la marchandise à l'expéditeur, dit Quarrey avec un rire amer. Pourquoi tenez-vous tellement à retrouver Train, au fait ? Encore un peu de sherry ?

— Oui, merci, il est délicieux... Eh bien, sans doute parce que je pense qu'il est la seule personne qui pourrait nous faire sortir de ce borborygme. Il y a tellement de gens qui le respectent, ou qui respectent au moins ses principes. Vous ne trouvez pas ?

— Dans un certain sens, oui, répondit pensivement le professeur. Nous avons besoin de quelque

chose qui nous sorte de ce... de cet isolationnisme où nous nous sommes empêtrés. Je n'entends pas cela au sens habituel ; je pense davantage à un isolationnisme dans le temps, si vous voulez. Nous avons divorcé avec la réalité, de la même manière que les Romains continuaient à se croire invulnérables et à l'abri de n'importe quel défi longtemps après que cela eut cessé d'être vrai. Les signaux de danger les plus inquiétants nous crèvent les yeux. La Méditerranée, surtout, qui a suivi le même chemin que les Grands Lacs. Et malgré tout, nous sommes si fiers d'être les plus riches, les plus puissants, les plus je ne sais quoi, que nous ne voulons pas nous rendre à l'évidence. Nous refusons d'admettre que nous manquons d'eau, que nous manquons de bois, que nous manquons...

— De nourriture, affirma Thorne péremptoirement En tout cas, nous en manquerons l'hiver prochain. C'est pour cette raison que nous sommes si pressés de reprendre la production de Nutripon. J'ai rencontré un type intéressant l'autre jour. Il travaillait pour Angel City. Un actuaire nommé Tom Grey. Il s'est établi à New York maintenant, et je l'ai connu par Moïse Greenbriar, au trust Bamberley. Cela fait des années qu'il compile toutes sortes de données sociales en vue de je ne sais quel projet qui l'obsède. Moïse lui a demandé d'extrapoler la question des récoltes perdues cette année. Vous savez quelle est la situation.

— Si je le sais ? Une véritable catastrophe ! s'exclama Quarrey. L'Idaho, les deux Dakota, le Wisconsin, le Colorado... Oui, vous avez parlé de cette étude que les trainites m'ont demandé de superviser. Très franchement, j'hésite à me lancer dans cette histoire.

— Pas étonnant ! fit sa femme d'un ton acerbe. Sa vie a été menacée, Mr Thorne... non, chéri, je ne me tairai pas sur ce point ! C'est honteux ! Nous avons eu au moins une dizaine de coups de téléphone anonymes où on menaçait de tuer Lucas s'il continuait, et comme je suis certaine que la police écoute nos conversations téléphoniques, elle doit savoir que nous disons la vérité mais elle refuse d'agir.

— Il ne faut pas prendre ça à la légère, dit Thorne. Ils doivent savoir – tout le monde le sait – que Puritain est une affaire du Cartel, et si vous essayez de faire tomber leurs prix...

— Ce n'est pas tout à fait cela, coupa Quarrey.

Thorne le regarda d'un air surpris. Puis il se laissa aller contre le dossier de son siège.

— Pardonnez-moi. J'ai peut-être tiré des conclusions un peu hâtives. J'avais pensé que vous cherchiez des produits de chez Puritain qui ne répondent pas aux qualités annoncées afin de... euh... faire pression sur eux pour qu'ils réduisent leurs marges bénéficiaires extravagantes.

— Il n'est pas question de chercher des articles qui ne seraient pas conformes à leur publicité, dit Quarrey. Il y a à peu près une chance sur deux d'en découvrir au hasard.

Un silence complet s'établit. Finalement, Thorne hocha la tête :

— J'avoue que je ne comprends pas très bien.

— C'est très simple. Vous avez sûrement été frappé par le fait que malgré leurs prix exorbitants, ils vendent une quantité d'aliments extraordinaire ?

— Oui, absolument fantastique. Cela montre à quel point les gens ont peur. Particulièrement ceux qui ont des enfants en bas âge.

— Eh bien, ce qu'un trainite a découvert – je ne sais pas qui exactement, tout cela se fait anonymement – c'est ceci : si vous divisez la quantité de produits cultivés dans le pays que Puritain vend chaque année par la surface cultivable nécessaire, vous n'avez littéralement pas assez de terres non contaminées dans toute l'Amérique du Nord. Pas après le programme de défoliation des années soixante. Il a analysé leurs produits, et comme je l'ai dit, dans une proportion de cinquante pour cent à peu près, ils ne valent pas mieux que ce que l'on peut trouver dans un supermarché normal. Je suis encore en train de vérifier ses calculs, mais je suis à peu près sûr qu'il a prouvé ce qu'il avance.

— Je me demande, dit Mrs Quarrey, si ce ne pourrait pas être Austin Train lui-même.

Thorne la regarda, puis regarda son mari :

— Eh bien, dans ce cas, je ne vois pas pourquoi vous ne rendez pas la chose publique tout de suite ! Puisque vous avez été menacé, la meilleure défense ne serait-elle pas la publicité ?

— C'est ce que je lui répète, approuva Mrs Quarrey.

— Et je comptais le faire, dit le professeur. Jusqu'à ce que les trainites me parlent de ce qui détruit toutes ces récoltes. Savez-vous ce que nous avons introduit dans le pays ?

— Une sorte de parasite, d'après ce que j'ai cru comprendre. Ou plusieurs, même, vu la variété des végétaux attaqués.

— Il s'agit du ver qui a provoqué la famine au Honduras, et qui a été la cause indirecte de la guerre.

— Oh, non ! (La bouche de Thorne était soudain devenue sèche.) Mais comment ?

— Importé sous licence fédérale, articula Quarrey avec une espèce de contentement morbide, comme un prêtre en train de prononcer un sermon devant le lit de mort d'un ivrogne impénitent. On l'a trouvé au wat trainite du Colorado, et quelqu'un qui possède des contacts tupamaros s'est arrangé pour l'identifier. Apparemment, un des grands importateurs d'insectes a sous-traité avec un type qui était censé lui fournir des vers d'Argentine, mais l'autre lui a refilé froidement à la place des milliers de gallons de ces maudits parasites, et a fichu le camp en Australie avec le magot.

— Incroyable ! souffla Thorne. Et ils ne se sont pas aperçus que ce n'étaient pas des vers normaux ?

— Oh, ils étaient mélangés avec des vers ordinaires. À part leur couleur légèrement bleutée et leur forme un peu différente, ces *jigras*, comme ils les appellent, ressemblent énormément à des vers authentiques.

— Mais les experts de la compagnie d'importation ! (Thorne serra les poings.) Ou bien la douane ! Ils n'ont pas vu qu'ils étaient bleus ?

— Bien sûr que non. Ils avaient été teints en rose.

— Bien sûr, fit Thorne d'un ton amer.

— Les trainites sont convaincus que les officiers des douanes et les inspecteurs de la compagnie ont été achetés, mais ça me paraît difficile à croire. (Quarrey haussa les épaules.) De toute manière, ce qui est fait est fait. Et ces fichus machins résistent à peu près à tous les insecticides connus, légaux ou pas légaux.

— Vous avez peur des conséquences si vous faites peur aux gens à propos des produits Puritain, articula lentement Thorne.

— Précisément. Nous allons vers un hiver très difficile. Les trainites que je connais sont de cet avis. Même si la moitié de ce que vend Puritain n'est pas aussi bon qu'ils le disent, nous allons avoir besoin de tout ce qui est même vaguement mangeable.

Il y eut un nouveau silence. Finalement, Thorne vida son verre.

— Il faut que je parte, murmura-t-il. Je dîne ce soir avec mon avocat. Je parie qu'il va encore essayer de me faire renoncer à mon procès contre le Département de la Défense. Que voulez-vous faire quand votre propre avocat vous affirme que vous ne pouvez pas vous faire rendre justice ?

— J'avais cru comprendre que vous aviez réussi à obtenir le soutien de... enfin, un autre soutien.

— Vous voulez dire Angel City ? Oui, j'avais fondé de gros espoirs sur eux. Ce n'est un secret pour personne que j'avais une police d'un demi-million de dollars sur la vie de Nancy. Mais ils ont payé sans ouvrir la bouche. Comme pour les neuf affaires de lewisite en Floride...

— Neuf ?

— J'en suis à peu près certain, et peut-être dix. Mais tous ceux à qui j'ai parlé jusqu'à présent ont touché la grosse somme pour ne pas faire de vagues. (Il eut un sourire amer.) Moi, ils ne peuvent pas m'atteindre. J'étais déjà riche, et maintenant Angel City vient de me rendre encore plus riche. (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) Puis-je avoir mon parapluie, Mrs Quarrey ? Et je crois que vous avez

pris mon masque aussi.

Mais quand elle ouvrit la porte de l'appartement pour le laisser sortir, il y avait trois hommes vêtus de sombre, négligemment appuyés contre le mur du couloir. Son cœur fit un bond.

Et s'arrêta de battre.

Comme celui du professeur et de sa femme.

— Sans bavures, fit l'un des tueurs avec mépris.

Et il s'éloigna avec ses compagnons.

BRANLE-BAS

Doug et Angela McNeil virent les troupes cantonnées près de la route de Towerhill en allant dîner dans un de leurs restaurants préférés dans la montagne. Ils avaient décidé de sortir sur l'impulsion du moment. Ils pouvaient se permettre ce genre de choses parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. Beaucoup de médecins aujourd'hui étaient sans enfants.

Tout au long de la route, ils n'avaient cessé de rencontrer des groupes de ces jeunes étranges qui affluaient vers Denver depuis plusieurs jours. Il devait y en avoir des centaines déjà. Certains étaient venus en cars, et certains avaient amené avec eux des bicyclettes pliantes qui tenaient dans les soutes d'un car, mais la majorité était à pied. Visiblement, ils habitaient des grandes villes. Ils avaient des masques autour du cou, comme les touristes de la saison d'hiver qui ne voulaient pas croire que l'air du Colorado était pur.

— Qu'est-ce qu'ils font tous ici ? demanda Angela tandis qu'ils passaient devant un groupe d'une douzaine de garçons et filles qui s'étaient assis pour se reposer contre un énorme panneau où se profilait la silhouette monstrueuse d'un ver avec la légende : AVEZ-VOUS DÉJÀ VU UN DE CES ANIMAUX ? SI VOUS EN VOYEZ INFORMEZ LA POLICE SANS TARDER !

— J'avais cru au début que c'était une sorte de meeting de trainites qui allait se tenir au wat. Mais ce n'est pas cela. Tu remarques qu'ils portent des fibres synthétiques ? Les trainites n'en veulent pas.

Angela acquiesça. C'était vrai : depuis les chemises en nylon jusqu'aux chaussures en plastique.

— Alors, c'est sans doute l'équivalent pour la montagne de ces rassemblements de jeunes qu'on voit habituellement sur les plages.

Inconsciemment, Doug avait ralenti pour les observer de plus près. Mais il se rendit compte qu'ils n'aimaient pas être dévisagés, et accéléra de nouveau.

— Ils ne peuvent plus aller en Californie cette année, pas vrai ?

— Je ne pense pas.

Angela frissonna.

— Et ils ne peuvent pas, ou ne veulent pas aller en Floride à cause de la panique à propos des gaz toxiques. Alors, il ne reste plus que la montagne. Probable qu'il se passe la même chose à l'est, dans les Poconos par exemple.

— Je ne crois pas qu'ils auront un très bon accueil. (Elle paraissait préoccupée.) Et toi ?

— Je n'ai pas l'impression. Et les forces de l'ordre semblent être de cet avis.

Il désigna un point en avant d'eux. Deux voitures de police étaient rangées sur le bas-côté dans un virage, et un groupe de policiers au visage dur photographiaient les gosses avec un Polaroid. Derrière l'une des voitures, d'autres fouillaient un jeune homme pâle d'une vingtaine d'années. Ils l'avaient fait mettre en slip. Un des policiers lui tenait les bras, bien qu'il n'offrît aucune résistance, et un autre lui tâtait l'entrejambe avec une satisfaction évidente. Un troisième fouillait son sac à dos.

Un peu plus loin, il y avait la troupe. Des tentes comme des champignons orangés avaient été

dressées sur un espace à peu près plat. Cinq camions militaires étaient stationnés en bordure de la route.

Doug sursauta :

— Dis donc, mais ce sont des lasers de combat qu’ils ont là !

— C’est quoi ?

— Ces remorques ! Bon Dieu ! Ils s’attendent à une guerre civile, ou quoi ? Ils n’ont tout de même pas l’intention de les utiliser contre ces gosses !

— J’espère que non, frissonna Angela.

Au bout du virage suivant, une lourde grille de fer avait été dressée au milieu d’un mur de béton hérissé de piques. Un grand panneau illuminé couvrait la grille : CULTURES HYDROPONIQUES BAMBERLEY. AU SERVICE DE CEUX QUI EN ONT BESOIN.

Il y avait un autre panneau plus petit qui annonçait que les visites en groupes étaient autorisées chaque jour de 10 à 15 heures, mais il était recouvert d’un morceau de toile de jute.

CRITIQUE

Au moins, ici il était possible de respirer. Même si on ne voyait pas les étoiles. Michael Advowson en tirait la consolation qu’il pouvait. Heureux d’être libéré de la tyrannie d’un masque – bien que ressentant, depuis son arrivée d’Europe, une légère irritation sur le dos de la langue – il continua à grimper sur le flanc de colline qui s’éloignait de la fabrique hydroponique. C’était bon de marcher sur l’herbe, même si elle était sèche et cassante, et de frôler les buissons, même si leurs feuilles étaient grises. Surtout, il appréciait la solitude, pour changer un peu.

Bon Dieu. Que n’aurait-il pas donné pour être chez lui en ce moment ?

Ce qui lui faisait le plus mal, ce qui lui donnait l’impression d’être un gosse malade témoin d’une injustice douloureuse et cependant incapable de s’en expliquer à quelqu’un qui pourrait lui venir en aide, c’était que malgré tout ce que leurs yeux et leurs oreilles enregistraient, malgré leurs corps meurtris, poignardés, leur toux déchirante et leurs multiples maux, ces gens-là étaient convaincus que leur manière de vivre était la meilleure du monde, et ils étaient prêts à l’exporter à la pointe d’un fusil.

Au Honduras, par exemple. Seigneur Dieu ! Cromwell avait fait une chose de ce genre en Irlande... mais c’était des siècles plus tôt, à une époque différente et plus barbare !

Il portait son uniforme presque tout le temps maintenant. Cela indiquait qu’il était plus qu’un étranger, qu’il avait un rang dans la hiérarchie ; et ces gens vénéraient le pouvoir. Reconnaisant son statut, ils se conduisaient envers lui avec une courtoisie glacée. Avec *correction*.

Ce n’était pas du tout ce à quoi il s’était attendu. Il avait ici des parents, qui remontaient jusqu’au frère de son arrière-grand-père qui s’était expatrié pour échapper à l’oppression des Anglais. Il aurait plutôt cru être accueilli, disons, comme un cousin, et non comme un conspirateur.

Le désœuvrement à New York l’avait plus ou moins jeté dans les bras de la fille qui avait jeté son dévolu sur lui au cocktail de l’ambassade. Sylvia Young était son nom. Il avait trouvé chez elle quelque chose de désenchanté, comme le sourire d’une petite fille perdue, derrière une façade de sophistication. Elle semblait être à la recherche d’un rêve dont elle avait oublié les détails pour ne se souvenir que d’une atmosphère.

Leur dernière rencontre avait eu lieu l’avant-veille. Il n’y avait plus aucun risque, avait-elle dit, et ils pouvaient coucher ensemble. Mais son subconscient travaillait tellement qu’il n’avait rien pu faire. Quand, de frustration, elle lui avait lancé une remarque, il avait répliqué en disant qu’il n’avait jamais

connu de fille avant elle qui eût été atteinte. Sur quoi elle avait ri d'un rire amer, en jurant qu'elle n'en connaissait aucune qui ne l'ait pas été.

Et son rire s'était terminé en crise de larmes. Elle s'était blottie contre son épaule comme une petite fille apeurée, et de ses sanglots avait émergé l'histoire entrecoupée de ce rêve pathétique : vivre dans un endroit propre, élever un fils qui ait une chance d'être sain.

— Tous les gosses que je connais ont quelque chose qui ne va pas ! s'était-elle écriée en reniflant par à-coups.

En tant que médecin, Michael savait que c'était inexact. L'incidence des anomalies congénitales, même aux États-Unis, n'était encore que de trois ou quatre pour cent. Mais tout le monde s'assurait automatiquement contre une telle éventualité, et parlait comme si la moindre crise de mauvaise humeur, le moindre commencement de maladie infantile équivalait à la fin du monde.

— Il doit y avoir quelque chose à faire ! Il le faut, il le faut !

L'idée lui avait traversé l'esprit : Je pourrais lui offrir un endroit, disons pas entièrement mais presque propre, parce que là-bas, du côté de Balpenny, quand le vent souffle de la zone industrielle de l'aéroport de Shannon, lorsqu'on sort en croyant prendre un bon bol d'air le matin en se levant, on se retrouve en train d'étouffer. Mais ils ont promis de faire quelque chose.

Les animaux aussi parfois naissaient avec des malformations. Mais il était facile de les tuer en gardant plus ou moins une conscience sereine.

Il aurait pu lui dire : Je te montrerai des lacs qui ne sont pas souillés par les déchets des hommes. Des récoltes qui ont poussé sur du vrai fumier organique, avec de l'eau de pluie non souillée. Je te ferai manger des pommes cueillies sur des arbres qui n'ont jamais été traités à l'arsenic. Je te couperai du pain dans une miche qui te réchauffera les mains de la chaleur du four. Je te donnerai des enfants qui n'auront rien à craindre de pire que la bouteille lâchée par un ivrogne, qui marcheront droit, le sourire aux lèvres et la parole claire. Et cette parole serait emplie des échos d'une langue qui était celle de la civilisation il y a un millier d'années.

Mais il n'avait rien dit de tout cela. Il s'était contenté de le penser. Il ne le dirait probablement jamais maintenant. Demain, lorsque les aliments suspects auraient été brûlés, il avait l'intention de rentrer directement de Chicago sur un vol Aer Lingus.

Au sommet d'une crête, il s'arrêta pour regarder aux alentours. La fabrique hydroponique s'étendait, telle une chenille colossale, le long du versant d'une colline. Il distinguait à peine à la lumière d'une fenêtre sans rideaux la maison du directeur de l'usine, un homme plaisant nommé Steinitz. C'était plus qu'on en pouvait dire de son hôte, Jacob Bamberley...

Loger dans cette énorme demeure, l'ancienne ferme agrandie du domaine qu'avait acheté le grand-père de Bamberley, lui paraissait, sans qu'il sût très bien pourquoi, *déplacé*. Pourtant, elle était entourée par des jardins botaniques réputés. Il n'avait fait que les entrevoir, et ils lui avaient semblé tristes et peu florissants.

Il fallait qu'il y retourne bientôt. Il avait assisté aux derniers préparatifs en compagnie des officiers américains chargés de l'opération, le colonel Saddler, le capitaine Aarons et le lieutenant Wassermann. Il y avait aussi un autre observateur des Nations Unies, un Vénézuélien, le capitaine Robles. Michael n'aimait guère ces hommes. Après la réunion, il avait éprouvé le besoin de s'aérer un peu, et c'est pourquoi il était là sous le ciel de minuit.

Pas d'étoiles. Apparemment, on ne les avait pas vues cet été. Mr Bamberley avait déclaré au dîner que c'était « une mauvaise année ».

Est-ce que l'année prochaine allait être meilleure ?

Il frissonna malgré la petite brise tiède qui soufflait. Quelques secondes plus tard, il connut la plus grande frayeur de sa vie. Une voix s'éleva de nulle part.

— Merde, qui c'est encore ce putain d'emmerdeur ?

Il chercha frénétiquement du regard, et aperçut seulement alors une silhouette sombre qui se tenait à moins de dix pas de lui. Un homme noir vêtu de noir, très grand et maigre. Dans sa main droite, il tenait quelque chose de léger, un couteau qu'il balançait doucement dans la position de combat de quelqu'un qui sait se servir de cet instrument, non pas stupidement levé à hauteur d'épaules, mais baissé, là où il pouvait l'enfoncer plus facilement dans les muscles tendres du ventre.

— Qu'est-ce que... Qui êtes-vous ? demanda Michael.

Il y eut un silence de mort, pendant lequel d'autres formes se matérialisèrent dans ce qui avait paru être un endroit désolé.

— Vous n'êtes pas américain, dit l'homme noir.

Homme ? Adolescent, tout au plus. Sa voix était dans le registre aigu, une voix de tête et pas de poitrine.

— Non, je suis irlandais.

Une torche électrique le transperça comme un papillon au bout d'une épingle. Combien de temps encore l'image serait-elle valable ? Il n'avait toujours pas vu le moindre papillon dans ce pays.

Une nouvelle voix, celle d'une fille, s'éleva :

— Un uniforme !

— T'excite pas, dit le Noir. Il dit qu'il est irlandais. Et qu'est-ce que vous foutez dans le coin, vous ?

Michael sentit les gouttes de sueur perler sur sa peau. Il répondit :

— Je suis observateur des Nations Unies.

— Et vous nous observez, alors ?

D'une voix ironique.

— Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un. Je suis venu me promener par ici.

— Visez-moi ce mec ! Sûr qu'il ne peut être qu'un étranger. (Le jeune Noir rengaina son couteau et s'avança dans le faisceau de la lampe.) Je vous avais pris pour un flic. Mais ces types-là ne voyagent qu'en meutes.

— C'est un skunks ! glapit la fille.

Michael avait déjà entendu ce terme. Cela signifiait un soldat. Il ne se sentait pas rassuré.

— Mais il ne porte pas d'armes, dit le Noir.

La voix de la fille changea du tout au tout.

— Merde, c'est vrai, ça. Hé, l'Irlandais, de quelle armée venez-vous pour ne pas avoir d'arme ?

— Je suis médecin militaire, réussit à dire Michael malgré sa gorge sèche. Vous voulez voir mes papiers ?

Le jeune Noir fit quelques pas en avant, et l'examina de la tête aux pieds.

— Oui, dit-il au bout d'un moment. Je crois qu'on voudrait bien les voir.

Michael les sortit de sa poche. L'adolescent les étudia.

— Ouais, c'est vrai. Un major. Bienvenue sur ce tas de merde où nous vivons, Mike. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je donnerais n'importe quoi pour foutre le camp d'ici, lança Michael. Mais ils ne me laissent pas partir.

— *Ils* – en appuyant lourdement – ne vous laissent rien faire. (Il rendit ses papiers à Michael et fit un pas en arrière.) Je m'appelle Fritz, dit-il. Ça, c'est Diana... Hal... Curt... Bernie. Venez vous asseoir.

Il ne semblait pas y avoir le choix. Michael les suivit. Le groupe campait ici. Il voyait maintenant les sacs de couchage dissimulés sous un cercle de buissons, et quelques cendres grises sur un foyer de pierres plates.

— Vous fumez ? demanda Fritz. Une chique ?

— Fritz ! s'écria la fille, Diana.

Fritz gloussa :

— Qu'est-ce que ça peut lui foutre, à Mike, la manière dont on s'envoie en l'air. Pas vrai, Mike ?

Le mot de chique avait soudain donné à Michael l'explication de la voix de tête – presque aigrette – de Fritz. Il était sous l'effet du khat, drogue populaire chez les Noirs américains parce qu'elle était originaire d'Afrique. Les feuilles aux effets stimulants pouvaient être mâchées, fumées ou infusées, et étaient exportées du Kenya en énormes quantités par le peuple meru, qui appelait cela meru-ngi.

— Non, merci, dit-il après un instant de silence.

— Mon vieux, vous ne savez pas ce que vous perdez. C'était... Bernie ? Oui, Bernie. (Il eut un rire aigu.) Un des plus grands médicaments naturels qui soient. Vous avez eu la diarrhée dernièrement.

— Oui, bien sûr.

— Pas de bien sûr qui tienne. Ils ont dit que trente-cinq millions de personnes l'avaient eue. Nous, non. Où est la chique ?

— Ici.

Curt, le suivant de la file, sortit de sa bouche une boule humide et la fit passer. Michael réprima un frisson. C'était intéressant, ça, qu'ils n'aient pas été touchés par la diarrhée universelle. À cause des effets constipants de la drogue, sans doute.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? leur demanda-t-il.

— On est touristes, répondit Fritz avec un léger gloussement. Juste touristes. Et vous ?

— Oh, ils vont mettre le feu à tous ces aliments suspects demain. Je suis ici pour veiller à ce que le travail soit fait comme il faut.

Nouveau silence de mort. Soudain, celui qui s'appelait Hal lança :

— Vous ne veillerez à rien du tout.

La fille nommée Diana lui jeta un regard oblique apeuré. Elle était d'un blond très pâle, et jolie, bien qu'un peu grosse.

— Surveille ta langue, Hal !

— C'est la vérité, non ? Personne ne peut nous arrêter !

Michael demanda lentement, d'une voix incrédule :

— Vous êtes venus ici pour essayer de vous emparer de cette nourriture ?

Hésitations. Puis hochements affirmatifs. Catégoriques.

— Mais pour quelle raison ?

Il pensa à tous les jeunes qu'il avait dépassés en venant de Denver : des centaines ! Et Steinitz à la fabrique avait dit que cela faisait plusieurs jours qu'ils arrivaient ainsi.

— Pourquoi pas ? demanda Curt.

— Oui, pourquoi pas ? fit Hal. Ce serait bien la première fois que le gouvernement de ce foutu pays ferait planer certains de ses *citoyens*.

Dans sa bouche, le mot « citoyen » avait une sonorité obscène.

Diana se passa la langue sur les lèvres. Elle avait des lèvres pleines et épaisses, et une langue effilée.

— Vous êtes cinglés ! murmura Michael avant d'avoir pu s'en empêcher.

— Est-ce que d'être cinglé ce n'est pas l'unique façon de vivre dans ce putain de monde ? rétorqua Fritz.

— Mais il n'y a pas de drogue dans les stocks qu'il y a ici ! J'ai vu moi-même les analyses.

— Je sais, c'est ce qu'ils répètent. (En haussant les épaules.) Ils ont dit pareil pour ce village en Afrique, et maintenant pour le Honduras... Les sales menteurs !

— Vous ignorez de quoi vous parlez. Je suis *allé* à Noshri ! Je les ai vus !

Sans avertissement, cela prit possession de lui : le souvenir des scènes qu'il avait vues, des bruits, des odeurs, la boue qui collait à ses pieds, le sentiment de désespoir. Il leur parla des enfants battus à mort par leurs parents, des soldats qui s'enfuyaient en hurlant et en pleurant dans la brousse. Il leur parla des femmes qui ne pourraient plus jamais voir un objet aussi courant qu'un couteau de cuisine sans se mettre à hurler de terreur. Il leur parla de la puanteur, de la maladie et de la famine. Il leur raconta tout dans un flot de paroles qui se déversaient de lui comme d'un barrage rompu. Et ce n'est que lorsqu'il fut incapable de continuer tellement la gorge lui faisait mal qu'il se rendit compte qu'il n'avait fait que dire : « La nourriture américaine a fait ceci, a fait cela... »

Lucy Ramage et son ami uruguayen auraient été contents. Mais ils étaient morts.

Il s'arrêta brusquement, et pour la première fois depuis de longues minutes, contempla ses auditeurs au lieu des horreurs africaines remémorées. Ils avaient tous des sourires identiques.

— Eh bien, ça alors ! soupira finalement Diana. Tu parles d'une vape !

— Ouais ! ajouta Curt. Imagine une vape qui ne finit jamais !

— S'ils veulent m'empêcher d'avoir un morceau de ce truc, murmura rêveusement Hal, il faudra qu'ils me brûlent avant d'y foutre le feu.

— Mais vous ne pouvez pas souhaiter devenir fous ! explosa Michael. (Il cherchait la bonne phrase.) Vous ne pouvez pas... vous ne pouvez pas vouloir un trip raté qui dure toute la vie !

— Vous croyez ça, mon vieux ? Comme vous vous trompez ! (La voix de Fritz était glacée, morte, sérieuse.) Écoutez, Mike. Parce que vous ne comprenez pas, et je pense que vous devriez. Qui peut rester sain d'esprit dans ce pays où vous savez que chaque bouffée d'air que vous respirez, chaque verre que vous remplissez d'eau, chaque plongeon que vous faites dans la rivière est en train de vous tuer ? Et vous savez pourquoi, vous savez qui est responsable, mais ces salauds, vous ne pouvez pas les atteindre.

Sans avertissement, il s'était mis debout, surplombant Michael, même quand celui-ci se leva aussi. Il faisait plus d'un mètre quatre-vingt-dix, il faisait peut-être deux mètres. Il ressemblait à une figure de mort médiévale. Hâve, impitoyable, affamée.

— Je n'ai pas envie de mourir, croyez-moi. Mais je ne peux supporter d'être obligé de vivre. Je voudrais leur arracher les membres un par un, à ces ordures. Je voudrais leur crever les yeux, leur remplir la bouche de leur propre merde, leur extirper les boyaux par le trou du cul, centimètre par centimètre, et les enrouler autour de leur cou jusqu'à ce qu'ils s'étouffent avec. Je voudrais être assez fou furieux pour penser à des tas d'autres choses qu'ils mériteraient qu'on leur fasse. Je ne sais pas si vous comprenez, maintenant.

— Ouais, fit Diana d'une voix très douce.

Puis elle cracha la chique dans les cendres de leur foyer, où elle fit un bruit sifflant.

— Allez-vous-en, Mike. (La voix de Fritz était soudain devenue lasse.) Aussi loin que vous pourrez. Rentrez chez vous. Laissez-nous nous occuper de ces fumiers. Un jour peut-être vous pourrez revenir – ou vos petits-enfants – dans ce putain de pays pour y trouver un endroit habitable. Pour ceux qui ont la peau blanche comme pour ceux qui l'ont noire.

— Ou bien verte, fit Diana avec un petit rire hystérique. Verte comme l'Irlande.

Il regarda Fritz dans les yeux un long moment, et ce qu'il y vit lui fit tourner les talons pour s'enfuir en courant.

Bien que la majorité des ouvriers, qualifiés ou non, de la fabrique, ait été envoyée grossir les rangs des chômeurs de Denver, une poignée d'entre eux avaient été gardés sur place à portée de la main et c'est avec leur aide que Robles et lui avaient passé la matinée suivante à se pencher sur les états des stocks pour s'assurer qu'aucune caisse suspecte de Nutripon n'était restée à l'intérieur de la fabrique. Les militaires, à l'aide d'engins de levage, les avaient transportées jusqu'à un parking désert

et avaient édifié une montagne monstrueuse devant les lasers de combat destinés à les réduire en cendres.

Les états étaient bien tenus et exacts. Le travail avançait rapidement. Il entendait sans cesse les remarques – destinées à ses oreilles – des militaires : Qu'est-ce que c'est que ces putains d'étrangers qui viennent nous dire ce que nous devons faire dans notre propre pays ? L'un d'eux en particulier, un sergent nommé Tatum, maigre, dégingandé, les cheveux filasse, semblait encourager son équipe à lancer des remarques de ce genre chaque fois que Michael passait. Mais il leur répondait du tac au tac, amèrement, hargneusement. Bientôt, bientôt ce serait terminé, et il pourrait rentrer chez lui.

De temps à autre, il lançait un coup d'œil sur le versant de la colline vert-gris derrière le parking, s'attendant à le trouver grouillant de silhouettes humaines : Fritz et ses amis, avec des centaines d'autres. Mais bien qu'il crût voir par moments du mouvement dans les buissons, pas un seul visage n'apparaissait. Il pouvait presque croire qu'il avait rêvé la terrible soirée de la veille.

Ils voulaient devenir fous ! Encore des enfants, presque.

Finalement, le dôme résonnant de l'entrepôt se retrouva vide, et il ne resta plus rien d'autre dans la fabrique où les épurateurs d'air flambant neufs se détachaient de place en place le long du toit et où les petits certificats de la firme spécialisée avaient été collés sous les grilles d'aération. Robles et lui décidèrent alors que tout était en ordre et qu'ils pouvaient aller en informer le colonel Saddler. Robles se consumait d'impatience depuis une demi-heure, mais Michael avait pris un plaisir pervers à le faire attendre un peu plus longtemps.

Il avait conclu intérieurement, sur la base de ce que Fritz avait dit, que parmi les raisons de son antipathie immédiate envers Robles, il y avait le fait que le Vénézuélien portait constamment un automatique au côté.

— Vous avez pris votre temps, aboya le colonel Saddler. Je pensais qu'on finirait avant le déjeuner !

Il avait dit la veille qu'il espérait être muté au Honduras.

À bonne distance sur le sol en ciment, gris sous un ciel gris, les journalistes attendaient près de leurs voitures et des camions de la télévision, le moment d'enregistrer pour la postérité l'acte de destruction, gage de bonnes intentions envers le monde.

— Maintenant, il vaut mieux aller manger un morceau, continua le colonel d'un ton bourru. Sergent !

C'était Tatum, l'homme aux cheveux filasse, qui en voulait tellement à Michael.

— Sergent, dites-leur que c'est la pause casse-croûte, et faites en sorte que le peloton de lance-flammes soit de retour ici dix minutes avant le... Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

Ils tournèrent tous la tête en même temps, et Michael vit ce qu'il avait attendu toute la matinée. On eût dit une armée médiévale. Deux cents ? Trois cents ? Avec des casques de motocyclistes, des chaussures d'escalade, et sous le bras un bouclier de fortune portant comme un blason le symbole trainite de la tête de mort et des tibias.

— Faites-moi déguerpir cette bande de cinglés ! rugit le colonel. Amenez-moi un porte-voix ! Sergent, décommandez la pause, après tout ! Dites à ces imbéciles que s'ils sont encore là dans cinq minutes...

— Colonel ! explosa Michael. Vous ne pouvez pas...

— Je ne peux pas quoi ? (Saddler se tourna, furieux, vers lui.) Présumeriez-vous me donner des ordres, *major* ?

— Vous ne pouvez pas prendre le risque de faire marcher les lance-flammes tant que ces gosses restent là !

— Le risque n'est pas bien grand, dit Saddler. Ce ne serait pas une grande perte pour le pays. Je

parie que la moitié d'entre eux s'est dérobée au service militaire, et que l'autre moitié a menti au conseil de recrutement. Mais je vais leur donner le choix. Merci, sergent.

Celui-ci venait de lui remettre le porte-voix demandé. Il le mit à hauteur de sa bouche et cria :

— Vous, là-bas ! Si dans cinq minutes...

Il fit plusieurs pas vers le grillage.

Un peu plus loin, les journalistes s'agitaient, caméras et micros prêts à entrer en action.

Sur la colline, près d'une fille aux cheveux très blonds, une mince silhouette noire, très grande.

Dans sa main, quelque chose brillait. Un couteau ? Non, des pinces coupantes !

Saddler acheva son récita de mise en garde et se retourna, regardant sa montre.

— Nous allons d'abord ouvrir sur eux les lances d'arrosage, sergent, grommela-t-il. Je ne veux pas que cet abruti d'Ir...

À ce moment-là, il s'aperçut que Michael l'avait suivi et se trouvait à portée d'oreille. Il éleva la voix :

— J'espère que cette mesure a votre approbation ? La plupart d'entre eux ont sûrement besoin d'un bon bain.

— Peut-être que là où ils vivent, ils ne peuvent pas prendre de bain sans danger ! fit Michael.

Il avait la tête qui lui tournait un peu. Il avait extrêmement mal dormi après sa rencontre avec les jeunes sur la colline.

— Que diable voulez-vous dire par là ?

Michael regarda du coin de l'œil l'étrange armée qui descendait de la colline. Tout autour du périmètre, les sergents disposaient leurs hommes. Les lances à incendie étaient mises en batterie. Elles étaient là à titre de précaution pour le cas où les lasers de combat auraient mis le feu aux broussailles environnantes. À côté de chaque puits – la fabrique disposait de ses propres puits, au nombre de cinq, destinés à faire face aux énormes besoins en eau qu'exigeaient les techniques hydroponiques – les hommes du génie étaient devant leurs pompes, prêts à entrer en action au signal donné. Avec un vrombissement sourd, un hélicoptère s'éleva de l'autre côté de la fabrique. Un homme était penché à l'extérieur avec une caméra à la main. Les lettres A B S étaient peintes sur le côté de l'appareil.

— Laissez-moi parler à ces gosses, colonel, demanda Michael. J'en ai rencontré quelques-uns hier soir. Je crois pouvoir arranger ça...

Poursuivant régulièrement son avance, ignorant les cris d'avertissement des sous-officiers à l'intérieur de l'enceinte, la première vague de jeunes avait atteint le grillage. Un cri s'éleva, lancé par un soldat nerveux du premier rang.

— Hé, ce salaud a un revolver !

— Baïonnettes au canon ! cria le colonel dans son porte-voix. Ne les laissez pas approcher du grillage !

Clic, clic, clic. Une rangée de pointes d'acier dirigées contre les ventres de l'autre côté du grillage.

— Colonel ! (Il avait attrapé Saddler par la manche.) Laissez-moi faire, j'ai une idée !

Un cri :

— Colonel ! Colonel Saddler ! Par ici !

Agitant les bras au milieu des journalistes, le capitaine Wassermann essayait d'attirer son attention.

— Oh, allez au diable ! lança Saddler à Michael, puis il s'éloigna précipitamment.

Bon, puisque c'est comme ça... Michael prit une inspiration profonde et se dirigea vers la clôture, en contournant la base de la montagne de caisses. Vers le milieu, elle faisait bien six ou sept mètres de haut, sur dix de diamètre. Mais à la base, les caisses étaient éparpillées et quelques-unes avaient éclaté.

— Hé, major ! (C'était le soldat qui avait lancé le cri d'alarme à propos du revolver qu'il avait cru voir.) N'allez pas plus près, ils sont capables de vous tuer !

— Taisez-vous, soldat ! (C'était Tatum. Il commandait le groupe chargé de garder le point de la clôture le plus rapproché de Fritz.) Laissez faire au major ce qu'il voudra. Ce sont ses propres funérailles.

Michael poursuivit son chemin. Il passa au milieu des soldats et se trouva en face de Fritz, qui se tenait à un mètre du grillage, la bouche tordue en un sourire narquois, les pinces coupantes pendant négligemment dans sa main droite.

— Ainsi, voilà à quoi vous ressemblez à la lumière du jour, major, dit-il.

Et la fille, Diana, pouffa de rire à côté de lui.

— Vous voulez goûter à cette nourriture ? fit Michael.

— Parfaitement exact. Et alors ?

— Choisissez votre caisse.

— Hein ?

— Je vous demande de choisir la caisse que vous voulez.

Tout autour d'eux, les regards se tournaient. Il éleva la voix délibérément. Il aurait voulu avoir un mégaphone.

— Hier soir, je vous ai dit que ces aliments avaient été analysés et déclarés sains. Vous ne voulez pas me croire. Aucun d'entre vous. Choisissez donc la caisse que vous voudrez, et vous pourrez goûter. S'il ne se passe rien, vous n'aurez plus qu'à partir.

Il y avait un silence de mort. Finalement, Fritz esquissa un mouvement de tête affirmatif.

— Ouais, Ça colle. Je peux choisir celle que je veux ?

— N'importe laquelle.

— J'accepte.

— Parfait. Soldat, votre couteau, je vous prie, dit Michael en se tournant vers le militaire qui était à sa droite.

— Major ! (C'était de nouveau Tatum.) Vous ne pouvez pas faire ça !

— Pourquoi pas ? Ils sont ici à cause de la drogue qui est censée se trouver dans les aliments. Quand ils s'apercevront qu'il n'y en a pas, ils s'en iront d'eux-mêmes. N'est-ce pas, Fritz ?

Une petite hésitation. Puis :

— Bien sûr.

— Et de toute façon, vous alliez partir manger, avant de mettre le feu aux caisses. Soldat, votre couteau !

— Ne le lui donnez pas ! aboya le sergent.

— Voici un couteau, dit Fritz. Je prendrai la caisse où il atterrira.

Il sortit son couteau de sa poche et le lança en une courbe élevée par-dessus la clôture. Il s'enfonça dans un des emballages les plus proches.

— Très bien, murmura Michael, et il s'en servit pour déchirer une caisse en carton renforcé de polyéthylène.

Des douzaines de jeunes convergeaient maintenant vers ce point précis de la clôture, tandis que l'annonce de ce que Michael était en train de faire se propageait comme une traînée de poudre. Certains se mirent à rire et poussèrent des exclamations ironiques, et ceux qui étaient armés – surtout de couteaux et de revolvers, mais Michael aperçut aussi un fusil – passèrent leurs armes à leur ceinture, ou les posèrent par terre. Écumant, Tatum les regarda pendant quelques instants puis soudain partit en courant. On l'entendit appeler Saddler en hurlant derrière la pile de caisses.

Portant une double poignée de Nutripon, Michael retourna à la clôture. En le voyant approcher, Fritz fit entrer ses pinces en action, ignorant l'ordre que lui donnait le simple soldat d'arrêter. Il y eut

rapidement un trou de trente centimètres de diamètre par lequel Michael passa la nourriture. Il avait l'impression de donner à manger à des animaux dans un zoo, et regardait d'un air détaché le Nutripon se fondre dans les mains avides et les bouches haletantes.

— Encore ! cria quelqu'un qui n'avait pas eu la chance d'avoir sa part de la première ration.

— Attendez de voir les effets des premiers, répondit Michael. Je vous répète qu'il n'y en aura aucun, mais cela ne semble pas vous...

— Encore !

C'était un grondement menaçant. Oui, comme des animaux qu'on est en train de nourrir. Des animaux sauvages, dangereux...

Avec un haussement d'épaules, il se tourna... et se trouva nez à nez avec Saddler, rouge de fureur.

— Qu'est-ce que vous êtes encore en train de foutre, major ?

— Ces gosses sont persuadés que ces aliments sont empoisonnés, expliqua calmement Michael. Ils ne vous laisseront pas les brûler tant qu'on ne leur prouvera pas le contraire.

— Que le diable m'emporte si...

— Ou peut-être que vous croyez vous aussi qu'ils sont empoisonnés ? Peut-être que vous croyez qu'ils ont servi à rendre fous des milliers d'innocents en Afrique, au Honduras ? hurla Michael de toute la force de ses poumons.

Une exclamation surprise derrière lui : la voix haut perchée de Fritz.

— Dis-lui, Mike ! Explique-lui ! Bon travail, mon vieux !

Pendant quelques instants, Saddler n'eut pas de réaction. Puis il releva le rabat de l'étui et sortit son revolver.

— Vous êtes aux arrêts, dit-il sèchement. Sergent, faites emmener cet homme.

— Non, arrêtez !

Une voix de fille. Celle de Diana, peut-être. Instantanément suivie d'un écho. Un bourdonnement de questions et de réponses se propagea le long du flanc de la colline, comme la plainte étouffée d'un million d'insectes, et atteignit son point culminant inattendu dans un hurlement strident, isolé, étrange, presque asexué.

— Tuez les skunks !

Plus tard, on inscrivit Michael Advowson comme le n^o 1 d'une liste de soixante-trois noms. Et quand les lasers de combat entrèrent en action sur les caisses de nourriture, tout se passa comme prévu.

JUILLET

CONSOMMATION

Le quatorze octobre est un jour à se remémorer éternellement
Car ce jour-là un héritier de la Famille Royale
A mis en marche la nouvelle centrale en tirant sur un levier.
Cela se passait en présence de nombreux nobles et aristocrates distingués.
Il y avait une telle affluence que le reste dut être écarté par une sentinelle.
Un grand et beau première classe appartenant au régiment du comté
Qui avait été envoyé de la caserne de Darlington
Et montait la garde avec ses compagnons de l'armée,
Resplendissant dans sa tenue écarlate bien plus agréable que la couleur jaune.
Il y eut un discours mémorable du lord lieutenant du comté,
Qui parla en termes littéraires et poétiques
De ce nouveau fruit de la prodigalité de Dame Nature.
Désormais l'énergie sera présente dans le plus humble foyer
Dont elle améliorera inévitablement le niveau de vie.
Quand nous profiterons de ses bienfaits espérons que toutes les pensées
Se tourneront vers Mr Thomas Alva Edison
Le célèbre inventeur américain.

McGonigal Redivivus, 1936.

DÉTONATEUR

... s'élève officiellement maintenant à cinquante-neuf sans compter les quatre soldats américains déjà cités. Commentant le sort de ces derniers juste avant son départ pour Gettysburg, où il commémorera l'Independence Day en prononçant le « Discours de Gettysburg » exactement comme il fut prononcé par Abraham Lincoln autrefois devant une assistance évaluée d'avance à plus de cent mille personnes, Prexy a déclaré, je cite : N'oublions jamais qu'ils ont sanctifié le sol américain de leur sang. Fin de citation. Parmi les premiers points que l'enquête devra s'efforcer d'établir figure l'accusation selon laquelle l'émeute aurait été déclenchée par la présence d'une drogue hallucinogène dans le Nutripon. On sait qu'une partie des aliments destinés à être brûlés avait été distribuée, contre les ordres de l'officier américain présent, par le malheureux observateur irlandais des Nations Unies, le major Advowson. Passons à l'Europe maintenant. La frontière entre l'Italie et la

France a été fermée hier à minuit pour barrer la route à des hordes de réfugiés affamés venus du sud, et à un début d'épidémie de typhus...

CRUNCH

Depuis la terrible journée des... événements à la fabrique, Maud était restée confinée la plupart du temps dans sa chambre, refusant de parler à son mari et de faire autre chose que le minimum pour les garçons. Mr Bamberley avait été obligé d'engager la sœur aînée de leur servante Christy pour aider à la maison. Elle avait besoin de cet argent parce que son mari était incapable de travailler en raison d'une paralysie partielle qu'il avait contractée en manipulant un produit chimique. Elle avait des références sérieuses.

C'était aussi bien qu'il y ait quelqu'un d'autre en ce moment. En fait, c'était elle qui faisait marcher toute la maison. Ces soixante-trois morts sur sa propriété – même si c'était à l'usine et non devant chez lui – l'avaient ébranlé presque autant que Maud. Il avait renoncé à son voyage du mois dernier à New York, à ses visites occasionnelles au country club voisin, et même à la plupart de ses activités à l'église. Il passait de longues heures chaque jour à regarder par la fenêtre de la pièce qu'il désignait invariablement sous le nom de « sanctuaire ». Il l'avait accaparée pour son usage personnel quand il avait hérité de la maison à cause de sa vue splendide.

Cet été, cependant, la vue n'était pas ce qu'elle aurait dû être. Malgré tout le travail des jardiniers, les magnifiques parterres de fleurs qui s'étendaient au-dessous du balcon étaient en train de dépérir. La pelouse était miteuse, et ils avaient dû refaire le gazon, à grands frais, à plusieurs endroits. Ce n'était pas dû au manque d'eau. Il avait l'intention de faire venir un expert en sols pour savoir si c'était le manque de soleil ou une déficience quelconque de la terre, mais il n'avait pas encore pu s'y résoudre.

Les feuilles de certains arbustes parmi les plus beaux étaient aussi ternies par des plaques sèches de la taille d'une pièce de monnaie, et les fleurs semblaient pencher la tête avant même de s'ouvrir. Au loin, au-dessus des montagnes, il y avait en permanence une brume gris terne.

Jusqu'à présent depuis le commencement de l'été il n'avait pas une fois aperçu le ciel bleu, sauf à bord d'un avion.

Il se sentait miné. Il se sentait déprimé. Il se sentait épuisé. Jusqu'à la semaine dernière, il n'avait assisté aux funérailles que d'une poignée de personnes de toute sa longue existence. Sa grand-mère, ses parents, et bien sûr, récemment, Nancy Thorne. Et puis tout d'un coup, soixante-trois qui s'ajoutaient au total. Cet enterrement de masse avait été effrayant !

Le plus terrible avait été la foule qui attendait le cortège à la porte du cimetière. La police avait dit plus tard qu'il y avait plus de deux mille personnes, venues principalement de Denver et de l'Académie de l'Air. Elles se tenaient au bord de la route, acclamant le nom de Jacob Bamberley. Il y avait des drapeaux, et des banderoles proclamant À BAS L'ONU et LAISSEZ L'AMÉRIQUE TRANQUILLE.

Plus tard, quelqu'un avait allumé une croix de flammes au-dessus de la sépulture collective.

De plus, il y avait eu des officiers du département juridique de l'armée, chargés de rassembler les témoignages, le F.B.I., un avocat du parti républicain faisant office de représentant spécial du gouverneur, le gouverneur lui-même, qu'il avait rencontré à des dîners de charité, et le sénateur Howell, qu'il connaissait à peine, et qui, assis dans ce fauteuil, là-bas, avait déclaré obscènement qu'Advowson n'avait eu que ce qu'il méritait et qu'évidemment c'était lui qui avait mis la drogue dans le Nutripon, probable qu'il était payé par les Tupamaros...

Tout le monde avait demandé après Maud. Tout le monde. Maintenant, presque toute la poussière

du scandale était retombée. On en parlerait encore un petit moment, comme il l'avait expliqué aux garçons lorsqu'ils avaient posé leurs questions suspicieuses, mais seulement pour que la justice puisse se faire. Il y avait dans ce pays une grande tradition de justice, leur avait-il dit, fondée sur un droit coutumier britannique qui datait d'un millier d'années. Si quelqu'un était à l'origine de la perte de ces vies humaines, il serait châtié.

Quant à Maud...

C'étaient toutes ces épreuves, naturellement. C'est ce qu'avait dit le Dr Halpern. Il n'avait donc pas pris ombrage de ce qu'elle s'était retirée dans sa chambre, insistant pour manger et dormir toute seule et refusant de lui parler quand elle se trouvait sur son chemin.

Mais le moment était venu de mettre fin à cette comédie. Aujourd'hui était un jour spécial. Il y avait une tradition pour la fête nationale chez les Bamberley, qu'il avait héritée de son père et de son grand-père. Il s'était levé à l'aube pour hisser le drapeau, et les garçons – à l'exception de Cornélius – avaient été réveillés pour assister au spectacle. Un peu plus tard, au petit déjeuner, il y avait eu des présents : pour les plus petits, des répliques du Colt Peacemaker et du Bowie Knife ; pour les autres, des fac-similés sur parchemin de la Déclaration d'Indépendance, du Bill of Rights et du Discours de Gettysburg. Ensuite, il y aurait un grand déjeuner, avec une petite homélie comme son père en prononçait sur la signification de cet anniversaire, et dans la soirée ils regarderaient tous ensemble le Président à la télévision. Avant d'aller se coucher, ils auraient droit à des feux d'artifice. Une firme de Denver avait déjà tout préparé sur la pelouse. Ils faisaient cela chaque année.

Il était maintenant midi trente... l'heure de l'épreuve.

Mr Bamberley prit une autre pilule dans le flacon de tranquillisants que le Dr Halpern lui avait donné, et se dirigea vers la salle à manger.

Maud était déjà assise à sa place. La première fois depuis des semaines. Rayonnant de contentement, il l'embrassa sur la joue – c'est à peine si elle bougea – et continua vers son fauteuil-trône avec une petite tape amicale pour chacun des garçons. Il y avait un rien de tension, mais cela allait disparaître bientôt.

Prenant place, il vérifia du regard que Christy était bien à son poste près du buffet où des rapiers de salades étaient déjà alignés – bon, parfait – et baissa la tête.

— Notre-Seigneur...

— Non, Jacob, interrompit Maud.

Stupéfait, il releva la tête pour s'apercevoir qu'elle le fixait d'un regard intense.

— Non, Jacob, répéta-t-elle.

C'était la première fois depuis leur mariage qu'elle l'appelait « Jacob » au lieu de « Jack », ou « chéri ».

— Tes mains sont tachées de sang. C'est moi qui dirai la prière.

— *Quoi ?*

— Tu as causé la mort de centaines d'innocents. De milliers, peut-être. Il n'est pas convenable que tu récites les grâces pour nous.

Une brusque pression se mit à monter dans la tête de Mr Bamberley. Il tonna :

— Maud, as-tu perdu l'esprit ?

Et se souvint un peu tardivement que les domestiques ne doivent pas être témoins des disputes entre leurs employeurs. Il fit signe à Christy de quitter la pièce. Mais avant qu'elle ait eu le temps de sortir, la voix de Maud s'éleva de nouveau :

— Tu te trompes, Jacob. Je viens de le retrouver, au contraire. Je sais que tu n'as jamais servi les aliments que tu fabriques à ta propre table. J'ai lu beaucoup, ces temps-ci, enfermée dans ma chambre. Et j'ai appris ce que tu as fait à ces pauvres petits enfants noirs en Afrique, et au Honduras également. Et naturellement aussi à ceux qui ont été enterrés la semaine dernière. J'ai découvert que Hugh disait

la vérité sur toi.

Mr Bamberley n'en croyait pas ses oreilles. Il restait la bouche ouverte, comme un poisson qui vient de mordre à l'hameçon.

— Dorénavant, c'est moi qui ferai la prière avant le repas, conclut Maud. J'ai la conscience relativement propre. Notre-Seigneur qui...

— Tais-toi !

Ce fut le signal pour Cornélius de basculer en arrière.

Maud ne fit pas un mouvement pour l'aider lorsqu'il s'écroula à terre. Par-dessus l'argenterie étincelante et la porcelaine élégante, ses yeux étaient rivés à ceux de son mari.

— Je vais appeler le docteur, déclara finalement Mr Bamberley. Il est visible que tu n'es pas encore... euh... remise de ton choc récent.

Il se tourna vers la porte.

— Cette incroyable scène m'a coupé l'appétit. Si quelqu'un me demande, je suis au sanctuaire.

Il tremblait de la tête aux pieds quand il y arriva et tomba presque en arrière contre la porte quand elle se referma.

Dieu du ciel ! Quel démon s'était emparé de cette femme ? Pas une fois de toutes leurs années de mariage elle n'avait prononcé des paroles aussi... aussi disgracieuses !

Il chercha à tâtons dans son bureau – élégant, ancien, anglais, à cylindre – son flacon de tranquillisants, et prit deux pilules, cette fois : visiblement, celles qu'il avait déjà prises aujourd'hui ne suffisaient pas. Après tout, il était d'une corpulence légèrement supérieure à la moyenne.

Derrière le bureau, un fauteuil en velours. Il s'y laissa tomber, haletant. Dire que Maud avait fait cette scène devant les garçons. Quel poison n'était-elle pas allée infuser dans leurs oreilles innocentes ! Même si elle était, euh... dérangée en ce moment, un jour comme aujourd'hui... !

Oh, c'était vraiment trop. Il abandonna l'effort de penser. Et aussitôt son corps lui rappela qu'il avait fait un mensonge véniel tout à l'heure à table. En fait, il avait une faim du diable. Son estomac gargouillait.

Que faire ? Il ne pouvait quand même pas téléphoner à la cuisine, puisque Christy était présente quand il avait dit qu'il n'avait pas faim. De toute façon, elle devait être en train de s'occuper de Cornélius.

Cornélius... Bien sûr. Les confiseries qu'il avait confisquées au jeune garçon, celles qui avaient causé sa dernière crise. Une tablette de chocolat devrait suffire à calmer ses tiraillements. Peut-être qu'après la visite du Dr Halpern, Maud se ressaisirait ou s'enfermerait dans sa chambre, et ils pourraient déjeuner comme si de rien n'était.

Rageusement, il mordit dans la tablette de chocolat.

La tête qui tourne ?

De l'air !

La fenêtre !

Six mètres plus bas, les dalles de pierres polies de la terrasse.

— Mais il disait qu'il ne mangeait jamais de chocolat ! bredouilla le Dr Halpern, l'esprit peuplé de visions de procès pour faute professionnelle. Je l'avais averti en ce qui concerne le fromage, mais il disait qu'il ne mangeait jamais de... Il ne vous en a pas parlé ?

Les phalanges crispées dans un mouchoir humide de larmes, Maud gémit :

— Oui, il m'en avait parlé... Il pensait que c'était... à cause de son poids.

Tout allait bien, dans ce cas. Dieu merci. Le Dr Halpern se leva.

— Je crois que nous ferions mieux de le transporter à l'intérieur. Il y a quelqu'un pour m'aider ?

- Juste les servantes et la cuisinière.
- Ça ira.

EFFET DE REcul

— Nous avons pu le reproduire, déclara d'un ton las le chimiste cubain. (Le travail avait été terriblement long et épuisant.) Voilà. C'est exactement le même, jusqu'à la dernière chaîne secondaire. Il n'y en a pas beaucoup – nous ne sommes pas équipés pour produire des gaz innervants. Tâchez donc d'en faire bon usage.

— Merci. Nous n'y manquerons pas.

Quinze minutes après le décollage de Mexico à destination de Tokyo, un passager du 747 s'est mis à hurler qu'il était dévoré par des fourmis rouges, et a réussi à déverrouiller la portière de secours à l'altitude de 23 000 pieds. Il était allé aux toilettes où il avait bu au robinet avant le décollage.

Après tout, il y avait bien la mention EAU POTABLE.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? fit l'ex-soldat. Elle est américaine ou pas ? Rappelez-vous ce que ces salauds ont fait à Noshri.

Ils la découvrirent aux premières lueurs blafardes de l'aube. Selon les médecins légistes, elle a dû être violée par un nombre d'hommes compris entre trois et douze. Il n'a pas été possible d'établir si elle a été étranglée avant ou après.

Trois jours de recherches avaient été nécessaires pour la découvrir. La couleur noire de sa peau la rendait difficile à apercevoir au milieu des broussailles.

Une voiture s'arrêta à une station-service de Tucson. Deux Noirs en descendirent et se dirigèrent vers les lavabos. Mais dès qu'ils atteignirent la porte, ils se mirent brusquement à courir.

La station-service brûla pendant deux heures.

Dynamite.

Également à Peoria, Milwaukee, Philadelphie, San Bernardino, Jacksonville, Albany, Evanston, Dallas et Bâton Rouge.

Le premier jour.

En construction, un échangeur à la sortie de Huntsville, Alabama. Le béton commençait à peine à durcir quand l'explosion a retenti. Il revenait moins cher de raser le chantier que de tenter de réparer.

Également en d'autres endroits où il se trouvait que la route arrivait, et que rien de particulier ne signale habituellement.

À la grande usine de pâte à papier de Géorgie le saboteur était de toute évidence un chimiste. Un catalyseur quelconque avait dû être mis à la place d'une cuve d'ingrédient de collage, et d'énormes vagues écumantes de vapeurs corrosives avaient dévasté l'usine. Un coup de téléphone anonyme à la chaîne de télévision locale avait prétendu que l'attentat était destiné à protéger les arbres.

Le même jour, au nord de la Californie, des affiches avaient été collées sur un lot de séquoias dont le gouverneur avait autorisé l'abattage : deux cents parmi les six cents qui restaient encore dans tout l'État. Les affiches disaient : POUR CHAQUE ARBRE QUE VOUS TUEZ UN DE VOUS MOURRA AUSSI.

La promesse fut exécutée au pistolet mitrailleur Schmesser. En réalité, il y eut dix-huit personnes de tuées pour dix-sept arbres.

Pas trop loin du score.

À Little Rock, Mrs Mercy Cable, qui avait trouvé une tête de mort et des tibias peints sur la portière de sa voiture en sortant de chez le médecin où elle avait conduit son fils malade, est morte en protestant qu'elle allait les faire effacer.

De toute façon, elle était noire, et la foule après le lynchage put rentrer tranquillement déjeuner.

Mais le coup individuel le plus ingénieux fut attribué plus tard à un Chicano qui travaillait au Département de l'Éducation de l'État de Californie. (Prudemment, il avait ensuite émigré via le Mexique en Uruguay.) Il avait utilisé les fiches d'ordinateurs concernant les étudiants pour organiser l'envoi gratuit par la poste de milliers d'enveloppes identiques adressées chacune à quelqu'un qui bénéficiait de l'enseignement public de l'État de Californie. On ne put jamais en découvrir le nombre exact car, bien que la date du 1^{er} juillet figurât sur toutes, les services postaux étaient tellement déplorables de nos jours qu'elles furent distribuées pendant une période qui s'étalait sur plus d'une semaine, ce qui donna le temps à de nombreux parents désireux de protéger leurs enfants contre la propagande des commies de détruire les enveloppes avant que les intéressés puissent mettre la main dessus. Mais on pense qu'il dut y en avoir au moins cinquante mille.

Sur chaque enveloppe, on lisait en caractères d'imprimerie : UN PRÉSENT QUI VOUS EST OFFERT À L'OCCASION DE L'INDEPENDENCE DAY PAR LA « LIGUE POUR UNE AMÉRIQUE MEILLEURE ». À l'intérieur, il y avait une élégante reproduction, style gravure sur cuivre, d'une scène montrant un homme de grande taille debout derrière une table avec plusieurs compagnons, en train de tendre des morceaux d'étoffes à un groupe d'Indiens des deux sexes à moitié nus.

Il y avait également une légende au-dessous : Première gravure d'une série destinée à commémorer les grandes Valeurs américaines traditionnelles. Le Gouverneur du Massachusetts distribue aux Indiens des couvertures portant le germe de la variole.

À CIEL OUVERT IL FAUT LA FERMER

Cela sentait mauvais du côté de la baie de San Francisco en ce moment. Il y avait la chasse aux réfractaires au service militaire. Tous ceux qui passaient dans la rue (quelle idée, avec le vent qui apportait les remugles des kilomètres d'ordures qui nageaient dans la baie !) et qui étaient jeunes, mâles, ou raisonnablement voisins de ce portrait, risquaient d'être traînés dans un panier à salade et d'être mis au frais dans une cellule jusqu'à ce qu'ils puissent prouver qu'ils étaient libérés des obligations ou fournir une excuse valable pour n'avoir pas accompli leur temps. Tout le monde se lamentait partout qu'il aurait fallu gagner le Mexique ou le Canada avant que ce cinglé de Mexicain n'ait organisé son raid de ballons incendiaires sur San Diego. À la suite de quoi la frontière s'était resserrée comme le trou du cul d'un adepte du khat.

Cela devait avoir quelque chose à voir avec le Honduras, pensaient-ils, bien qu'il n'y ait pas eu tellement de nouvelles de là-bas depuis que les Tupas avaient pris Tegucigalpa et chassé le gouvernement légal à San Pedro Sula.

Le problème fut en passe d'être résolu quand Hugh et Carl, avec leurs amis – ou plutôt ceux de Kitty – Chuck et Tab se prirent de querelle un soir avec deux ex-Marines et gagnèrent leurs certificats de libération de l'armée après les avoir mis knock-out. L'homme qu'ils appelaient encore Ossie, bien qu'ils eussent compris depuis longtemps qu'il n'était pas l'Austin Train original, savait où les faire copier et falsifier. De sorte qu'ils avaient maintenant tous les documents nécessaires pour prouver qu'ils avaient accompli leur devoir... au moins aux flics locaux. Essayer de les faire passer en franchissant la frontière d'un État eût été risqué, et c'était la raison pour laquelle ils étaient restés sur la côte.

Le soi-disant Train ne leur avait pas donné son vrai nom, mais ils avaient déjà discuté ensemble pour savoir s'il ne valait pas mieux qu'il abandonne son identité d'emprunt. Il était écœuré par son ancienne idole. Pourquoi, ne cessait-il de demander, l'enculé ne sort-il pas de la tanière où il se cache pour prendre le commandement des forces révolutionnaires qui n'attendaient que cela ? C'était une question intéressante. Cet été, la nation était en ébullition. Les mecs arrivaient des autres États, et ils racontaient tous la même histoire, que bien sûr les journaux passaient sous silence. On ne pouvait pas marcher dans les rues d'une ville importante sans voir partout la tête de mort et les tibias. Les gens commençaient à les peindre sur leurs propres portes, et on pouvait acheter des décalcomanies comme celle qu'avait Ossie quand Hugh et Carl l'avaient connu. On vendait aussi des modèles réduits en plastique à accrocher aux montants des portails. Tous les fermiers du pays étaient en effervescence à cause de cet insecte qui détruisait leurs récoltes, et c'était là un fait nouveau : normalement, les communautés rurales étaient d'une loyauté à toute épreuve envers le gouvernement. De plus, des actes de sabotage répertoriés dans la presse underground étaient signalés à peu près dans tous les États, depuis le morceau de sucre dans le réservoir d'essence jusqu'aux semences répandues sur la chaussée des autoroutes.

Les bombes aussi – bien qu'elles ne fussent pas à strictement parler dans la tradition des trainites.

Mais à la question intéressante que posait Ossie, Carl avait une réponse intéressante à donner, et elle ne paraissait que trop vraisemblable.

« À mon avis, le mec a été liquidé. Il était trop dangereux pour les gros pontes. Voyez ce qui s'est passé avec Lucas Quarrey et Gene Thorne ! »

Les choses n'allaient quand même pas mal au point qu'ils ne puissent pas donner une petite party. Et le 4 juillet, ils décidèrent d'en organiser une. Les choses étaient comme qui dirait bien avancées, dépassé minuit. Douze personnes dans la piaule, et un boucan terrible. Tout le monde avait sa vape au

hasch ou bien au khat. Il y avait aussi du vin, mais presque personne n'y touchait. Ils mettaient des trucs sur le raisin, et des vendangeurs étaient morts. Kitty n'était pas venue, mais qu'est-ce que ça pouvait foutre ? Il y avait d'autres nanas. Jusqu'à présent, Hugh s'en était payé deux qu'il ne connaissait pas avant, des copines de Tab, et il se sentait rassuré et en forme. De faire ça tout le temps avec Carl l'avait conduit à se faire du souci, mais Tab avait dégoté du L-Dopa, et ça marchait.

Il y avait le téléphone. Comme la dernière facture n'avait pas été payée, il ne fonctionnait que pour les appels venant de l'extérieur, et on devait le supprimer entièrement incessamment. Il se mit à sonner, et n'arrêta pas jusqu'à ce que finalement Hugh aille décrocher pour lui dire d'aller se faire foutre. Mais après avoir écouté quelques secondes, il réclama le silence.

— C'est au sujet de Kitty, expliqua-t-il.

Plusieurs des amis de ses amis demandèrent qui était Kitty, mais il leur cria de se taire.

— Elle était allée voir les feux d'artifice sur le campus.

Quelqu'un baissa le magnétophone à cassettes jusqu'à ce que l'orchestre qui jouait parût venir lui-même du téléphone, appel interurbain.

— Et alors ?

— Embarquée. Pas seulement embarquée, mais passée à tabac.

— Ah, merde ! (Carl s'approcha de lui en sautillant.) Elle seule, ou toute la bande ? Qui appelle ?

— Chuck. Il dit que c'est tout le monde. Quelqu'un a les foies parce qu'ils ont bombardé des stations d'essence un peu partout avec des chandelles romaines.

— Bon Dieu, c'est vrai ! Pourquoi on n'y a pas pensé ?

Tab se frappa le front de la paume de sa main droite, smack.

— Mais pourquoi faire une descente sur le campus ? demanda une des filles avec qui était Hugh tout à l'heure.

Elle s'appelait Cindy, croyait-il. Étudiante. Noire.

— Quelqu'un a hissé la tête de mort et les tibias sur le mât à côté de chez le Doyen...

— *Génial !*

Cindy se renversa en arrière, prise d'un éclat de rire, en retroussant la chemise qui était son unique vêtement pour découvrir son tatouage « négatif » : une tête de mort dont les orbites étaient le bout de ses seins, les mâchoires en travers de son nombril et deux tibias qui se croisaient sur son pubis, qu'elle rasait. C'était un procédé mineur de chirurgie esthétique, et cela pouvait être effacé. Elle assurait toujours à tout le monde que cela pouvait être effacé.

— Ouais, grommela Hugh, mais le résultat, c'est qu'ils se sont fait matraquer et embarquer dans les fourgons.

Le silence régnait tandis qu'il reposait l'appareil. Ossie déclara avec une véhémence soudaine :

— On ne peut pas les laisser faire ! On ne peut pas !

— Il faut répliquer, mais pas à l'aveuglette, renchérit Carl. Il faut frapper ceux qui donnent les ordres !

— Et qui est-ce qui donne les ordres ? jeta Ossie.

— Les riches, mon con !

— Juste. Et on a un canal pour toucher les riches... vous n'avez pas remarqué ? Il y a longtemps que je cogite là-dessus. Hugh, à ton avis, combien vaut Roland Bamberley ?

Certains de ceux qui étaient venus écouter retournèrent à leur occupation antérieure, principalement le baisage, mais ceux qui restèrent avaient l'impression que quelque chose d'important était en gestation.

— Bon Dieu, des millions de dollars ! Trente, cinquante, je ne sais pas !

— Tu le connais ? insista Ossie.

— Je l'ai rencontré une seule fois, chez Jack Bamberley.

— Et son fils... comment s'appelle-t-il ?

Oh, Hector ?

Hugh se mit à pouffer de rire. Il planait sous l'effet du hasch, du khat, et sans doute aussi du L-Dopa, dont les impacts conjugués provoquaient une défonce qui lui faisait tournoyer les idées.

— Vous parlez d'une idée ridicule ! Il enveloppe son fils dans des bandelettes. Il n'avait même pas le droit de manger avec nous ! Nourriture spéciale, contrôlée par son chimiste maison. Partout où il va, il est accompagné de gorilles, jour et nuit, armés. Je vous jure que j'ai pu à peine apercevoir son visage. Il ne quitte jamais son masque quand il sort, même au Colorado.

— Et il a quel âge... quinze ans ?

— Je crois. Il doit aller sur ses seize ans, à présent. (Mais Hugh, dont l'accès de fou rire était passé, commençait à s'inquiéter :) Où est-ce que tu veux en venir ?

— Un moment. Un tout petit moment. Tu es au courant, pour cette concession qu'il a décrochée avec ces épurateurs d'eau japonais ?

— Oui, ils en ont mis un là où on descend prendre le petit déjeuner quelquefois. Ils en font tout un cirque, avec des affiches sur les murs.

— Eh bien, ne crois-tu pas qu'Hector devrait être un petit peu moins protégé, et les autres un petit peu plus ? (Ossie se pencha en avant.) Et si on s'arrangeait pour aller... euh... l'inviter à venir voir comment vit l'autre moitié ?

Il désigna d'un geste large la chambre enfumée, englobant toute la cité crasseuse qui se trouvait derrière.

Il y eut un silence confus. Finalement, Carl prit la parole :

— Tu penses par exemple à un kidnapping ? Pour demander une rançon ?

— Ah, c'est de la connerie, protesta Hugh.

Mais Ossie l'interrompit.

— Pas pour de l'argent, mon vieux. Pas une rançon en liquide. Non. Je pensais plutôt à... (Il fit un geste de la main comme pour saisir dans un tonneau un numéro de tombola au hasard.) Quelque chose comme vingt mille épurateurs installés gratuitement s'il veut revoir son fils.

— Hé ! ça, ça me chante ! s'exclama Tab, qui était resté écouter. Ça c'est intelligent, oui. Fiche le camp ! – à Cindy, qui lui tâtait l'entrejambe.

La discussion aussitôt devint générale, et les idées fusèrent, la plupart absurdes, à raison d'une douzaine à la minute.

Mais pendant ce temps, Hugh était assis adossé au mur, et il pensait : Bon Dieu, c'est complètement génial, et ça pourrait, oui, ça pourrait très bien marcher.

C'était tout à fait dans l'esprit de ce qui se passait actuellement dans toute la nation, en plus. Une initiative pareille soulèverait beaucoup d'enthousiasme, particulièrement dans les villes, et elle était bien plus près des idéaux trainites que les attentats à la bombe.

Sans Ossie, bien sûr, l'idée ne serait jamais passée des fumées du hasch à la réalité. Hugh ne sut jamais très bien comment le projet fut élaboré. Au moment où il avait commencé à réaliser qu'il allait en être l'acteur principal, il s'était défoncé, et il était encore défoncé le jour où ils passèrent à l'action. Mais Ossie avait quinze ans d'ancienneté dans le milieu underground, et s'était fait ramasser par-ci par-là par les flics, mais il n'était jamais resté longtemps au ballon, parce qu'il avait un instinct de conservation proche de la parano. Il avait aussi des contacts, et il savait s'en servir.

Roland Bamberley avait divorcé depuis des années d'avec la mère d'Hector, et il entretenait une succession respectable de maîtresses, refusant de se remarier parce qu'il voulait garder entièrement le contrôle de sa fortune. Son fils et lui vivaient (naturellement !) dans une résidence Forteresse près de Point Reyes, bâtie autour d'un lac artificiel alimenté en eau propre et environné de grands arbres destinés à maintenir l'air pur. De toute évidence, il ne fallait pas tenter le coup là-bas, avec les ex-

Marines tireurs d'élite qui patrouillaient continuellement.

Hector émergeait bien de temps à autre à découvert, bien qu'un gorille armé ne le quittât jamais. Un de ses amis, qui fréquentait la même école cossue, habitait les hauteurs de Sausalito, qui étaient devenues un coin de villégiature très recherché depuis quatre ou cinq ans en raison de la végétation qui y demeurait florissante, et d'un microclimat qui y rendait l'air un peu plus pur qu'ailleurs. Ossie connaissait quelqu'un qui était employé à un émetteur de télé voisin. Obligemment, le type réussit à établir que lorsqu'il n'était pas en voyage pendant les vacances d'été, Hector rendait visite une fois par semaine à son copain pour faire une partie de tennis (dans un court intérieur, naturellement), après quoi il restait déjeuner.

Ils explorèrent donc le terrain tandis qu'Ossie mettait au point d'autres détails avec certains de ses contacts. Ils trouvèrent un itinéraire pour rentrer à Berkeley par le nord en évitant les ponts les plus importants, et firent plusieurs répétitions complètes sur tous les points sauf un seul : le jour convenu, il faudrait voler une voiture qui serait ensuite abandonnée.

Et plus vite qu'ils ne le pensaient, le jour X arriva.

C'était aussi bien que Hugh vécût tout cela dans un état voisin du rêve. S'il avait cru à la réalité de ce qui se passait, il aurait pissé dans son froc de pure terreur. Au contraire, il se sentait d'un calme à toute épreuve.

Juste avant le dernier virage qui conduisait à la demeure d'Hector, cachée de la route par de nombreux arbres et des buissons, il y avait un stop. La Cadillac bleu foncé, climatisée, s'y arrêta sagement. Hugh se montra au bord de la route, souriant, et vint frapper à la glace de la voiture. Il avait mis son plus beau costume – ou plutôt le plus beau costume de quelqu'un d'autre jusqu'à hier ou avant-hier ; il s'était rasé, et s'était rendu présentable d'une manière générale.

— Dites, vous n'êtes pas Hector ? Hector Bamberley ? cria-t-il.

Au volant, le gorille se retourna, une main sous son veston à la recherche de son arme. Hector, qui ne portait naturellement pas de masque à l'intérieur de la Cadillac, munie du meilleur précipitateur possible, faisait une moue poliment étonnée, un peu inquiète.

— Je suis Hugh ! Hugh Pettingill ! Chez Jack, votre oncle !

La mémoire revenait peu à peu. Un mot au garde du corps, qui fronça les sourcils puis se remémora lui aussi leur rencontre. Ses traits se détendirent, pour se retendre aussitôt lorsque Hector toucha le bouton de sûreté.

— Hé, mettez votre masque, si vous avez l'intention d'ouvrir cette...

Mais il était déjà trop tard. Hugh avait lancé la grenade anesthésique dans la voiture. Elle atterrit en plein milieu du siège avant. Il courut se mettre à l'abri au bord de la route.

La grenade contenait le dernier produit anti-émeutes de l'U.S. Army, le P.L. Elle avait été réexpédiée du Honduras. Ossie connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un. Et il y avait toujours beaucoup de demandes pour tout l'arsenal militaire.

Ils attendirent les trois minutes nécessaires. Le pied du gorille avait glissé du frein, naturellement, mais la voiture n'avait fait que traverser la route à grande circulation pour s'arrêter doucement contre le talus opposé. Ils avaient pris le risque que Hugh soit reconnu. Dans deux cas sur trois au moins, le P.L. provoquait une amnésie temporaire, comme un coup sur la tête. Il y avait toutes les chances pour que le type se réveille sans se souvenir de rien.

Les autres apparurent alors de derrière les buissons qui bordaient la route, et Ossie arriva avec la station wagon qu'ils avaient volée. Ils mirent Hector derrière sous une couverture et filèrent.

— Il est plutôt vert, murmura Hugh quand ils le jetèrent dans la chambre – plutôt une espèce de grand placard – qu'ils avaient aménagée chez Kitty. Elle n'était pas rentrée depuis son arrestation le 4 juillet, et personne ne savait où elle était partie, si ce n'est qu'elle n'était pas en prison. De toute

façon, ils ne doutaient pas qu'elle les aurait approuvés si elle avait su ce qu'ils étaient en train de faire.

C'était un réduit sans fenêtre, mais correctement ventilé – ils avaient veillé à cela – avec des murs en béton, une porte solide fermant à clé et un évier dans un coin dont le robinet marchait à merveille. Il y avait un canapé-lit, un pot de chambre et une réserve de papier, quelques revues et livres pour l'aider à passer le temps. Il trouverait cela désagréable, mais ce ne serait pas pire que les conditions dans lesquelles certaines personnes devaient vivre tout le temps.

— Il a l'air malade, fit Hugh, un peu plus fort cette fois-ci.

— Sûrement, grogna Ossie en mettant droites les jambes du garçon sur le lit. On est toujours malade quand on se réveille du P.L. Mais le Pentagone nous affirme que ce n'est pas dangereux. (Avec un sourire sans humour.) Moi, je vais aller poster la demande de rançon, ajouta-t-il en se tournant pour partir.

Quand Hector Bamberley sortit douloureusement des profondeurs du coma, il trouva Hugh assis par terre contre le mur opposé, entouré de cafards et de mégots de khat. On pouvait le mâcher, l'infuser, le fumer – on pouvait aussi bien se le glisser dans le trou de balle, mais Hugh n'avait pas essayé cette dernière méthode. De toutes les autres, celle qu'il préférait, c'était fumer. Précipitamment, il remit son masque.

Hector balbutia : « Qu'est-ce que ?... » puis essaya de se dresser. Il retomba. Essayait encore. Il était bien développé pour son âge, de la taille de Hugh, et en excellente forme physique. Vu la façon dont il avait été dorloté toute sa vie, ce n'était pas tellement étonnant.

Il faillit vomir – ils avaient laissé le pot de chambre à portée de la main juste en cas – mais il réussit à se retenir. À la troisième tentative, il put s'asseoir et accommoder normalement. Il était pâle, et sa voix était plaintive quand il demanda :

— Est-ce que... je vous connais ? Je crois vous avoir...

Les mots s'éteignirent dans sa gorge.

— Où suis-je ? (Il poussa un cri.) Qu'est-ce que je fais ici ?

Hugh ne cessait de le regarder fixement.

— Je vous connais. (Il mit ses deux mains sur ses tempes, et oscilla latéralement.) Vous êtes... Non, je ne crois pas que je vous connaisse.

Il y eut un moment de silence, au cours duquel il récupéra un peu et reprit des couleurs.

— Où suis-je ? répéta-t-il.

— Ici.

— Qu'allez-vous me faire ?

— Nous occuper de vous, grogna Hugh. Prendre soin de votre santé. Regardez.

Il passa la main sous le lit, frôlant le pied d'Hector, et ramena un plateau de plastique sur lequel était disposée de la nourriture : saucisses, salade, pain, fruits, fromage, et un verre d'eau. Il n'y avait pas d'interdiction de boire en ce moment, aussi il avait décidé de prendre le fait à la lettre.

— Tout cela vient de chez Puritain. Vous saisissez ?

— Je ne comprends pas !

— C'est très simple, soupira Hugh. Vous ne mourrez pas de faim, c'est le premier point. Vous ne serez pas maltraité – loin de là.

— Mais... (Hector fit un effort sur lui-même. Parmi les sujets que l'on enseignait le mieux dans son école huppée il y avait la maîtrise de soi.) D'accord, je ne suis ici ni pour être affamé ni pour être maltraité. Pour quelle raison, alors ?

— Parce que votre père a hérité d'une fortune acquise en saccageant la terre. Maintenant, il est sur le point d'en constituer une autre grâce à la merde de ses ancêtres. C'est pourquoi nous vous

garderons, ici, bien nourri – uniquement des produits de chez Puritain, les meilleurs – jusqu’à ce que votre papa accepte d’installer gratuitement vingt mille de ses nouveaux épurateurs d’eau.

Mais Hector ne l’écoutait pas sérieusement.

— Je sais qui vous êtes, s’écria-t-il soudain. Vous vous êtes disputé avec Oncle Jack et vous avez quitté la maison !

— Avez-vous compris ce que je viens de vous dire ?

Hugh se remit debout. Belle utilité que ce masque qu’il portait !

— Euh... oui, je pense. (Hector semblait nerveux. Pas étonnant.) Dites, je... euh... j’ai envie d’aller aux W-C.

Hugh pointa l’index.

— Hein ? Vous n’allez même pas me laisser aller à la salle de bains ?

— Non. Vous avez l’eau ici pour vous laver. On vous donnera une serviette. (Hugh plissa les lèvres, mais sous son masque cela ne se voyait pas.) Je ne vois pas pourquoi vous tenez à aller à la salle de bains. Elle n’est pas équipée avec un des épurateurs que vend votre père. Nous devons nous contenter de l’eau normale. Réfléchissez-y. Vous aurez tout le temps pour ça.

Les phalanges à moitié repliées, il donna deux légers coups à la porte. Ossie avait mis au point un stratagème : personne ne devait entrer dans cette pièce sans porter de masque, et sans que quelqu’un soit derrière la porte verrouillée. Il n’ouvrirait que quand il entendrait le nombre de coups convenu, qui devrait changer tout le temps.

Promptement, Tab lui ouvrit. Carl était derrière lui, prêt à bloquer le prisonnier s’il tentait de s’enfuir. Tous les deux étaient masqués.

Hugh sortit, et la porte fut claquée et verrouillée.

— Tout va bien ? demanda Carl.

— Merde, non. Il m’a reconnu. (Hugh ôta son masque, écœuré.) Je suppose que c’était inévitable. Tout le monde les porte tout le temps, on finit par se repérer sur les yeux et le front. J’aurais dû me douter que c’était un risque à courir. Mais tant pis. (De le dire le faisait se sentir plus sûr de soi. Il ajouta :) Bordel, tout ça me donne soif. Il y a un Coke, ou quelque chose ?

— Tiens. (Chuck lui lança une bouteille d’un carton posé dans un coin.) Dis, est-ce qu’il a jeté un coup d’œil aux bouquins ?

— Pas encore, bien sûr. Pourquoi tu demandes ça ?

Chuck sourit :

— J’ai mis quelques bouquins pornos dans le tas. J’ai pensé que ça agrémenterait sa solitude.

TOUT LE TREMBLEMENT

— Qu’est-ce qui se passe ?

Coup de coude dans les côtes. Philip Mason pesta contre sa femme. Il faisait nuit. Il faisait aussi très chaud. Mais il fallait laisser les fenêtres fermées à cause de la fumée des incendies de rivière.

Puis il réalisa : encore un tremblement de terre.

Il se dressa dans son lit.

— C’est grave ? demanda-t-il, chassant le sommeil de ses yeux de la paume de ses mains.

— Non, mais Harold est en train de pleurer.

Denise avait les pieds qui pendaient hors du lit, cherchant ses pantoufles dans le noir. Il y eut une nouvelle rumeur sourde et brève, et quelque chose vibra sur la table de nuit : des flacons de produits de beauté, sans doute. Une plainte. Ou plutôt, un cri poussé à pleins poumons.

— Je vais voir avec toi.

Philip soupira, et posa les pieds par terre.

CE N'EST QUAND MÊME PAS LA FIN DU MONDE ?

En temps normal, Moïse Greenbriar distribuait des bonjours comme des largesses lorsqu'il gagnait son travail chaque matin. Aujourd'hui, c'étaient des grimaces qu'il distribuait. Il était inondé de transpiration – l'air extérieur était étonnamment chaud et humide – et il avait plus d'une heure de retard. Il s'engouffra dans son bureau et fit claquer la porte.

— Le Dr Grey vous attend depuis plus d'une demi-heure, lui dit nerveusement sa secrétaire à l'interphone.

— Taisez-vous ! Je le sais !

Il défit maladroitement le bouchon d'une petite boîte de pilules, en avala une et au bout de quelques minutes se sentit un peu mieux. Mais il faisait toujours horriblement chaud et humide. Il appela la secrétaire.

— Il y a quelque chose qui ne va pas dans la climatisation ?

— Euh... Elle est saturée, monsieur. Elle est au maximum. Ils ont promis d'envoyer quelqu'un la semaine prochaine.

— La semaine prochaine !

— Ils disent qu'ils n'ont pas rattrapé le retard qu'ils ont accumulé pendant l'épidémie d'entérite.

— Ah, merde !

Greenbriar s'essuya le visage et ôta son veston. Qu'est-ce que ça pouvait faire si sa chemise était mouillée ? Avec une journée comme celle-ci, tout le monde était dans le même cas.

— C'est bon, vous pouvez faire entrer le Dr Grey.

Le temps que celui-ci apparaisse à l'entrée du bureau, et il avait réussi, avec l'aide de la pilule, à se redonner une physionomie proche de son affabilité normale.

— Asseyez-vous, Tom. Désolé de vous avoir fait poireauter. C'est encore la faute à ces maudits trainites.

— Je ne savais pas qu'il y avait encore des manifestations aujourd'hui, fit Grey en croisant les jambes.

Greenbriar le considéra avec rancœur. Ce type-là n'avait pas une ride à exhiber, encore moins une tache de transpiration.

Il répondit :

— Pas une manifestation. On dirait qu'ils ont abandonné ces trucs inoffensifs. Vous avez entendu parler, j'imagine, du kidnapping d'Hector Bamberley ?

Grey hocha la tête.

— Vos ennuis ont quelque chose à voir avec...

— Non, bien sûr. (Greenbriar saisit un cigare et le décapita sauvagement.) Mais je ne peux pas dire que cela ne nous a pas causé des tas d'ennuis. Maintenant que Jack Bamberley est mort et Maud sous sédatifs, nous pensions que Roland allait prendre sa place et contribuer à maintenir l'affaire à flot, pour enrayer cette baisse désastreuse de nos actions... Non, ce qui m'a retardé, c'est que la police avait été prévenue qu'un détraqué voulait faire sauter le Queens Midtown Tunnel en passant dedans avec une bombe dans sa voiture. Et en se faisant sauter aussi, j'imagine. Ils ont donc arrêté et fouillé tout le monde. Mais c'était encore un foutu canular !

— Oui, les menaces sont un excellent moyen de sabotage par elles-mêmes, fit Grey, manifestant un intérêt purement clinique. Cela fait penser aux bombes volantes V-1 allemandes, vous savez. Elles étaient munies de charges trop petites pour causer vraiment des dommages, mais tout ce qui se trouvait à portée d'oreille se précipitait naturellement pour se mettre à couvert, et elles entravaient avec une efficacité remarquable la production des munitions et les services publics.

Greenbriar le regarda en plissant les yeux. Au bout d'un moment, il commenta :

— Peut-être, mais c'est tout de même drôlement embêtant... Dites donc, j'aurais dû commencer par vous demander si vous alliez mieux. J'ai appris que vous aviez été malade.

— Rien de sérieux, fit Grey.

Mais il paraissait, et il était, déprimé. N'étant ni buveur ni fumeur, pratiquant le célibat et veillant à l'équilibre de ses menus, il avait toujours inconsciemment tenu pour acquis que les microbes se rendraient compte à la première offensive qu'il était un dur à cuire, et qu'ils garderaient leurs distances. Mais il avait attrapé la brucellose. Lui, Tom Grey, qui n'avait jamais touché à du lait non pasteurisé et qui mangeait invariablement de la margarine à la place du beurre !

À présent, naturellement, il était guéri. Il y avait des médicaments spécifiques efficaces et rapides. Mais il était irrité d'avoir été privé de précieuses semaines qu'il aurait pu consacrer à son œuvre. Quand il travaillait pour Angel City, il avait disposé de beaucoup de temps pour la poursuite de ce qu'il considérait comme les aspects les plus intéressants du programme. Mais ici, paradoxalement, précisément dans la mesure où il avait été engagé pour y travailler à temps plein et non comme à un hobby privé, il était obligé de subordonner ses propres préférences aux priorités de ses employeurs.

— Je suppose que c'est à propos du sort tragique de Jacob Bamberley que vous avez demandé à me voir, dit-il.

Greenbriar étudia l'extrémité de son cigare avec une attention critique concentrée. Il déclara lentement :

— Oui... ce n'est un secret pour personne que nous venons de recevoir là le dernier d'une série de coups au corps, si je puis m'exprimer ainsi. Même une entreprise aussi solide que le trust Bamberley a une certaine limite de résistance. D'abord l'histoire africaine, ensuite l'affaire hondurienne, et les événements à la fabrique hydroponique. Et pour couronner le tout, cette dernière catastrophe. L'opinion publique s'est retournée contre nous, et les gens ne font pratiquement plus confiance à nos titres en Bourse. Nous avons un besoin urgent et désespéré de quelque chose de frappant qui puisse redorer notre image. Au dernier conseil d'administration, j'ai soulevé la question de votre... euh... programme de mesures préventives, et tout le monde a trouvé qu'il possédait de fortes potentialités dans le cas qui nous occupe. Croyez-vous qu'il y ait une chance pour que nous puissions le rendre public dans un avenir immédiat ?

Grey hésita. Il s'était un peu attendu à cela, mais...

— Euh... à vrai dire, cela me fait penser à une suggestion faite par Anderson l'autre jour. Ce jeune programmeur que vous m'avez attribué, vous vous souvenez ? Je le soupçonne d'avoir voulu en faire une plaisanterie, mais j'ai eu le temps de ruminer cela pendant que j'étais cloué au lit. En substance, il disait que nous avons moins besoin en ce moment d'analyses et d'extrapolations destinées à nous empêcher de commettre de nouvelles erreurs que de solutions d'urgence aux problèmes déjà existants. Il n'a pas tout à fait formulé cela dans ces termes, naturellement.

— Alors, comment l'a-t-il formulé ?

— Ce qu'il a dit en fait, répliqua Grey, c'est cela.

Greenbriar décida, et ce n'était pas la première fois, que le bonhomme manquait vraiment totalement d'humour. La question ayant été posée, il se sentait obligé d'y répondre en détail.

— Il a dit : « Doc, au lieu de chercher des moyens d'éviter des conneries plus grosses, pourquoi ne pas chercher à sortir de celles qui sont déjà faites ? Vu la tournure actuelle, nous ne serons peut-

être plus là pour commettre de nouvelles erreurs ! » (Et d'un ton défensif, Grey ajouta :) Comme je vous l'ai dit, je l'ai soupçonné de vouloir plaisanter.

— Plaisanterie ou pas, pensez-vous qu'il n'avait pas tort ?

— Eh bien... Vous savez, j'ai quelquefois été accusé d'habiter une tour d'ivoire, mais je me tiens quand même au courant, même si mes goûts me portent vers une vie tranquille. Je ne peux pas m'empêcher de penser que le grand public accueillerait très bien quelque chose d'analogue à la proposition d'Anderson. Je ne veux pas croire que nos dirigeants ont raison quand ils soutiennent que le souci de l'environnement était une simple mode, qui est passée maintenant et fatigue l'auditoire si on y fait allusion dans une campagne électorale. Ma conclusion est plutôt que c'est parce que les politiciens évitent le sujet que le public fait appel à des mesures extrêmes. Avez-vous remarqué le nombre de sabotages qui ont été commis récemment ?

— Vous parlez si je l'ai remarqué ! fit abruptement Greenbriar.

Une grande partie des avoirs du trust avaient souffert, étant concentrés dans les valeurs industrielles de croissance.

— En tout cas, il y a une chose qu'on peut dire au crédit des saboteurs, n'est-ce pas ? Ils ne s'attaquent qu'aux industries ayant un haut niveau de pollution. Le pétrole, le plastique, le verre, le ciment, des produits généralement imputrescibles. Et bien sûr aussi, le papier, qui consomme un nombre irremplaçable de forêts.

— J'avais l'impression que vous étiez du côté du progrès, grommela Greenbriar. Ce matin, vous parlez comme un partisan des trainites.

— Oh, pas tout à fait. (Avec un faible sourire.) Bien sûr, j'ai dû relire les œuvres de Train pour les incorporer aux données du projet, de même que tous les théoriciens qui ont exercé une influence majeure sur le monde moderne : Lénine, Gandhi, Mao et tout le reste. Mais ce qui m'intéresse vraiment, c'est ceci. Nous avons connu des siècles de progrès non planifié, et le résultat ressemble à peu près au chaos. Des gens non informés, seulement conscients que leur existence est susceptible d'être bouleversée d'un moment à l'autre, ne se sentent évidemment pas en sécurité. Et ils finissent par se défier de leurs dirigeants, pour des raisons que les événements qui se sont produits à votre fabrique hydroponique illustrent parfaitement bien. Un demi-million de dollars d'aliments précieux ont été détruits malgré la famine qui règne en Asie, en Afrique et même en Europe, et surtout malgré les affirmations du gouvernement selon lesquelles ces aliments étaient parfaitement sains. Et de plus – il se pencha en avant en posant un regard intense sur son interlocuteur – il y a les *jigras* qui causent leurs dévastations dans tous les États agricoles. On monte une super-campagne de publicité où l'on demande à tout le monde d'ouvrir l'œil et de signaler la progression du fléau. Mais qui va prendre cela au sérieux quand le gouvernement autorise la destruction d'une si grande quantité d'aliments simplement pour une raison politique ?

Greenbriar hocha lentement la tête. Sans compter que le prix du bifteck dans son restaurant habituel était passé de 7,50 \$ à 9,50 \$ cet été.

— Je suis sûr, continua Grey, que les jeunes en général sont prêts à croire à la bonne foi des dirigeants. Après tout, beaucoup d'entre eux sont fiers que l'organisation charitable la plus importante du monde soit américaine. Mais au lieu de capitaliser le fonds de bonne volonté existant, le gouvernement s'évertue à le fouler aux pieds avec insistance. Au lieu de pousser des exclamations d'horreur devant le sort de la femme de votre ami, Mrs Thorne, ils refusent d'assumer quelque responsabilité que ce soit, et ils essayent même de nier que le danger soit réel. Et pour en revenir aux événements de votre fabrique : n'est-ce pas une terrible erreur tactique que d'avoir utilisé des lasers de combat ? Leur emploi au Honduras a soulevé des protestations considérables, et il faut avouer que la description de leurs effets n'est pas une lecture des plus agréables. Vous imaginez aisément l'émoi profond des jeunes lorsqu'ils lisent comment une personne qui se trouve au bord du faisceau peut se

retrouver d'un moment à l'autre avec un bras ou une jambe amputé et cautérisé.

— Vous commencez à me rappeler Gerry Thorne, prononça lentement Greenbriar. (Quelque part au milieu de ce long discours, Grey avait fait vibrer un nerf déjà à vif.) Il y mettait plus de... plus de force, naturellement. Il disait : « Il y a des fous au pouvoir, et il faut les arrêter ! »

Il regarda fixement Grey, et celui-ci hocha simplement la tête.

Oui, c'était fichtrement vrai. Que se passerait-il si quelqu'un ne se manifestait pas – et très vite – avec un plan rationnel, scientifique, pratique, pour guérir les maux de ce pays ? On ne pouvait pas compter sur ce mannequin de paille Prexy, avec son cabinet de médiocrités, pour qu'ils accomplissent quelque chose de plus utile que des platitudes pieuses. Leur attitude favorite semblait être : « Bah, ça n'a pas marché la dernière fois, mais ça aurait dû, alors recommençons ! » Et pendant ce temps, ceux qui lui avaient accordé un soutien modéré glissaient peu à peu vers l'axe extrémiste des trainites, ou la droite radicale, ou les marxistes. C'était comme si le public était prêt à se raccrocher à n'importe quoi qui se trouvait à portée de la main et qui était susceptible de mettre fin à la politique de butinage au jour le jour pratiquée par le gouvernement.

Regardant ses grosses mains posées sur le bureau et luisantes de transpiration, il demanda :

— Croyez-vous que votre projet puisse être adapté de manière à offrir... euh... des solutions véritables ?

Grey hésita. Finalement, il déclara :

— Je vais être franc avec vous. Depuis le début, mon projet a été fondé sur le principe que ce qui est fait est fait, et que ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est éviter de multiplier nos erreurs. Il est évident, toutefois, que les données déjà réunies peuvent être utilisées pour d'autres desseins, bien que certaines modifications nécessaires et peut-être un peu longues...

— Mais vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que nous annoncions que le Trust Bamberley a décidé de financer une étude sur ordinateurs qui pourrait apporter quelques idées nouvelles ? Nous vous promettons de nous en tenir au conditionnel. (Greenbriar transpirait encore plus que de coutume.) Pour être honnête, Tom, nous attendons beaucoup de vous. Nous sommes terriblement ennuyés. Et l'année prochaine, cela risque d'être pire si nous ne trouvons pas quelque chose qui rende le public mieux disposé envers nous.

— Il me faudra un budget plus important, et davantage de personnel.

— Vous les aurez, ne vous inquiétez pas.

RIEN NE VA PLUS

— Oui ?... Oh, je suis navré d'apprendre cela. Veuillez lui transmettre tous nos vœux de prompt rétablissement. Mais le Président m'a demandé de faire transmettre ce message officieusement le plus rapidement possible. Je dois dire que pour lui la question est d'une importance capitale. Naturellement, ne sachant pas si la rumeur était fondée ou non, nous n'avons pas voulu agir sur le plan officiel... Oui, je vous serais obligé de vous assurer que l'ambassadeur sera prévenu aussitôt que possible. Dites-lui, je vous prie, que toute tentative de désigner Austin Train comme lauréat du prix Nobel de la Paix serait considérée comme – ce sont les termes exacts du Président que je cite – un affront grave et délibéré envers les États-Unis.

DE BUT EN BLANC

Petronella Page :... et bienvenue à notre nouvelle émission du vendredi, où contrairement à nos habitudes nous couvrirons la planète entière ! Un peu plus tard, nous nous rendrons au Honduras, où nous aurons l'occasion de procéder à plusieurs interviews sur les lieux mêmes des combats, puis à Londres par satellite pour recueillir des opinions de personnalités concernant les émeutes déclenchées par le ravitaillement des cinq millions de chômeurs britanniques, et enfin à Stockholm, où nous parlerons en personne au secrétaire nouvellement nommé de l'« Association de Défense de la Baltique », pour essayer de voir ce qui a été fait récemment pour sauver une mer menacée. Mais pour le moment, nous avons à parler d'une triste histoire, l'enlèvement du petit Hector Bamberley, âgé de quinze ans. En ce moment dans nos studios de San Francisco... ah, salut !

Bamberley : Salut.

Page : Tous ceux qui suivent l'actualité sont au courant de la disparition de votre fils il y a un peu plus d'une semaine. Nous savons aussi que vous avez reçu une demande de rançon d'un genre peu habituel. Pensez-vous avoir des indices quant à l'identité des ravisseurs ?

Bamberley : Certaines choses ont été évidentes dès le départ. Pour commencer, il s'agit vraisemblablement d'une action aux motivations politiques. Au cours du kidnapping, il a été fait usage d'une grenade anesthésiante, qui ne pousse pas sur les arbres, et cela signifie que nous avons affaire à une organisation subversive parfaitement équipée. J'ajoute que des ravisseurs ordinaires n'auraient jamais fixé une rançon si ridicule.

Page : Il y a des gens qui vous diraient qu'au contraire, il est extrêmement facile de se procurer une telle grenade, et que n'importe qui lassé de la mauvaise qualité notoire de l'eau distribuée dans l'État de Californie aurait pu...

Bamberley : Foutaises.

Page : C'est tout ce que vous avez à dire ?

Bamberley : Oui.

Page : Nous avons appris qu'une première livraison de quarante mille épurateurs Mitsuyama destinés à votre compagnie est arrivée hier. Avez-vous l'intention de ?...

Bamberley : Non, je n'en réserverai pas un seul pour cette prétendue rançon ! Je ne suis disposé ni à céder au chantage, ni à me faire le complice de traîtres. J'ai déjà dit à la police que cet enlèvement est l'œuvre d'un mouvement subversif hautement organisé qui cherche à discréditer les États-Unis, et que s'ils connaissaient leur métier, ils devraient déjà avoir le nom des coupables dans leurs dossiers, et jusqu'à... leur marque de whisky préférée ! Mais je refuse de collaborer avec eux en quoi que ce soit.

Page : En quoi le fait de payer la rançon de votre fils équivaldrait-il à collaborer ?

Bamberley : À la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, il y a eu une campagne de dénigrement massive dirigée contre les États-Unis. On affirmait au monde que ce pays était l'enfer sur la terre. Nous avons regagné une partie de notre légitime amour-propre, et nous ne pouvons pas reculer sur ce terrain-là. Si je cédaï, nos ennemis bondiraient sur l'occasion d'interpréter mon acte comme un aveu que l'eau que nous fournissons à nos propres citoyens est impropre à la consommation. Songez au capital politique qu'ils pourraient en tirer !

Page : Mais n'avez-vous pas déjà fait cet aveu en important tous ces épurateurs ?

Bamberley : Ridicule. Je suis un homme d'affaires. Quand la demande existe, je fais en sorte de la satisfaire. Il y a de la demande pour ces épurateurs.

Page : Certaines personnes vous répondraient que l'existence de cette demande prouve justement que le gouvernement ne fournit pas de l'eau potable. Et qu'en payant la rançon de votre fils, vous amélioreriez la situation de beaucoup de gens.

Bamberley : Certaines personnes disent n’importe quoi.

Page : Vous n’avez pas répondu à ma question.

Bamberley : Écoutez, n’importe qui de raisonnable sait qu’il y a des occasions où l’on a besoin d’eau extrêmement pure. Pour préparer un biberon, par exemple. Habituellement, on fait bouillir l’eau. Avec les épurateurs que j’importe, il n’est pas nécessaire de se donner ce mal. Voilà tout.

Page : Oui, mais quand c’est votre fils unique qui... Allô ! Mr Bamberley ! Allô, San Francisco ! Désolée, mais il semble que la liaison soit temporairement interrompue... Je vous demande de patienter un tout petit instant...

(Coupure dans la transcription sur bande durant environ trente-huit secondes.)

Ian Farley : Petronella, il faudra passer au sujet suivant. Quelqu’un a mis nos émetteurs de Frisco hors service. Ils disent que ce doit être une bombe.

RETOUR AU CLAIR

Il y avait eu cette période sans fin – hors du temps – de sa vie où tout paraissait plat, comme une photographie ratée. Plus rien n’était relié. Plus rien n’avait de signification.

Elle avait conscience uniquement de faits : nom, Peg Mankiewicz ; sexe, féminin ; nationalité, américaine. Au delà, le néant. Un vide terrible où, au moment où sa garde se relâchait, des émotions incontrôlées telles que la peur et le désarroi s’engouffraient.

Elle regarda par la fenêtre. Il lui était possible d’apercevoir un petit coin de ciel. Il était gris, et plat, comme le monde tout entier l’était depuis... combien de temps ? Elle ne le savait pas. Mais il en tombait de la pluie. Cela avait dû commencer à l’instant. Comme si quelqu’un qui était hors de vue agissait comme une catapulte sur le creux d’une minuscule cuiller emplie de boue. Floccule sur le carreau : une tache noirâtre en forme d’ellipse irrégulière. Et encore une autre, un peu plus grosse. Et une autre plus petite. Et ainsi de suite. Chaque goutte poisseuse creusait sa traînée dans la poussière déjà accumulée sur la vitre à l’extérieur.

Elle n’aimait pas tellement l’idée d’une pluie poisseuse. Elle préféra regarder l’intérieur de la chambre, et s’aperçut que certaines choses avaient pris du relief. Il y avait un bureau derrière lequel était assis un Noir d’une quarantaine d’années. Il lui rappelait Décimus, en plus gros. Elle dit :

— Je devrais savoir qui vous êtes, je suppose ?

— Je suis le Dr Prentiss. Je vous soigne depuis un mois.

— Oh. Bien sûr. (Elle fronça les sourcils, et passa une main sur son front. Elle avait l’impression qu’elle avait trop de cheveux.) Je ne me rappelle pas très bien comment...

Regardant autour d’elle, elle cherchait quelque chose à quoi elle pût se rattacher. Vaguement, elle se souvenait de cette chambre, comme si elle l’avait déjà vue sur un vieux poste de télé en noir et blanc. Mais la moquette, en réalité, était verte, les murs étaient blancs et il y avait une bibliothèque en pin naturel où l’on apercevait des livres bleus, noirs, rouges et de toutes les couleurs. Et derrière le bureau noir était assis – une seconde – le Dr Prentiss, vêtu d’un complet gris. Bon. Tout cela commençait à s’ordonner.

— Oui, je me rappelle, dit-elle. La chambre d’hôtel.

— Ah. (Il avait donné à ce bruit l’allure d’une accolade.) Et quoi d’autre ?

Il se pencha en arrière dans son fauteuil, joignant le bout de ses doigts longs mais épais.

C’était comme de tomber en plein milieu d’un conte de fées : pas le genre édulcoré à la Anderson, mais le genre Grimm, tiré du cloaque de l’inconscient commun. Un poison magique, pour ainsi dire. Elle ne voulait pas y penser, mais c’était plus fort qu’elle, et comme elle ne pouvait pas s’en

empêcher, il était encore plus supportable de parler que de rester silencieuse.

— Oui, dit-elle d'une voix lasse. Je me souviens de tout, maintenant. Ils sont arrivés au bon moment, n'est-ce pas ? Qui était-ce... le F.B.I. ?

Prentiss hésita.

— Euh... Oui, je suppose que vous l'auriez deviné de toute façon. Ils ont suivi les gens qui vous ont rendu visite.

— Arriegas, dit Peg. Et Lucy Ramage.

Pauvres créatures innocentes. La jungle de New York était trop pour eux. Terreur lointaine, irraisonnée. Elle se sentait isolée de tout maintenant, comme si elle essayait de se souvenir par procuration. Peut-être avec le cerveau de Lucy Ramage. Avait-elle vu son visage réellement déchiqueté par la balle, ou était-ce seulement une représentation de son imagination ? De toute manière, le tableau était répugnant. Pour se changer les idées, elle regarda les vêtements qu'elle portait : chemise et pantalon bleu pâle. Ils n'étaient pas à elle. Elle détestait le bleu.

— Comment vous sentez-vous maintenant, Peg ? s'enquit Prentiss.

Elle faillit se rebiffer, par réflexe. Toute sa vie, elle avait détesté les hommes qui affectaient une familiarité instantanée. Puis elle réalisa : elle avait perdu quatre semaines. Incroyable. Quatre semaines biffées de son existence comme une bande magnétique effacée par erreur. Elle se força à évaluer son état, et éprouva un choc.

— Je me sens... très bien ! Un peu faible, comme quand on quitte son lit après une maladie, mais... Reposée. Détendue.

— C'est la catharsis. Vous avez déjà entendu ce terme ?

— Bien sûr. Une tension qui se décharge. Comme un abcès qu'on crève.

— C'est exact, oui.

— Est-ce que c'est la nourriture qu'ils m'ont fait manger qui...

— Qui vous a conduit dans cet hôpital ? murmura Prentiss. Oui et non. Vous ne pouvez pas avoir eu le temps d'avaler une quantité suffisante de la substance qu'ils ont incorporée à ce qu'ils vous ont fait avaler pour qu'il y ait eu réellement des effets ; et de toute façon, dès que nous avons établi ce qui s'était passé, nous avons pratiqué un lavage d'estomac. Mais vous deviez vivre sous tension depuis pas mal de temps. Un rien suffisait à jouer le rôle de détonateur.

C'était plausible. Bien que sa remarque sur « la substance incorporée... » Elle n'y était donc pas déjà ? Mais elle ne se sentait pas la force de discuter en ce moment.

— À vous entendre, on croirait qu'ils m'ont rendu service sans le vouloir, dit-elle.

— Votre intuition est bonne. C'est en effet mon opinion. Disons au moins que votre subconscient a été purgé de tout un tas de matériaux refoulés. C'est la raison pour laquelle vous vous sentez agréablement détendue en ce moment.

— Quelle... sorte de matériaux ? demanda-t-elle, vaguement inquiète, comme si elle venait de découvrir qu'on avait percé un trou dans la cloison de sa salle de bains.

— Je pense que vous devez le savoir, murmura Prentiss. C'est le bénéfice de ce genre d'expérience, malgré ses mauvais côtés sur le moment. Vous commencez à admettre toutes sortes de choses que vous vous étiez toujours dissimulées.

— Oui.

Peg porta son regard vers la fenêtre. La pluie tombait lourdement maintenant, et les carreaux étaient presque devenus opaques tant les gouttes d'eau étaient sales.

— Oui, c'était le poids de tout l'univers puant qui m'accablait, n'est-ce pas ? Toute l'eau polluée... des choses comme ça. (Elle fit un signe de l'index.) Et la terre pleine de produits chimiques. L'air envahi par les fumées. Et pas un seul ami à qui je puisse faire confiance, qui me dise comment faire pour rester en vie.

Voilà. C'était sorti. Et ce devait être la vérité, parce que le médecin tranquille à la peau sombre hochait lentement la tête.

— Vous aviez cependant un ami à qui vous faisiez confiance, dit-il. Vous ne faisiez qu'en parler. Vous savez probablement à qui je fais allusion.

Peg sursauta :

— Oh, Décimus Jones ?

Elle avait eu l'impression qu'il était là, quelque part dans la grisaille plate de l'autre monde.

— Oui.

— Mais il est mort.

— Il avait quand même beaucoup d'amis. Et certains de ses amis ne sont-ils pas également les vôtres ?

Peg hocha prudemment la tête. Maintenant qu'elle retrouvait peu à peu sa personnalité normale, ses défenses se reconstituaient. Il y avait quelque chose d'un peu trop naturel dans la voix douce du médecin noir, comme s'il avait une idée derrière la tête.

— Vous les avez cités souvent. Vous donniez l'impression de les aimer beaucoup. Vous avez parlé de Jones, comme je vous le disais, mais aussi de sa sœur, sa femme, ses enfants adoptifs et d'autres personnes qui le connaissaient et qui vous connaissent. Vous avez même cité Austin Train.

C'était donc cela. Peg se ressaisit et reprit d'une voix ferme et glacée :

— Ah oui, vraiment ? C'est étrange. Oui, je l'ai connu, mais seulement de loin, et il y a de nombreuses années. Naturellement, j'ai rencontré depuis plusieurs personnes qui ont adopté son nom. C'est ridicule, vous ne trouvez pas ? Comme si c'était une sorte de magie protectrice !

Lorsqu'on l'eut raccompagnée dans sa chambre, l'homme qui écoutait dans la pièce à côté entra, les sourcils froncés.

— Vous avez tout gâché ! lança-t-il.

— Je n'ai rien gâché ! riposta Prentiss. J'ai fait exactement ce que vous m'avez demandé. Si vous n'avez pas pensé que ses références à Austin Train pouvaient aussi bien s'appliquer à quelqu'un qui avait adopté son nom, je n'y suis pour rien ! Et de toute manière, pourquoi tenez-vous tellement à retrouver ce type ?

— Pourquoi ? explosa l'autre. Vous ne voyez pas que ce foutu pays est en train de s'effriter autour de nous ? Et que tous ces sales saboteurs se réclament du nom d'Austin Train ? Si nous ne mettons pas la main sur lui pour le démasquer publiquement en montrant son véritable visage de traître, il reviendra sur le devant de la scène au moment de son choix pour prendre la tête d'une armée d'un million de fanatiques !

AOÛT

SUIVI DU HARPON EXPLOSIF

*Elle souffle, les gars, elle souffle, maintenant !
Elle souffle, les gars, elle souffle droit devant !
Ohé, les matelots, on prend un ris.
On descend les chaloupes et sus à la baleine !*

Je suis un harponneur de Newcastle, j'ai de l'argent à la maison,
Mais mon plaisir est de parcourir l'Atlantique,
De braver l'océan hostile et d'ajouter à mes exploits.
J'ai tué cinquante baleines, et j'en tuerai encore cinquante !

Elle souffle...

Les cales sont pleines, notre labeur a une fin.
L'huile et la graisse nous feront riches,
Et lorsque nous serons à terre et que je marcherai dans les rues
Le son des pièces d'or sera une douce musique dans ma poche !

Elle souffle...

J'irai à la taverne boire de la bière blonde et brune,
Et les filles m'entoureront et m'appelleront chéri.
Nul roi ni empereur ne vit plus bravement
Qu'un harponneur de Newcastle qui vient de rentrer de la mer !

Elle souffle...

Ballade, vers 1860, sur l'air de
Une jeune fille honnête.

L'HERBE EST TOUJOURS PLUS BRUNE

... qualifiée de, je cite, désastreuse, fin de citation, par les compagnies d'aviation, les agences de

voyages et les organisations touristiques. Les réservations dans les hôtels ont baissé en moyenne de 40, et dans certains cas de 60 p. 100. Commentant ce rapport juste avant son départ pour Disneyland, où il doit prononcer un important discours sur l'enseignement, Prexy a déclaré, je cite : Eh bien, cela prouve qu'il n'est pas nécessaire d'aller à l'étranger pour découvrir que notre manière de vivre est la meilleure du monde. Fin de citation. Le Département de l'Agriculture a menacé d'interdire la constitution de stocks de produits alimentaires après une nouvelle journée d'émeutes dans un certain nombre de grandes villes en raison de la hausse brutale des prix. Les détournements de camions chargés de légumes...

PARTAGE DES EAUX

Le téléphone sonna de nouveau sur le bureau de Philip Mason. C'était à peu près la dixième fois en une heure. Il souleva le combiné et grogna :

— J'écoute.

— En voilà un ton pour répondre à sa femme, fit Denise.

— Oh. (Philip se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et passa une main sur son visage.)

Excuse-moi.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Plutôt. Je viens de recevoir huit ou dix coups de téléphone demandant un réparateur d'urgence.

Les gens disent que leurs filtres sont encrassés. (Philip s'efforçait de ne pas paraître trop sombre.)

Simple ennui de croissance, je suppose, mais naturellement cela signifie qu'il faut reporter les nouvelles installations et mettre les hommes disponibles... Mais qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Angie McNeil vient d'appeler. Doug et elle ne pourront pas venir dîner ce soir.

— Bon Dieu, encore ? C'est la troisième fois qu'ils annulent ! Qu'est-ce qu'il y a, cette fois-ci ?

Denise hésita. Elle reprit au bout d'un moment, la voix tendue :

— Beaucoup d'urgences. Elle dit qu'il aura de la chance s'il finit avant minuit. On dirait que tout se déchaîne en même temps. La brucellose, surtout, mais aussi l'hépatite virale, la dysenterie, la rougeole, la rubéole, la scarlatine et aussi quelque chose que Doug soupçonne d'être le typhus.

— Le typhus !

Philip avait failli lâcher l'appareil.

— C'est vrai, confirma Denise gravement. Il dit – ou plutôt, c'est Angie qui me l'a dit – que c'est à cause de tous ces gens qui sont venus ici passer leurs vacances au lieu d'aller sur la côte. L'hygiène et l'eau ne peuvent pas faire face.

— Tu as dit à Harold et Josie de ne pas se servir à boire tout seuls ?

— Bien sûr que je leur ai dit ! (Et elle ajouta :) Excuse-moi, je ne voulais pas crier.

— Eh bien, tout cela me paraît navrant, mais que veux-tu que je fasse au juste ?

— Oh, j'ai préparé un repas pour six, naturellement, aussi j'ai pensé que tu pourrais inviter Pete et Jeannie à la place.

— Bien sûr, excellente idée. En fait, j'aperçois Pete en ce moment qui se dirige ici. Ne quitte pas.

Il couvrit le combiné de la main et cria pour attirer l'attention de Pete, qui était visible par la porte entrebâillée à cause du climatiseur qui n'arrivait pas à compenser la chaleur torride. Il se déplaçait presque normalement, maintenant. Il avait abandonné ses béquilles et se servait uniquement d'une canne. Il entra en faisant un signe de tête à Philip, et déposa un objet dans le sac en plastique sur son bureau.

— Est-ce que Jeannie et vous, vous êtes libres pour venir dîner à la maison ce soir ? demanda Philip sans lui laisser le temps de parler.

— Euh... Oui, avec plaisir, fit Pete, pris de court. C'est Denise qui téléphone ? Pourriez-vous lui demander d'appeler Jeannie à la maison, et de lui dire que si elle est d'accord, moi aussi ? Merci bien.

Il s'assit, et Philip transmit le message. Il raccrocha tandis que Pete ouvrait le sac en plastique et regardait son contenu sans en croire ses yeux.

— Qu'est-ce qui a pu arriver à ce truc ? s'exclama-t-il.

C'était un cylindre-filtre appartenant à un épurateur de chez Mitsuyama. Il était tout décoloré. Au lieu d'avoir sa teinte écru normale, il était d'un jaune foncé purulent parsemé de taches marron, et les feuilles de plastique comprimées dont il était composé avaient été écartées comme si de l'air à très forte pression avait été injecté par le milieu du tube.

— Voilà à quoi ressemblent tous les appareils défectueux, dit Pete. Mack en a déjà trouvé trois comme cela aujourd'hui. Il s'est dit qu'il valait mieux nous avertir avant de continuer à les changer.

— Seigneur ! (Philip toucha le cylindre du bout des doigts. Il était visqueux et répugnant au toucher.) Vous avez montré ça à Alan ?

— Il doit être au courant maintenant. Il est allé à la clinique du Dr McNeil. Ils ont de sérieux ennuis. Douze appareils complètement bloqués.

— Ah, merde ! murmura Philip. Est-ce que tous ces gens qui ont appelé ont réellement utilisé tous leurs filtres de rechange ?

— Mack dit que les trois personnes à qui il a parlé l'ont fait. Ils ont usé un paquet de recharges en quelques semaines. Je croyais qu'ils devaient durer six mois.

— Normalement, oui !

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Le téléphone sonna. Philip saisit rageusement l'appareil.

— J'écoute ?

— Alan veut te parler, dit Dorothy. Tu peux y aller, Alan.

— Phil ! s'écria aussitôt Alan. On a des ennuis.

— Je sais. Pete vient de me montrer un de ces filtres. Qu'est-ce qui a bien pu...

— Des bactéries !

— Tu plaisantes, dit Philip au bout d'un moment de silence.

— Tu parles comme j'ai envie de rigoler. J'ai déjà vu ça avant, dans de grosses stations d'épuration. Ça arrive avec les adoucisseurs domestiques, aussi. Ces cons de types chez Mitsuyama m'avaient juré que leur système était inattaquable. Fais-moi venir un réparateur tout de suite à la clinique, veux-tu ?

Philip répéta la demande à Pete, qui secoua la tête :

— Il n'y a que Mack, et il a encore huit...

— J'ai entendu ! C'était Alan. Dis à Mack que tout le reste peut attendre. Je veux qu'il vienne immédiatement. Phil, repasse-moi Dorothy. Je veux qu'elle m'appelle Osaka !

— Oui, des petites bêtes, fit Pete, incrédule, en tournant et en retournant le cylindre dans ses mains. Rien que des petites bêtes, et elles sont capables de causer ça ! (Il frissonna et laissa tomber l'objet répugnant.) Ça me fout la frousse, ajouta-t-il au bout d'un moment. Vous avez entendu parler de cette nouvelle épidémie, la brucellose ?

— Oui, répondit Philip.

— Ils disent que ça provoque des fausses couches. (Le regard de Pete était fixé sur le néant.) Jeannie ne fait que faire des cauchemars. Elle est avancée, maintenant. Presque deux mois... Enfin, c'est encore loin. (Il quitta son siège péniblement.) Je vais dire à Mack d'y aller.

Le téléphone sonna. C'était un homme cette fois-ci, pour changer, mais il avait le même genre d'ennuis, six cartouches usées en six semaines, et maintenant, il n'avait plus qu'un filet d'eau au robinet.

AVEZ-VOUS VU UN DE CES INSECTES ?

Si vous en voyez, avertissez immédiatement la police !

RASE-MOTTES

Les délégués des cinq wats les plus importants étaient en conférence avec Zéna et Ralph Henderson, dans l'une des pièces en forme de bulle attenante à la grande salle où toute la communauté de Denver se réunissait pour prendre ses repas. On eût dit la chapelle latérale de la nef d'une cathédrale ovoïde qui aurait rétréci au lavage.

Penché en avant sur des coussins bleus, Drew Henker, de Phoenix, résuma la situation :

— Nous sommes donc tous d'accord. Il faut attaquer Puritain quelles que soient les conséquences.

Un silence maussade s'établit. Sur les collines brunes qui entouraient le wat, c'est à peine s'il restait quelques taches vives aux couleurs de l'été. Depuis le début, les habitants du wat s'étaient efforcés de planter des fleurs tout autour pour améliorer la vue. Mais elles avaient été remplacées par les tentes et les caravanes des touristes qui avaient cueilli les fleurs, débité les arbustes pour en faire du bois à brûler, créé des dépôts d'ordures du jour au lendemain et pollué le seul cours d'eau qui était resté propre. Il y avait eu aussi des histoires avec des types soûls qui s'amusaient à jeter des cailloux contre les fenêtres du wat.

Au moins, il faisait noir maintenant, ce qui évitait d'avoir à contempler les dégâts.

Finalement, ce fut Ralph qui parla :

— L'idée ne m'enchante guère, elle me fait peur, même, mais j'estime qu'il faut le faire.

Il se leva et se mit à arpenter nerveusement la bulle géodésique, obligé de se baisser légèrement chaque fois qu'il arrivait à une extrémité de son parcours avant de faire demi-tour. Il était assez grand.

— Ces abrutis dehors ! (Il fit un geste en direction des fenêtres obscures.) Pour les faire réagir, il faut vraiment un choc. Ils ont été avertis à plusieurs reprises par Austin, Nader, Rattray Taylor, tout le monde. Et vous croyez qu'ils s'en soucient ? Pas le moins du monde. Pas même quand c'est leur propre corps qui les laisse tomber. Bon Dieu, notre jeep est pratiquement transformée en ambulance !

C'était un peu exagéré, mais il était vrai qu'une douzaine de fois au moins depuis que l'afflux des touristes avait commencé, des étrangers étaient venus crier à la porte du wat pour réclamer un docteur, ou pour se faire panser une blessure, ou bien pour demander conseil au sujet d'un enfant malade.

— Et ils n'ont rien à offrir en échange, fit Rose Shattock, de Taos, d'une voix morose.

Le silence se fit une nouvelle fois. Lorsqu'il devint trop long, Zéna dit, au hasard :

— Oh, Ralph, je voulais te demander. Rick m'embête pour savoir ce qui cause les taches sur toutes les plantes à feuilles larges cet été.

— Lesquelles ? Les taches brunes proviennent du manque d'eau, je pense. Mais les jaunes c'est le

SO₂.

— C'est ce que je lui ai dit. Je voulais être sûre que je lui avais donné la bonne réponse.

— Si les polluants pouvaient détruire les *jigras*, soupira Tony Whitefeather, de Spokane. Mais ils résistent à pratiquement tout... Vous croyez qu'il y a du vrai dans ces bruits qui courent selon lesquels ils ne seraient pas entrés par erreur, mais auraient été introduits délibérément par les Tupas ?

— Pourquoi se seraient-ils donné cette peine ? grogna Ralph. Suffisait qu'une foutue entreprise commerciale abaisse la qualité de ses produits...

— Nous leur avons déjà acheté, fit remarquer Zéna.

— Bien sûr, mais seulement parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Et de toute manière, importer des vers de terre, bon Dieu ! Et des abeilles ! Et des coccinelles ! Parfois, je me dis qu'il y a un savant fou à Washington, qui contrôle Prexy par suggestion posthypnotique et qui veut nous faire vivre tous dans une belle usine stérilisée toute de verre et d'acier inoxydable, et nous faire manger des petites pilules roses et bleues pour qu'on n'ait même plus besoin de chier.

— Alors, il commence par se débarrasser du plus grand nombre possible d'entre nous, fit Tony Whitefeather, pour ne pas avoir à construire une trop grande usine.

— Comme Lucas Quarrey et Gerry Thorne ? suggéra Drew Henker.

— Oh, ils n'avaient pas besoin de les éliminer, fit Ralph avec un haussement d'épaules. Le Cartel s'y est employé à leur place. Mais ils devraient s'attendre à un choc, prochainement. Vous restez tous ce soir, n'est-ce pas ? Pour que nous puissions discuter des premières nouvelles demain matin.

Hochements de tête le long du cercle. Ils commencèrent à se lever.

— Quelqu'un ici connaît ces nouveaux épurateurs de chez Mitsuyama ? demanda Rose Shattock. Nous avons songé à en acheter quelques-uns.

— Nous aussi, acquiesça Ralph. Mais le comité du budget a décidé de reporter l'investissement. C'est la première année que nous n'avons pas réussi à faire pousser assez de nourriture pour passer l'hiver, et nos économies devront être employées à des achats de provisions à l'extérieur.

— Ce n'est pas tellement un problème pour vous autres, fit Drew. La saison des neiges revenue, vous pouvez toujours compter sur la purification naturelle.

— Pas si sûr, grogna Ralph. Avec ce voile atmosphérique épais, Dieu sait à quoi va ressembler la neige l'hiver prochain.

— Crasseuse, fit Zéna avec une grimace.

À ce moment-là, ils entendirent le bourdonnement lointain d'un avion. Il se rapprochait rapidement, et ils allèrent tous à la fenêtre pour regarder. Ralph poussa une exclamation.

— Dites donc ! Si ce sont les feux de position de cet avion qu'on voit là, il vole drôlement bas !

— En effet, confirma Zéna qui regardait par-dessus son épaule. Il a certainement des ennuis.

— Le moulin tourne bien, pourtant... Hé, à quoi joue-t-il ! Il se dirige en plein sur le wat, le fou !

— Il est soûl ou bien défoncé, décida Drew. Quel abruti !

— Sortons lui faire des signaux avec une torche électrique, proposa Zéna en se dirigeant vers la porte.

Faisant volte-face, Ralph lui cria :

— Non, reviens ! S'il est bourré, il va croire que tu veux t'amuser avec lui et il passera encore plus bas !

— Mais on ne peut pas...

Elle ne termina pas sa phrase. Le rugissement du moteur était presque assez fort pour couvrir sa voix, mais ce n'est pas cela qui coupa le reste de sa phrase.

Une soudaine traînée de trous, comme les piqûres successives d'une aiguille de machine à coudre, transperça la fenêtre, le toit, le plancher, ainsi que Drew et Ralph.

À son second passage, l'avion lâcha un chapelet de cocktails Molotov. Puis il disparut dans la nuit.

DÉSORMAIS ON NE VERRA PLUS LES MONTAGNES

On voyait clairement les montagnes d'ici, au mois d'août ?

Pete regarda autour de lui. Ils avaient été détournés de leur itinéraire par des barrières de police – il y avait des contrôles maison par maison – et maintenant ils étaient arrêtés au belvédère de Colfax, entre Lincoln et Sherman, juste à côté du capitol de l'État, pendant qu'un groupe de jeunes policiers allaient de voiture en voiture, contrôlant les identités et plaisantant avec les jolies filles. Sur les marches abruptes de la façade du capitol, des touristes qui avaient passé les contrôles se prenaient en photo, comme d'habitude. Il y avait aussi la foule habituelle du samedi matin sur les trottoirs.

Mais on ne voyait pas les montagnes.

Étrange. Denver ressemblait à un décor de théâtre. Colfax s'enfonçait droit dans la grisaille.

On pouvait presque croire que le monde en dehors de ce que l'on pouvait voir était en train de se dissoudre – et que ce que montrait la télé et que les journaux racontaient était une supercherie.

Sur un écriteau accroché au grillage entourant l'enceinte du capitol se trouvait une version miniature de l'affiche qui avait recouvert en quelques semaines tout l'Ouest et le Middle West et qui montrait les *jigras*. Quelqu'un avait tracé par-dessus en rouge le symbole trainite : ☼

C'était leur tour d'être contrôlés par la police. Ils durent montrer leurs papiers et ouvrir le coffre, puis on leur fit signe d'avancer. Pete ne pouvait pas détacher son regard de cette affiche, et il faillit se tordre le cou, ce qui était dangereux étant donné son dos. Autre sensation étrange : celle de se faire conduire tout le temps. Il adorait conduire. Mais bientôt, il pourrait le faire à nouveau.

Ces horribles symboles étaient partout. Il y en avait eu trois sur leur voiture, par exemple, que Jeannie avait dû nettoyer, en faisant attention de ne pas rayer la carrosserie, pendant plus d'une heure chaque fois. Si seulement, quand ils avaient dû se défaire d'une de leurs voitures, ils avaient pu garder la Stephenson... mais elle était beaucoup trop petite, et ce n'était pas pratique pour lui. De plus, la cote d'occasion des électriques était bien plus élevée que celle des voitures à essence de nos jours, et comme il fallait bien trouver l'argent pour payer leur nouveau réfrigérateur...

Quelle poisse qu'on ne puisse pas faire réparer l'ancien ! Mais tous ces jeunes types aujourd'hui ne connaissaient rien aux questions techniques. Comme si c'était de la magie noire, et que rien que d'y toucher vous mettait entre les mains du diable. Ils avaient voulu recruter quelques jeunes sortant de l'école pour les former comme installateurs d'épurateurs aux entreprises Prosser cette année. Mais ils n'en avaient pas engagé la moitié du chiffre escompté : neuf ou dix, tout au plus, au lieu d'une trentaine.

Et maintenant, ces embêtements qu'ils avaient avec les filtres encrassés. Ils étaient en train de distribuer deux paquets de six rechanges au titre de la garantie pour chaque paquet qu'ils avaient vendu à l'origine à chaque nouvel acheteur. Alan parlait d'intenter un procès à Mitsuyama, mais c'étaient des paroles, rien de plus. On ne pouvait pas s'attaquer à une entreprise pareille, qui représentait un milliard de dollars, qu'elle soit nationale ou étrangère. Ce serait différent si le même problème frappait, par exemple, Bamberley en Californie ou l'un des concessionnaires importants qui accepterait de faire un procès collectif.

Jeannie n'était pas bavarde comme d'habitude, mais il ne s'en plaignait pas. Lui-même n'avait pas envie de parler. Il est vrai qu'elle avait besoin de se concentrer. La circulation était dense aujourd'hui. Ils allaient à Towerhill, déjeuner chez les parents de Jeannie, et ils se trouvaient sur la route qui conduisait à des choses que non seulement les touristes, mais aussi les gens du coin venaient voir en se promenant : le site de l'avalanche, l'endroit où étaient mortes soixante-trois personnes à la

fabrique hydroponique, les ruines calcinées du wat trainite.

Était-il vrai que c'était le Cartel qui était responsable, et qui avait voulu faire taire les rumeurs qui s'amplifiaient maintenant chaque jour sur la qualité de la marchandise de chez Puritain ? Il fallait que ce soient de véritables salauds pour faire une chose pareille ! On peut ne pas être d'accord avec les méthodes trainites, les manifestations et les attentats, mais de là à tuer des enfants endormis dans leur lit !

— Regarde, chéri ! s'exclama Jeannie. Un oiseau !
Mais il ne fut pas assez rapide.

À un kilomètre du village, elle demanda :

— Pete, qu'est-ce qui cause ça ?

— Quoi ?

Elle montrait du doigt le flanc de colline brunâtre et desséché à côté duquel ils passaient. On eût dit des plantes abandonnées dans une maison surchauffée.

— La pollution, j'imagine, répondit Pete, mal à l'aise.

— Je sais. Mais qu'est-ce que ce mot signifie au juste ?

Il oublia de répondre. Au détour d'un virage, ils étaient arrivés en vue d'une voiture de police garée sur l'accotement. Deux agents en uniforme étaient descendus et gravissaient le talus pour inspecter de près quelque chose de nouveau, un crâne et des tibias monstrueux, d'au moins dix mètres d'envergure, dessinés dans l'herbe sèche avec un liquide noir et visqueux, peut-être de l'huile de moteur usée. Le conducteur qui était resté dans la voiture était une vieille connaissance de Pete, et ce dernier lui fit un signe de la main, mais l'autre était en train de bâiller, et ne fit pas attention.

Un peu plus loin, Jeannie s'écria soudain :

— Chéri !

— Oui ?

— Je... Crois-tu qu'on pourrait l'appeler Franklin ?

Ce n'était pas ce qu'elle s'était préparée à dire. Il en aurait juré. Mais il répondit tout de même :

— Oui, j'aime bien. Ou alors Mandy, si c'est une fille.

— D'accord pour Mandy. (Puis, dans le même souffle, précipitamment :) Pete, je me sens souillée à l'intérieur !

— Chérie, que veux-tu dire ?

— Comme si... comme si mes os avaient besoin d'être retirés un à un pour être nettoyés !

— Voyons, ce sont des bêtises ! la gronda gentiment Pete.

— Non, je t'assure, murmura-t-elle. Je n'ai plus grand-chose à faire toute la journée maintenant, pendant que tu es au travail. Plus de jardin à entretenir, ni de grande maison à nettoyer... je ne peux pas m'empêcher d'y penser, mon chéri, surtout avec le bébé que je sens grandir en moi.

— Le bébé sera magnifique, affirma Pete. Tu ne pourrais pas trouver mieux que le Dr McNeil pour veiller sur toi.

— Je sais, et je fais toujours exactement ce qu'il me dit. Je mange ce qu'il faut, je bois de l'eau en bouteille, je ne touche ni au lait ni au beurre... Mais, Pete, dans quel monde crois-tu que nous allons le faire naître ?

Elle lui lança un regard tendu, qui ne dura que l'espace d'une seconde, mais où il lut une terreur véritable.

— Le docteur dit que je ne pourrai probablement pas le nourrir. D'après lui pratiquement aucune mère ne peut allaiter. Trop de D.D.T. dans leur lait.

— Mais chérie, cette saleté est interdite depuis des années !

— Combien de fois as-tu dressé un procès-verbal à des gens qui en avaient acheté quand même au

marché noir ?

Pete n'avait rien à répondre à cela. En une seule année de service dans la police, il avait participé à l'arrestation de cinq ou six personnes qui fabriquaient clandestinement des produits chimiques. Et pas seulement des insecticides ; des défoliants, également.

— Et cela coûte si cher de se nourrir correctement, continua Jeannie, soucieuse, en mettant son clignotant sur la droite avant de s'engager dans la jonction pour Towerhill. Un dollar par-ci, un dollar par-là, et tu te retrouves en train de dépenser deux fois plus que tu ne l'avais prévu. Et les choses vont de plus en plus mal. Je discutais avec Susie Chain, l'autre jour. Je l'ai rencontrée à Denver en faisant des courses.

— Ah, oui ?

Il s'agissait de la femme de son ex-sergent à Towerhill.

— Elle a des cousins dans l'Idaho. Ils lui ont écrit qu'ils comptent tirer environ le quart de la récolte habituelle de pommes de terre cette année. Le reste a été détruit par les *jigras*.

Pete siffla.

— Ces bêtes-là mangent n'importe quoi, continua Jeannie. Maïs, betteraves, courges... Dis donc, tu as vu le wat trainite ?

Elle montra du doigt l'autre côté de la vallée. Voilée par la brume, mais suffisamment distincte pour constituer un sinistre spectacle, la coquille vide du wat était couchée sur le côté comme un homard pourri. De petits groupes curieux erraient parmi les ruines, fouillant dans les débris à la recherche de souvenirs.

Le chef des sapeurs-pompiers locaux avait fait état à la télévision de nombreux avertissements qu'il avait donnés sur les constructions en fibre de verre et plastique de récupération. Pire que le bois. C'était en rapport avec les émanations toxiques dégagées.

— C'est cela qui attend notre enfant ? demanda amèrement Jeannie. Mourir brûlé vif, comme ces trois pauvres gosses ?

Pete allongea la main pour lui caresser affectueusement le genou, mais elle poursuivit très vite :

— Pense à toutes les choses qu'il ne pourra jamais faire, Pete ! Nager dans l'eau d'une rivière, naviguer dessus, même. Cueillir un fruit sur l'arbre et le manger. Ôter ses chaussures et marcher dans l'herbe humide, crissante et drue !

— Chérie, on croirait entendre parler Carl ! la gronda Pete.

— Pourquoi pas ? (Elle renifla.) Carl est le plus intelligent de la famille, depuis toujours. J'aimerais bien qu'il m'envoie de ses nouvelles... tu sais, je me demande si je n'aimerais pas attraper cette brucellose pour qu'il n'y ait pas de bébé.

— Merde alors, il ne faut pas dire des choses pareilles ! s'exclama Pete, horrifié. Si on laisse passer cette chance, elle ne...

Mais à ce moment-là, la route eut un sursaut. C'était comme si chacune des centaines de voitures qui se suivaient avait simultanément heurté un bloc de pierre. Il alluma la radio pour savoir si le tremblement de terre allait être sérieux. Mais il ne l'était pas. Quelques minutes plus tard, ils arrivaient chez les parents de Jeannie et durent faire comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

RAS LE BOL

...achats de Nutripon en vue de renforcer les stocks destinés à l'aide sociale, qui sont à leur niveau le plus bas depuis un grand nombre d'années en raison de l'impact imprévu du chômage dans

les régions abandonnées par les touristes, où habituellement la saison dans les hôtels et les restaurants absorbe une grande partie de la main-d'œuvre excédentaire entre juin et septembre. Rejetant les craintes exprimées par les milieux noirs ou économiquement défavorisés, le secrétaire à l'Aide Sociale Barney K. Deane a souligné que la fabrique Bamberley avait été entièrement reconditionnée selon des critères extrêmement exigeants, proches des conditions d'asepsie d'une salle d'opération, fin de citation. Interrogé pour savoir si le projet serait étendu plus tard aux familles les moins favorisées pour aider à combattre la montée des prix des denrées alimentaires, le secrétaire a répondu que la question était sérieusement à l'étude, mais qu'aucune décision n'avait encore été prise pour l'instant. Une demande d'embargo sur les exportations de produits alimentaires vers les États-Unis a été rendue publique aujourd'hui par...

REVENANTE

Rien de changé. Les poubelles plus pleines que jamais, et répandant une odeur infecte. Les mouches bourdonnant autour. Kitty Walsh était défoncée. Elle observa les mouches quelques instants, en se demandant – pas très sérieusement – d'où elles venaient toutes. Importées, peut-être ? L'année dernière, ou bien l'année d'avant, quelque chose comme ça, il n'y en avait pas une seule.

Finalement, elle se fraya un chemin parmi les bidons et entra, en essayant d'ôter son masque qui s'était pris dans ses cheveux. Elle les avait laissés pousser pendant son absence.

À l'intérieur, c'était plein de vapeurs aussi, mais ça, c'était du hasch. Les fenêtres étaient calfeutrées pour empêcher les odeurs d'entrer. Il faisait une chaleur insupportable.

— Merde, c'est Kitty, fit Hugh en se séparant de Carl.

Ils étaient nus tous les deux. Elle, presque : juste une robe, fendue sur le devant, et des sandales.

— Où étais-tu ? demanda Carl.

— J'ai voyagé.

Elle jeta par terre la valise de toile qui était la seule chose qu'elle avait emportée et tendit la main pour partager leur joint.

— J'ai rencontré un type quand je me suis fait ramasser aux feux d'artifice, expliqua-t-elle au bout d'un moment. On est allés dans l'Oregon. Je ne savais pas que c'était si terrible. On a eu trois jours de ciel bleu. Quatre, peut-être.

— Sans déconner ! fit Carl.

— Sans déconner. On a même trouvé un lac où on pouvait nager. Et j'ai bronzé, regarde.

Elle releva sa robe jusqu'au-dessus des aisselles. Elle était à peine brunie.

Après cela, ils gardèrent le silence pendant un certain temps. C'était la vape. La radio jouait dans la pièce du fond, le réduit. Elle finit par s'en rendre compte, et redressa la tête, aussi loin qu'elle put.

— Qui est là-dedans ? s'enquit-elle en regardant la porte. Mais dites donc ! Vous avez mis un cadenas !

Hugh et Carl échangèrent un regard. Mais c'était sa piaule, après tout.

— Hector Bamberley, fit Hugh.

— Hein ?

— Tu n'as pas entendu parler de ce coup ?

— Bien sûr, mais...

Elle réussit presque à se mettre debout, mais retomba sur le sol jonché de matelas dans un éclat de rire impuissant.

— Vous voulez dire qu’il est là-dedans ? Juste sous le nez des flics ? Ah, merde ! C’est vachement génial !

Carl se dressa, entourant ses genoux de ses mains, et gloussa de rire. Mais Hugh fronça les sourcils :

— C’est pas tellement marrant, avec son putain de père qui ne coopère pas. Je commence à en avoir ras le cul, de monter la garde tout le temps. On ne peut pas laisser la piaule inoccupée, naturellement. Et il est malade, en plus.

— Il fait semblant, grogna Carl. Il a compris tout de suite le truc, sa seule idée c’est qu’on fasse venir un docteur à qui il puisse parler. Maintenant, ça le reprend. Ça me fait mal au cœur, moi, de voir toutes ces bonnes choses gâchées.

— Hein ?

— Tout ce qu’il mange, ça vient de chez Puritain. C’est Ossie qui a voulu. C’est le cerveau.

Hugh poussa une exclamation :

— Dis donc, ce n’est pas l’heure de lui porter à manger ?

— Possible. (Carl hocha la tête.) Tu as une idée de l’heure qu’il peut être, Kitty ?

Elle fit signe que non.

— Ossie ? Tu veux dire Austin ? Mais tu sais que ce n’est pas le vrai, non ?

— Évidemment, soupira Hugh. D’ailleurs, il songe à laisser tomber ce nom. Il dit qu’il en a marre d’attendre que le vrai se montre pour enfin faire quelque chose.

— S’il se montrait, murmura Kitty, il pourrait lever la plus grande armée de l’histoire rien qu’en claquant des doigts. Là-bas dans l’Oregon j’ai vu... Mais peu importe. Je vais lui donner à manger. J’ai toujours voulu voir de près un fils de milliardaire. Où est-ce ? Dans le réfrigérateur ?

— Oui, c’est tout prêt sur un plateau. Et quand tu voudras sortir, tu n’auras qu’à frapper trois coups. Un grand, deux petits. (Carl lui montra.) Comme ça, on saura que c’est toi et pas lui.

— D’accord, dit Kitty.

Et elle tira une autre bouffée avant d’aller à la cuisine.

Hector était endormi, le dos vers la porte. Elle fit de la place pour le plateau de nourriture parmi un tas de livres et de magazines – principalement pornos : allemands et danois, de bonne qualité. Elle fit le tour du lit, et vit qu’il avait sa braguette ouverte et sa main autour de sa pine. À moitié sous l’oreiller, il y avait un autre magazine porno, un lesbien. Par terre, un mouchoir en papier souillé. Humide. Elle le laissa tomber dans le pot de chambre.

Ainsi, c’était à ça que ressemblait un fils de milliardaire. Rien que de très ordinaire, en somme.

Mais pas trop mal, décida-t-elle au bout d’un moment. Beau gosse. Un petit duvet commençait à percer sur ses joues. Hmmm. Mignon.

Le réveiller ?

Attendre qu’il ait fini de dormir ?

Elle s’assit par terre, adossée au mur, et le contempla sans penser à rien de particulier. Son esprit était à la dérive. Elle planait déjà quand elle était arrivée, et les quelques bouffées qu’elle avait tirées du joint que se partageaient Carl et Hugh avaient fini de la défoncer. L’effort d’aller le réveiller lui paraissait trop grand.

Au bout d’un moment, cependant, la vue de cette braguette ouverte commença à lui faire de l’effet. Elle écarta les cuisses et commença à se toucher. C’était bon quand elle était défoncée, pas trop vite, jusqu’à la limite, mais pas complètement. Comme de grimper une pente de neige, et de se laisser glisser en arrière à chaque pas, mais jamais jusqu’à l’endroit où l’on se trouvait avant.

Elle faillit ne pas remarquer qu’il avait ouvert les yeux et s’était aperçu de sa présence. Et quand elle le remarqua, elle n’arrêta pas ce qu’elle était en train de faire.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d’une voix ténue.

Elle regarda sa bite. Elle se gonflait. Il s'en avisa, et tira un coin de drap dessus. La literie était toute défaite.

— Kitty, dit-elle. Tu dois t'emmerder là-dedans, non ?

— Hein ?

Tremblant, il essayait de s'asseoir sur le lit.

— C'est tout ce que tu as pour passer le temps ?

Elle montra de sa main inoccupée le magazine qui dépassait de sous l'oreiller.

Il la regarda en cillant plusieurs fois, rapidement. Puis il devint écarlate.

— Tu es mignon, dit-elle. Beau gosse, aussi. Dis donc, je me suis pas mal excitée, maintenant. Toi aussi ?

— Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre ? dit Hugh d'une voix maussade, un bon moment après.

— Probablement en train de baiser avec le gosse, dit Carl nonchalamment. Ça m'étonnerait qu'elle ait laissé passer l'occasion. Après tout, il le mérite bien, le pauvre gamin. Il a coopéré. Si seulement son putain de père n'était pas si têtue.

ÉQUILIBRE

Petronella Page : Salut, vous tous, et bienvenue à notre show du vendredi, celui qui ne connaît pas de frontières. Dans quelques minutes, nous parlerons à un officier de la fameuse Brigade Spéciale de Scotland Yard, à propos du nouveau dispositif anti-subversion entièrement contrôlé par ordinateur, dont on dit qu'il figure parmi les plus modernes du monde. Puis nous nous rendrons à Paris, pour constater sur place les bizarreries du temps qu'ils ont là-bas en ce moment. De la neige au mois d'août, rendez-vous compte un peu ! Mais pour l'instant, nous allons aborder un sujet qui nous concerne de plus près. Nous avons en ce moment dans nos studios de Chicago un pédagogue réputé dont les vues sont extrêmement nettes sur une question qui concerne tous ceux qui ont des enfants ou qui ont l'intention d'en avoir. Il préfère rester anonyme parce que ses opinions prêtent à controverse, aussi allons-nous ce soir déroger à nos propres règles et l'appeler Dr Untel. Vous êtes là ?

Untel : Je suis là, miss Page.

Page : Très bien. Nous allons commencer si vous le voulez bien par votre théorie sur la pénurie actuelle de techniciens à l'échelon national, ainsi que sur le taux élevé d'étudiants qui abandonnent leurs études en cours de route. La plupart des gens pensent que c'est le résultat de la méfiance générale à l'égard de la technologie et de la façon dont elle influence notre existence, mais selon vous ce n'est pas si simple que ça.

Untel : Ce n'est pas tellement compliqué non plus, malgré les nombreux facteurs qui entrent en jeu. Le schéma de la situation est extrêmement clair. Ce n'est pas tant que les enfants d'aujourd'hui soient moins intelligents que leurs parents. C'est surtout qu'ils sont plus timides. Plus réticents à prendre des décisions, des responsabilités. Ils préfèrent se laisser glisser à travers l'existence.

Page : Pour quelle raison ?

Untel : Eh bien, il y a eu un grand nombre d'études – principalement sur les rats – pour démontrer l'importance cruciale de l'environnement prénatal. Les portées des mères surmenées, ou insuffisamment alimentées, donnent des individus peureux, hésitant à quitter une cage ouverte. De plus, leur espérance de vie se trouve réduite.

Page : Des expériences sur les rats ont-elles un caractère probant quand il s'agit d'êtres humains ?

Untel : Nous savons aujourd'hui extrapoler des rats aux humains, mais nous sommes transformés nous-mêmes en animaux de laboratoire. Nous sommes trop nombreux, trop entassés dans un environnement que nous avons empoisonné par nos... euh... sous-produits. Lorsque cela arrive à une espèce sauvage, ou à des rats de laboratoire, la génération suivante devient plus vulnérable, plus timide, plus engourdie. Il s'agit là d'un mécanisme de défense.

Page : Je ne sais pas si beaucoup de gens vont vous suivre.

Untel : Les plus faibles sont plus facilement la proie des prédateurs. C'est un facteur de réduction de la population. La concurrence est diminuée. Et la destruction de l'environnement aussi, naturellement.

Page : Mais notre population n'est pas en diminution. Voulez-vous dire que nous devrions avoir moins d'enfants ?

Untel : Il n'y en aurait pas trop si nous pouvions leur garantir une vie exempte d'anxiété, et une nourriture saine et abondante. Nous ne le pouvons pas. Notre eau est polluée, nos aliments contaminés par des substances artificielles auxquelles nos organismes sont incapables de faire face, et pendant tout ce temps nous avons le sentiment de vivre une compétition à mort avec nos semblables.

Page : Cela me paraît bien vague. Quelle preuve avez-vous, à part les rats et ces créatures sauvages non spécifiées ?

Untel : Les archives scolaires, les registres d'emplois, la panique qui a régné dans les grandes compagnies cette année parce qu'il y a eu une baisse de près de quatre-vingt-dix pour cent du recrutement dans les universités – vous n'êtes pas d'accord ?

Page : Je n'ai rien dit. Poursuivez.

Untel : Il y a eu aussi, au début de l'année, la publication d'un rapport des Nations Unies qui tendait à prouver que le niveau d'intelligence s'élevait de façon marquée dans les pays pauvres du globe tandis qu'au contraire dans les pays les plus riches...

Page : Mais ce rapport a été discrédité. On lui a reproché d'appliquer les mêmes critères à des enfants qui...

Untel : C'est inexact. Pardonnez-moi. Je suis au courant de tout ça, et aussi de l'argument selon lequel notre équipement médical supérieur nous permet de maintenir en vie des enfants sub-normaux qui meurent dans les pays sous-développés au lieu de faire baisser la moyenne en survivant. Mais ce n'est pas de cela que je parle. Je fais spécifiquement allusion aux enfants apparemment normaux, sans défauts physiques ou mentaux évidents. J'ai la conviction que les gens sont inconsciemment au courant de ce qui est en train de se passer, et que c'est pour eux une cause d'anxiété. Par exemple, il y a une tradition de défiance bien implantée dans notre pays envers les personnes hautement intelligentes, hautement formées et hautement compétentes. Il suffit de jeter un œil aux dernières élections présidentielles pour en avoir la preuve. Ce dont le public avait besoin, c'était une figure de proue, à l'air inoffensif et aux paroles rassurantes.

Page : Dr Untel, il me semble que nous nous écartons de notre sujet.

Untel : Puisque vous le dites. Mais j'affirme que cela illustre l'angoisse fondamentale qui colore actuellement notre comportement social. Inconsciemment, nous avons remarqué que nos enfants sont moins habiles, plus timides, et nous commençons à craindre d'être moins capables que ne l'étaient nos parents, ce qui nous conduit à fuir tout ce qui pourrait nous apporter la preuve que c'est la vérité. Quand les politiciens prétendent que le public ne s'intéresse plus à la question de la conservation de l'environnement, ils n'ont qu'à moitié tort. Les gens ont peur de s'y intéresser parce qu'ils pensent – à juste titre, à mon avis – que si nous creusons trop profondément le sujet, nous risquons de découvrir que nous avons tellement dépassé les limites de ce que la planète est capable de supporter que seule une catastrophe majeure qui réduirait de manière draconienne à la fois la population du

globe et nos possibilités d'interférence dans le cycle biologique naturel pourrait nous offrir une chance de survivre. Et cette catastrophe ne peut pas être une guerre, car cela détruirait encore plus d'espace cultivable.

Page : Merci d'avoir bien voulu nous parler, Dr Untel, mais je dois dire qu'à mon sens beaucoup de gens considéreront vos théories comme passablement tirées par les cheveux. Et maintenant, après une pause pour donner les coordonnées de la station...

LE BOUT D'UN LONG TUNNEL OBSCUR

Bon Dieu, Oakland, ce n'était pas du gâteau, mais New York c'était *horrible* ! Même à l'intérieur, même dans le hall de cet hôtel avec sa porte à tambour et l'air conditionné qui soufflait si fort que les murs en tremblaient presque, les yeux d'Austin Train lui piquaient et le fond de sa gorge était à vif. Il avait l'impression qu'il allait perdre la voix. L'esprit aussi, par la même occasion. Cela lui était arrivé une fois, et il se demandait parfois s'il n'était pas plus heureux sans. Comme des gosses qui avaient témoigné à l'enquête sur les émeutes à la fabrique Bamberley, et qui avaient un par un déclaré d'une voix terne et éteinte que ce qu'ils désiraient le plus, c'était de devenir fous.

Mais il était quand même ici.

À plusieurs reprises au cours du voyage, il avait craint de ne pouvoir atteindre sa destination. Évidemment, avec de faux papiers établis au nom de Fred Smith, il n'avait pas osé courir le risque de prendre l'avion, et son itinéraire avait été un compromis entre le bus et le chemin de fer. Félice lui avait proposé une de ses voitures, mais c'était également hors de question parce que la voiture était le moyen de prédilection des terroristes pour amener leurs bombes à destination, et qu'ils avaient l'habitude d'en voler, ou d'en louer sous un faux nom, ce qui faisait que la marge de sécurité était là aussi réduite. Et puis l'automobile n'était pas tellement plus rapide, avec les contrôles de police à la frontière de chaque État, les fouilles, les zones interdites à la circulation, pas seulement dans les villes – c'était normal, au mois d'août – mais à la campagne, dans les zones agricoles. À cause des détournements de camions de légumes, bien sûr.

C'étaient des problèmes pareils qui l'avaient amené à remettre sa décision d'émerger au grand jour. Tout l'été durant, il avait temporisé, à moitié décidé, changeant d'avis pour retourner vider les poubelles, conduisant un camion-benne, chargeant des successions sans fin de wagons qui allaient déverser leurs tonnes de matières plastiques imputrescibles au fond des puits de mines abandonnés, comprimant des déchets ménagers destinés à être vendus comme compost aux entreprises d'aménagement du désert, piétinant dans des bottes énormes, étanches, inondées de sueur, des montagnes de verre brisé et de boîtes de conserve écrasées. Dans mille ans, peut-être, toutes ces choses qu'il aidait à enterrer seraient exhibées dans des musées.

S'il y avait encore des musées dans mille ans.

C'était l'attaque du wat de Denver qui avait réglé la question. Quand il avait appris que Zéna avait trouvé refuge chez Félice, à quelques kilomètres seulement de l'endroit où il se trouvait, il s'était senti obligé de l'appeler pour lui parler. Le reste avait suivi logiquement. Comme une fleur qui s'ouvre.

Elle était là, au bout d'une heure d'attente seulement. Il avait commencé à pleuvoir pendant ce temps – à New York, la pluie n'éclaircissait même plus l'atmosphère, elle humidifiait seulement un peu la poussière. Elle poussa la porte à tambour, enveloppée dans un ciré sans forme et portant ces bottes-culottes en plastique que l'on voyait dans toutes les vitrines, sans oublier bien sûr le masque. Elle ne regarda même pas dans sa direction, mais se rendit directement à la réception pour prendre sa

clé.

Il vit l'employé se pencher en avant pour l'informer à voix basse qu'un certain Mr Smith désirait lui parler.

Elle se tourna pour faire du regard le tour du hall, et la première fois qu'elle le vit elle ne le reconnut pas. Rien d'étonnant à ça. La maladie qui lui avait jauni le cuir chevelu avait détruit la plus grande partie de ses cheveux. Maintenant il était aux trois quarts chauve et les espaces dégarnis étaient recouverts de tissu cicatriciel granuleux. Cela s'était étendu à ses sourcils, et il avait perdu la moitié extérieure de celui de droite. Comme cela faisait partie de ses traits les plus distinctifs, il s'était rasé l'autre pour faire le pendant. Et sa vue étant devenue faible, il s'était fait prescrire des lunettes. Dans l'ensemble, il ressemblait peu à l'Austin Train sur lequel les projecteurs de l'actualité avaient été braqués quelques années auparavant.

Puis, d'un seul coup, elle réagit. Elle accourut et lui jeta les bras autour du cou. Qu'était-il donc arrivé à Peg Mankiewicz, la Princesse des Glaces ?

Elle pleurait !

Finalement, elle reprit le contrôle d'elle-même et s'écarta avec une exclamation étouffée.

— Oh, mon Dieu, je ne voulais pas faire ça ! Excusez-moi !

— Faire quoi ?

— Salir tous vos vêtements, voyez !

Elle leva son bras enrobé de plastique et lui montra les nombreuses marques poisseuses qu'elle avait faites sur son costume neuf.

— Oh, c'est sans importance, fit Austin d'un ton qui n'admettait pas de réplique. (Il recula d'un pas, l'examina et ajouta au bout d'un moment :) Ma petite Peg, il y a quelque chose de changé.

— Oui. (Elle sourit. C'était un sourire agréable, qui se prolongeait au cœur de ses yeux noirs.) Le monde m'a brisée en petits morceaux. Et quand il a fallu les recoller, cela a été l'occasion pour moi de décider lesquels resteraient, et lesquels partiraient. Je crois que je m'aime mieux ainsi qu'avant.

Elle ôta rapidement son costume de rue, en le secouant sans s'inquiéter de la moquette – elle était élimée, de toute manière.

Elle mit le tout sous un bras, et prit celui d'Austin avec l'autre – geste qui ne correspondait pas du tout avec la Peg d'avant.

— Bon Dieu, comme je suis heureuse de vous voir ! Allons prendre un... (Elle s'interrompit au milieu de la phrase, le visage sombre.) Merde, j'oubliais. À cette heure de l'après-midi, le bar est probablement fermé. La moitié du personnel est malade. Mononucléose, je crois. Allons jeter un coup d'œil, de toute manière. Peut-être que nous aurons de la chance. On ne peut pas monter dans ma chambre, c'est plein de cafards.

— Quelle sorte ?

— Les deux. (Avec un sourire ironique :) Ils me font suivre parfois dans la rue. Mais généralement, à l'hôtel ils me laissent tranquille. Ils ont le personnel dans leur poche, payé pour signaler le moindre de mes mouvements.

— C'est dans cet hôtel que...

— Que Lucy Ramage et Arriegas se sont fait tuer ? Oui.

— Mais pourquoi êtes-vous revenue au même endroit ?

— Parce que j'en ai marre d'être poursuivie tout le temps et de me cacher. J'ai décidé de vivre au grand jour, et de les envoyer au diable.

— Croyez-vous que cela vous mènera loin ? Songez à ceux qui ont essayé. Lucas Quarrey... Gerry Thorne... Décimus !

— Et vous, que vont-ils vous faire ? demanda Peg en le regardant droit dans les yeux.

Il y eut un silence absolu, terrifiant, au cours duquel le visage de Train resta aussi impassible

qu'un masque de pierre, toute vie drainée de lui à l'exception des yeux. Et ils flamboyaient. Elle sentit sa bouche s'entrouvrir, et un frisson lui parcourir l'échine. Dans ce regard, elle lisait quelque chose d'effroyable.

Quand il parla, ce fut comme si la foudre tombait.

— Ils vont me crucifier.

Ils s'installèrent à une table dans un coin sombre et un homme renfrogné en veste blanche leur apporta à boire. L'air était parfumé d'une odeur artificielle et écœurante, mais il fallait supporter cela partout.

Elle paraissait apeurée. Ce n'est que lorsqu'elle eut bu une gorgée, qu'elle put de nouveau formuler des mots, et au lieu de poser des questions sur lui – elle sentait confusément qu'elle en avait déjà trop appris trop rapidement tout à l'heure – elle lui demanda :

— Comment m'avez-vous retrouvée ?

Il le lui expliqua, d'une voix normale. Il paraissait détendu.

— Je vois. Comment Zéna a-t-elle pris la perte de ses enfants ?

— Très mal. C'est naturel, non ? Mais Félice est gentille avec elle, et son mari aussi.

— Avez-vous rencontré quelqu'un d'autre du wat ? Est-ce qu'ils ont l'intention de recommencer ailleurs ?

— Non, ils se dispersent simplement dans d'autres wats. (Il soupira.) J'ai téléphoné à Ralph. Apparemment, tout le monde était las, frustré... L'attentat a été la dernière goutte d'eau. Probablement, ils n'auraient pas passé un autre hiver. Les *jigras* avaient détruit presque toutes leurs récoltes, et les provisions qui leur restaient étaient imbibées de produits chimiques provenant des extincteurs. Savez-vous ce qui leur a donné le coup de grâce ?

Elle secoua négativement la tête sans rien dire.

— Ils venaient de tenir une conférence sur leurs découvertes à propos de Puritain. Il y avait Drew Henker, Tony Whitefeather, Rose Shattock. Et le seul rapport complet a été brûlé. Bien sûr, ils essayeront de recommencer, mais...

— Bon Dieu ! (Peg serra les poings.) C'est encore l'œuvre du Cartel, hein ? Comme pour Thorne et Quarrey ? J'aimerais bien le savoir.

Austin hésita :

— D'après les bruits qui courent, murmura-t-il enfin, l'avion aurait été loué par un type qui travaille pour Roland Bamberley.

La bouche de Peg dessina un O.

— Mais ça ne peut pas être vrai ! Il n'est pas fou à ce point, tout de même. D'accord, il est convaincu que son fils a été kidnappé par des trainites, mais s'il pensait qu'il était prisonnier au wat...

— Oh, la rumeur publique charrie tout un tas de conneries, l'interrompit Austin. Ce n'est peut-être pas vrai. Mais si ça l'est, je suppose qu'il voulait donner un avertissement.

— D'un autre côté... (Peg remua son verre d'un air distrait. Le bâton à cocktail avait une fleur de lys au sommet.) Vous l'avez déjà rencontré, ce salaud ? Moi si, une fois. Je l'ai interviewé. Ça ne m'étonnerait pas du tout qu'il préfère perdre son fils que céder au chantage. Après quoi il se donnera bonne conscience en se disant que le gosse est mort pour le bien de son pays.

— Vous voulez dire qu'il préfère l'argent que lui rapporteront les épurateurs plutôt que la vie de son fils ?

— Exactement. Il est fier d'être un homme d'affaires. (Peg eut un petit sourire amer.) Il n'y a pas grand-chose à faire, de toute manière. Vous avez une idée de l'endroit où se trouve le gosse ?

Austin écarta les bras :

— On entend toutes sortes de choses à Oakland. Mais rien qui vaille la peine d'être cru.

Il y eut un nouveau moment de silence. Elle en profita pour essayer de rassembler suffisamment de courage pour lui poser une question directe sur ses projets. Elle le voyait tellement changé, mais, d'une certaine façon indéfinissable, tellement plus semblable à lui-même qu'il ne l'avait été au cours des trois années précédentes – peut-être parce qu'il avait retrouvé sa confiance en soi – qu'elle s'était presque convaincue que ce terrible instant devant la porte du bar avait été imaginaire.

Elle demanda, d'une voix qui manquait néanmoins d'assurance :

— Pourquoi êtes-vous venu ici, Austin ?

— Je pense que j'ai abouti à la même décision que vous. Par la force des choses. J'ai une mission à remplir, Peg. Je n'y tiens pas tellement, mais qui d'autre y a-t-il ?

— Personne, affirma Peg instantanément et péremptoirement. Et il y a des millions de gens à travers tout le pays qui seraient d'accord.

Il émit un petit rire bref.

— C'est cela, l'ironie de la chose, Peg. Souvenez-vous que vous m'avez demandé un jour si cela ne m'ennuyait pas que mon nom soit invoqué en vain ? Eh bien, oui. Cela m'ennuie beaucoup. C'est peut-être la chose qui a fait qu'à la longue je ne pouvais plus supporter de continuer comme ça. Je ne suis pas un trainite, moi !

Peg attendit qu'il continue. Elle tremblait à nouveau, mais c'était d'excitation cette fois-ci. Elle avait espéré et prié que cela arrive depuis trop longtemps. Il regardait au delà d'elle, dans l'infini.

— Et puis, dit-il... Jésus n'était pas chrétien, n'est-ce pas ?

Elle sursauta.

— Vous croyez que je suis fou, Peg ? Je lis cela sur votre visage. (Il se pencha en avant, gravement.) Moi aussi, la plupart du temps. Et pourtant... Je ne peux pas être sûr. Je pense que peut-être je suis au contraire très sain d'esprit. Si vous voulez que je vous décrive tout ce qui m'est arrivé, je vais être obligé de vous décevoir. Cela ne peut pas être décrit, et si ça ne se voit pas, c'est que ce n'est pas vrai. Il y a seulement que... quelque part, derrière ce dôme horrible que je porte, il y a une certitude. La connaissance de la vérité. Comme si cet été poisseux passé à pelleter des ordures puantes m'avait appris quelque chose que personne d'autre ne peut comprendre. (Il prit une profonde inspiration.) Peg, je crois que je suis capable de sauver le monde. Me croyez-vous ?

Elle le dévisagea un long moment.

— Je... commença-t-elle, mais les mots ne suivaient pas.

Elle continua à le dévisager. Visage calme. Bouche impassible. Demi-sourcils étranges, inattendus. Lunettes... où étaient-elles quand elle avait vu cet éclair dans ses yeux ? Elles avaient paru se fondre, devenir inexistantes, pendant qu'elle plongeait son regard dans son âme.

D'une voix ténue, elle dit finalement :

— Si quelqu'un le peut ce doit être vous.

— Bien. (Il sourit gravement en se penchant en arrière.) Mais par où commencer ? Je suis venu à New York parce que cela me paraissait logique. J'ai pensé, peut-être le show de Petronella Page. S'ils veulent de moi.

— S'ils veulent de vous ? (Peg avait failli renverser son verre.) Bon Dieu ! Ils laisseraient tomber Prexy lui-même pour vous faire une place ! Ils vous donneraient une heure, sans la publicité !

— Vous croyez ? (Il la regarda en cillant avec une timidité qui la surprit.) Cela fait si longtemps que...

Elle donna du poing sur la table :

— Pour l'amour du ciel, Austin ! Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes l'homme le plus puissant du pays à l'heure actuelle ? Quoi que vous pensiez des gens qui s'intitulent trainites, ils ont choisi ce nom parce que *vous* existez ! Vous avez de votre côté tous ceux qui ne peuvent pas payer une assurance médicale à leurs enfants – ceux qui sont noirs, blancs, jeunes, vieux ! Vous venez de

traverser les États-Unis d'ouest en est. Qu'est-ce que vous avez vu partout, de Watts à Tomkins Square ? La tête de mort et les tibias. Et le slogan : "Arrêtez, vous me faites mourir". Ils vous attendent, Austin ! Ils vous attendent, la langue pendante !

— Je sais ! (C'était presque un cri qu'il avait jeté.) Mais je ne veux pas de ça !

— Vous l'avez, fit-elle, sans pitié. Ce que vous en faites, c'est votre affaire. Mais je vais vous dire une chose, et je suis sérieuse. Je ne sais pas si vous sauverez le monde, mais il y a une chose dont je suis bougrement certaine. Si vous ne parlez pas, ce pays ne passera pas l'hiver sans une guerre civile !

Il y eut un long silence glacé. Finalement, il le ponctua d'une seule parole :

— Oui.

Puis il le laissa retomber.

Au bout d'un long moment, il parut rassembler des pièces éparses de lui-même, et dit d'une voix calme :

— Vous voulez que je vous dise quelque chose d'amusant ? Je ne me rappelle même pas le nom du type qui a proposé ce symbole.

— Quoi, la tête de mort et les tibias ? Je croyais que c'était vous.

— Non, c'est le maquettiste à qui ils avaient confié mes livres à *International Information*. Il s'était fait faire un petit logo représentant le symbole, et il l'avait mis à côté du numéro de chaque page. J'ai oublié son nom. Ce n'est pas juste. Tout le crédit devrait lui revenir.

— Peut-être qu'il n'y tient pas, dit Peg.

— Dans ce cas, je compatis, grogna Austin en contemplant le dos de ses mains posées sur la table. J'ai le terrible sentiment parfois que j'ai cessé d'être moi-même. Vous comprenez ce que je veux dire ? Comme si j'avais été transformé – par force – en saint patron des terroristes, saboteurs, incendiaires, tueurs, violeurs même, qui sait ! Si la tête de mort et les tibias ont une signification, c'est celle d'un avertissement. Comme le signe international pour les radiations. Au lieu de ça, n'importe qui le trace après avoir brisé une vitrine sous l'effet d'une fureur alcoolique, ou pillé une banque, ou volé une voiture. C'est une excuse pour tout.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau là-dedans ? C'est arrivé aux Suffragettes en Angleterre. N'importe quel bandit écrivait : "Le droit de vote aux femmes" avant de quitter les lieux de son forfait. Et les gens le faisaient délibérément, aussi, afin de discréditer le mouvement. Le *Women's Lib* a eu droit au même traitement.

— Je suppose que vous avez raison.

Distraitement, Austin Train était en train de dessiner une forme stylisée du symbole sur la table, en utilisant les ronds mouillés laissés par leurs verres. Il n'y avait pas de sous-verres. Les trainites stigmatisaient le gaspillage du carton et des serviettes à jeter, et c'était l'un des cas où on les avait écoutés.

— Oui, continua-t-il. Mais si on peut dire qu'une chose m'a rendu fou, c'est de savoir que j'ai été transformé en quelqu'un qui n'existe pas.

— Vous existez, pourtant.

— Je l'espère.

— Alors, prouvez-le. (Elle regarda sa montre.) Quand voulez-vous être programmé pour le show de Petronella Page ?

— Vous croyez vraiment que vous pouvez arranger ça ?

— Je ne fais que vous le répéter ! Vous avez dépassé le stade où il faut *arranger* ce genre de choses ! Il vous suffit de demander.

— Alors, demandons. (Il acheva de vider son verre.) Où y a-t-il un téléphone ?

COUP AU BUT

Objectif : Base de missiles de Grand Forks, Dakota du Nord.

Moyen : Drogue psychotomimétique incorporée à des denrées alimentaires prétendument vérifiées livrées au domicile du major Eustace V. Barleyman, l'un des officiers responsables d'un groupe de onze Minutemen désignés sous le nom de code de « Five West Two ». Consommée dans une portion de pruneaux au jus qu'il s'était servi tout seul au petit déjeuner après son tour de veille.

Résultat : A failli tuer son fils Henry, âgé de six ans, et sa fille Patricia, âgée de quatre ans.

Suspects : Toute personne ayant des sympathies tupamaros et accès à la nourriture.

Les implications étaient graves.

La loi martiale se propagea comme un incendie de forêt.

L'ARTICLE AUTHENTIQUE

— Bon Dieu ! Il va avoir la plus forte écoute de toute l'histoire de la télévision ! Le mercredi qui suit le Labor Day, alors que tout le monde est fauché à cause des vacances, et reste à la maison ! Il faut faire pression sur eux !

— Il est hors de question de faire pression sur A.B.S. Sacré Prexy avec sa grande gueule ! C'est la première fois qu'on a un président qui s'arrange pour servir de cible à tous les média !

— Alors, il faut faire pression sur Train. Euh... c'est bien lui, n'est-ce pas ? Pas un de ses fantômes ?

— Oui, ça correspond bien. Nous avons reçu un rapport de L.A. le mois dernier, disant qu'il travaillait au ramassage des ordures sous l'identité de Fred Smith, mais il nous a glissé entre les doigts et après ça on s'est laissé baisé par des fausses pistes. Les empreintes qu'il a laissées sur son verre de bière ont été vérifiées. C'est bien Train.

— Vous avez une idée de la raison pour laquelle il choisit ce moment pour émerger au grand jour ?

— Ce doit être quelque chose d'important, c'est tout ce que nous savons.

— Qu'est-ce qu'il pourrait considérer comme suffisamment important ?

— Peut-être quelque chose qui mènerait à la destitution de Prexy ?

— Ah, dans ce cas... merde, vous me faites marcher !

— Je vous assure que je ne sais pas si je vous fais marcher ou non. Mais ce qui est sûr, c'est que lorsque A.B.S. diffusera son programme, vingt ou trente millions de gens se précipiteront tous ensemble vers leur poste de télé dans l'espoir qu'on leur dira ce qu'il faut faire. Maintenant, je sais ce que les Allemands devaient ressentir en attendant de voir ce qu'allait faire Hitler aux élections.

— Ouais. Dans ce cas, il doit disparaître, n'est-ce pas ? Voyez les Opérations Spéciales, et...

— Il a prévu cela.

— Hein ?

— Il a donné à A.B.S. une bande magnétique à diffuser s'il ne se présentait pas au show. Impossible d'y accéder. Elle est dans le coffre-fort d'A.B.S. chez Manufacturera Hanovers. Et s'il ne se présente pas, vous pouvez compter sur Page pour qu'elle en tire le maximum.

— Nous sommes coincés, alors.

— Oui.

ÉCHAPPANT À UNE ANALYSE RIGOUREUSE

Justice : L'enquête a établi qu'il n'y avait aucune trace de drogue psychotomimétique dans les réserves de Nutripon accumulées dans les entrepôts. Ce ne peut pas être cette substance qui a causé l'émeute à la fabrique. Cela a été prouvé de manière certaine, à la satisfaction même des Nations Unies.

Défense : D'un autre côté, l'analyse des denrées livrées au domicile du major Barleyman indique qu'une telle drogue a été incorporée à plusieurs produits. Les caractéristiques correspondent

PARTIE DE LA TRANSCRIPTION RÉSERVÉE
ACCESSIBLE SEULEMENT
AUX PERSONNES MUNIES
D'UN VISA DE SÉCURITÉ TROIS-ÉTOILES

s'est avéré causer des troubles mentaux imprévisibles ainsi que d'autres effets secondaires inacceptables. Par conséquent, les recherches sur ce produit ont été abandonnées depuis 1963.

Contre-espionnage : Nous devons ajouter que plusieurs informateurs nous ont parlé d'une prétendue synthèse de cette substance que les Tupas disent avoir trouvée dans les rations de secours à San Pablo, réalisée à La Havane sur la base des travaux de Duval à Paris.

Santé : À rapprocher du fait maintenant établi avec certitude que le moment et le lieu des premières attaques foudroyantes d'entérite ont coïncidé avec un voyage fait par un ressortissant étranger durant les deux semaines précédentes, sous prétexte d'affaires commerciales légitimes...

Agriculture : Et rien ne pourra me faire croire que ces maudites *jigras* ont acquis une immunité à une telle gamme de produits sans qu'on les ait considérablement aidées. Ni qu'une société importatrice sérieuse et respectable ait pu laisser passer la présence de tant de vers substitués dans un si grand nombre de ses expéditions.

Département d'État : Il est donc évident que nous n'avons aucunement affaire aux agissements d'un fanatique isolé, comme dans l'attaque aux ballons de napalm de San Diego.

Président : Oui, une seule conclusion est possible, messieurs. J'aimerais avoir dès que vous le jugerez bon votre opinion sur la nécessité ou non de rendre la chose publique, mais le doute ne peut plus subsister. Les États-Unis sont attaqués.

SEPTEMBRE

EMMANCHÉS D'UN LONG COU

... Parmi les vapeurs et la puanteur
Qui sur ma joue faisaient couler de peu viriles larmes,
Le visage noir comme celui d'un Maure et les muscles saillants,
Les Fondeurs m'entraînèrent dans les profondeurs
De l'intolérable Abîme. Ils alésèrent la Spire du fourneau,
Et libérèrent une soudaine goutte de Feu
Qui attira l'eau précieuse de mon corps
Et tendit ma vision avec une telle force
Que j'eus l'impression que la foudre pourfendait
Le noir sinistre de la Nuit
Ou que j'ouvrais les yeux au soleil des Tropiques
Ou surplombais éberlué le cratère du puissant Hekla.
Je m'émerveillais de voir comme l'Homme
Grâce à l'intelligence qui lui fut donnée par DIEU
Avait dompté l'élément de la Salamandre
Et libéré le Métal du ventre des montagnes
Pour nous donner des Scies, des Cisailles et des Charrues précieuses,
Des Épées pour nous battre et des Casques pour protéger nos fronts,
Des Scalpels pour le chirurgien Guérisseur de maux
Et tous nos humbles Outils pour une vie meilleure...

De Arte Munificente, xvii^e siècle.

POINT MORT

...unanimement attribuée à la crainte d'atrocités trainites par les experts de la circulation routière. En de nombreux endroits, le taux de passage horaire a été le plus bas depuis une trentaine d'années. Ceux qui se sont quand même risqués à prendre leur voiture pour le Labor Day n'ont pas toujours rencontré l'accueil qu'ils attendaient. À Bar Harbor, dans le Maine, les citoyens ont formé des patrouilles de surveillants pour refouler les conducteurs de voitures à vapeur ou électriques, les personnes qui transportaient des produits alimentaires biologiques et autres supposés trainites. Deux victimes sont signalées à la suite de heurts entre touristes et résidents. Deux autres à Milford,

Pennsylvanie, où des clients dans un restaurant, mécontents qu'on ne leur serve pas des plats indiqués au menu, ont mis le feu avec des bombes à essence. Le propriétaire a déclaré plus tard que ses arrivages avaient été interrompus en raison du détournement de camions de vivres. Commentant l'événement au bord de son lac privé dans le Minnesota où il prend quelques jours de repos, Prexy a déclaré, je cite, Tout le monde a droit à son bifteck-frites. Fin de citation. Californie : les experts chargés d'estimer les dommages après les bombardements au mortier de Bay Bridge...

ROUSSI

— On ne peut pas continuer comme ça, fit Hugh avec obstination. Ça sent trop le roussi. Rendez-vous compte, j'ai été arrêté et fouillé quatre fois en deux jours.

— Et tes papiers n'étaient pas bons ? lança Ossie.

— Merde, s'ils ne l'avaient pas été, je ne serais pas là, non ? Mais combien de temps encore seront-ils bons ? Non, Ossie, il faut laisser partir le gosse.

— Mais son vieux n'a pas casqué !

— Ce sale con ne casquera jamais ! fit Carl. Il a le complexe d'Abraham.

— Et en plus, Hector est malade, intervint Kitty. (Pour une fois, elle était sobre.) Il ne mange presque plus rien depuis une semaine. Et sa merde... berk ! Toute molle et puante. Et il transpire des tonnes.

Les deux autres qui étaient présents étaient Chuck et Tab, les conspirateurs du début. Ossie se tourna vers eux.

— Je pense que Hugh a raison, fit Chuck.

Il se gratta distraitemment entre les jambes. Les puces et les morpions étaient pires que jamais cette année dans la région de la Baie. Tab hocha également la tête pour marquer son assentiment.

— Il faudra nous séparer si nous le libérons, dit Ossie au bout d'un moment.

Il avait les sourcils froncés, mais il donnait l'impression de s'être attendu depuis quelque temps à une décision de ce genre.

— Il n'y a pas le feu, déclara Hugh. Il nous a vus, d'accord, mais il ne sait pas qui nous sommes. À part moi, mais ça, c'est mon problème. (Il se sentait héroïque en disant cela. Il avait préparé son effet.) Toi, Ossie, il ne te connaît que sous le nom d'Austin Train.

— Vous avez vu qu'A.B.S. a retrouvé Train ? intervint Kitty.

— Bien sûr ! fit tout le monde en chœur.

Ossie poursuivit :

— Je vais vous dire une chose : Si ce salaud ne prononce pas les paroles qu'il faut, je vous jure que je vais à New York, même si je dois faire le chemin à pied, pour le tailler en petits morceaux. À moins que quelqu'un ne le fasse avant moi.

— Ouais, approuva Hugh en revenant à son sujet. Pour les autres, il ne connaît que les prénoms, mais il y a des milliers de Hugh, de Chuck, de Tab et de Kitty. Désolé pour la piaule, ma grosse.

Elle haussa les épaules.

— Je n'en ai rien à foutre. Toutes mes affaires tiennent dans un sac.

— Mais on ne peut quand même pas le lâcher comme ça dans la rue, dit Tab, soucieux.

— Quand il sera endormi, on les met simplement, répliqua Hugh. En laissant la porte ouverte. Il pourra sortir quand il en aura envie.

— Et s'il est trop malade ? demanda Kitty.

— Merde, il ne va quand même pas crever dans les vingt-quatre heures. On se donne ça d'avance, et on appelle les flics pour leur demander de venir voir s'il y est encore... Qu'est-ce que tu fais, Ossie ?

Ossie avait pris un bloc-notes et un stylo. Sans relever les yeux, il répondit :

— Je prépare le mot qu'on leur laissera. Il faut défendre notre position. On lui a donné ce qu'il y avait de mieux à manger, n'est-ce pas ? Rien que des trucs de chez Puritain. Et de l'eau du robinet, puisqu'il n'y a pas d'interdiction en vigueur. S'il est tombé malade, c'est la faute aux sales enculés qui détraquent le monde, pas vrai ?

Tout le monde hocha la tête.

— Et parce que son vieux aime mieux l'argent que son propre fils, et qu'il a refusé de distribuer des épurateurs aux pauvres.

— Peut-être qu'il leur a rendu service, dit Carl.

— Hein ?

— Dans le Colorado, ils sont tous détraqués par les bactéries. C'est le grand scandale. Ils veulent faire un procès aux Japonais.

— On n'en parlera pas, dit Ossie.

Les ténèbres. Mais ponctuées d'horribles images de cauchemar. Il avait mal au ventre. Il était trempé de transpiration. Son pénis lui faisait mal, son anus lui faisait mal, son estomac lui faisait mal. Il cria pour que quelqu'un vienne.

Personne ne répondit.

Il bascula du lit en essayant de se mettre debout, se fit mal à la hanche et au coude gauche. Titubant jusqu'à la porte pour la marteler, il renversa le pot de chambre et ses pieds furent éclaboussés d'urine et d'excréments liquides.

Le premier coup qu'il donna à la porte l'ouvrit. Il était trop groggy pour se rendre compte de ce qui se passait, et se prépara à donner un nouveau coup de toutes ses forces. Ses poings ne rencontrèrent que le vide. Il tomba en avant, pleurant et gémissant. Derrière la porte, il y avait une pièce jonchée de matelas crasseux. La lumière provenait de l'éclairage de la rue. Le ciel était noir. C'est la première fois depuis une éternité qu'il voyait le ciel.

Il cria de nouveau, d'une voix rauque, et le monde parut vaciller autour de lui. Il avait de la fièvre, il en était sûr. Et il était endolori de partout. Il y avait des abominations dans son slip. Devant et derrière. L'enfer. Le monde devrait être pur, sain, propre !

Gagné de plus en plus par la faiblesse, il se traîna en gémissant vers la porte d'entrée de l'appartement et la trouva ouverte, également. Elle donnait sur un escalier, et il dégringola les marches, deux ou trois à la fois. Au pied de l'escalier, un hall crasseux où des enfants, des adultes même peut-être, s'étaient soulagés. Il avait l'impression de patauger dans un égout. Il arriva cependant jusqu'à la porte qui donnait sur la rue. Il se raidit pour atteindre le loquet. Il y avait une marche derrière. Il la dégringola aussi et se retrouva, hurlant, sur le trottoir.

— Je suis Hector Bamberley ! Aidez-moi ! Il y a une récompense. Mon père vous donnera une récompense.

Mais les gamins défoncés ou cinglés étaient un spectacle courant, et de toute façon personne n'ignorait que Roland Bamberley avait obstinément refusé d'offrir une récompense pour son fils, de peur que ce ne soient les ravisseurs qui en profitent. Il fallut plus d'une heure pour que l'un des rares passants le prît au sérieux, et à ce moment-là il était tombé dans le délire.

De plus, l'air extérieur l'avait privé de sa voix en quelques minutes, et il était difficile de comprendre ce qu'il disait à travers ses accès de toux et de vomissements.

— Alors, docteur ?

Plus mince que son frère aîné Jacob, porté sur l'exercice et le peu de vie en plein air qui restait de nos jours possible parce qu'il était fier de son aspect sec et dur de pionnier de l'Ouest, Roland Bamberley s'adressait à l'homme au visage recouvert d'un masque qui émergeait de la salle d'hôpital.

Le médecin, ôtant son masque, passa une main lasse sur son front. Il commença :

— Eh bien...

— Dites-moi tout !

Austère comme un patriarche, serein dans sa certitude que Dieu l'approuvait.

— La liste est longue. (Le médecin s'assit, sortant un carnet de notes de la poche de sa blouse blanche.) Il a eu deux ou trois périodes lucides, mais la plupart du temps il... euh... divague. Voyons... Oui. Il dit que les ravisseurs ne lui ont donné que des produits de chez Puritain, et qu'ils se plaignaient tout le temps de leur cherté. Il a été nourri normalement, petit déjeuner, déjeuner, souper. Mais il a été obligé de boire l'eau du robinet. Non traitée.

— Alors ?

Sans aucune émotion discernable.

— Il fait une hépatite. Aiguë. Il a beaucoup de fièvre, trente-huit cinq environ. Il a aussi une très forte diarrhée, entérite ou dysenterie j'imagine, mais il faudra attendre l'analyse de ses selles pour que nous soyons fixés. Voilà le plus important.

— Et le reste ?

C'était plus un ordre qu'une question. Le docteur soupira et humecta ses lèvres.

— Eh bien... Une maladie de peau. Mineure. L'impétigo. Endémique dans les quartiers de taudis par ici. Un de ses yeux a une légère inflammation. Conjonctivite, probablement. Endémique, également. Et sa langue est tachée et gonflée. On dirait une candidose. Ce sont des champignons. Ce qu'on appelle le muguet. Et naturellement, il a des puces et des poux.

Le masque impassible de Roland Bamberley craqua comme une couche de glace surchargée.

— Des poux ? fit-il d'une voix rauque. Des puces ?

Le médecin le regarda avec un rictus ironique.

— Qu'est-ce que vous croyez ? C'eût été un véritable miracle, s'il y avait échappé. Trente pour cent des immeubles du centre en sont infestés. Ils résistent aux insecticides, même illégaux. J'imagine que l'entérite et l'hépatite se révéleront résistantes aux antibiotiques, également. C'est presque toujours le cas, de nos jours.

Le visage de Roland Bamberley était gris.

— Il y a autre chose ? demanda-t-il de la voix tendue de quelqu'un qui cherche un prétexte pour provoquer une bagarre.

Le médecin hésita.

— Allez-y, dites-le-moi !

Comme une râpe s'attaquant à un morceau de bois dur.

— Très bien. Il a aussi une blennorragie, très avancée, qui doit virtuellement entraîner la présence de N.S.U., et s'il a ça il a probablement la syphilis aussi. Mais il faudra attendre les résultats du test de Wassermann.

Il y eut un long silence, que Bamberley rompit finalement :

— Mais ils devaient être pires que des animaux. Des êtres humains ne peuvent pas vivre comme ça.

— Ils sont obligés de vivre comme ça. On ne leur laisse pas le choix.

— Vous mentez ! Des puces ? Des poux ? Des maladies vénériennes ? Bien sûr qu'ils peuvent vivre autrement !

Le docteur haussa les épaules. Ce n'était pas de bonne politique que de discuter avec un homme aussi riche. Depuis que son frère Jacob était mort, sa fortune était devenue incalculable. Il était l'unique héritier. Les enfants adoptifs de Jacob n'étaient pas éligibles.

Maud non plus.

— Je peux le voir ? demanda Bamberley au bout d'un moment.

— Non. Interdiction absolue. Il est sous sédatifs, et il faut le laisser se reposer pendant vingt-quatre heures au moins. La combinaison de médicaments que nous lui avons donnés risque de... perturber ses facultés de raisonnement, de toute manière.

— Mais les antibiotiques... (Bamberley s'interrompt, comme un chien de chasse flairant une nouvelle piste. Il poursuit d'un ton soupçonneux :) Il y a autre chose. Vous ne m'avez pas tout dit.

— Oh, zut ! (Le médecin avait fini par perdre patience. Il s'était occupé d'Hector pendant trois heures sans discontinuer.) Oui, Mr Bamberley. Bien sûr qu'il y a autre chose ! Vous l'avez élevé dans un milieu pratiquement gnotobiotique – il ne possède pas les immunités naturelles normales ! Amygdales enflammées. Pharyngite. Allergies aux ordures que Puritain vend dans ses produits so-disant « purs » ! Égratignures devenues septiques, furoncles au derrière pleins de pus ! Exactement ce qu'ont tous ceux qui sont obligés de vivre comme il a vécu ces deux derniers mois en un peu plus prononcé !

— Tous ?

D'une voix tranchante, dangereuse.

— Oui, tous ! Je pense que c'est ce que voulaient prouver ses ravisseurs.

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche qu'il comprit qu'il était allé trop loin. Bamberley bondit sur ses pieds.

— Vous sympathisez avec ces crapules ! Ne dites pas le contraire !

— Je n'ai jamais dit que...

— Mais vous le pensez ! (Dans un rugissement.) Eh bien, vous pouvez emporter vos sales idées trainites ailleurs que dans cette maison !

Le médecin hésita un instant entre dire ce qu'il avait sur le cœur et soulager sa conscience, ou conserver ses honoraires et multiplier ses revenus. Il songeait à aller s'installer en Nouvelle-Zélande.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit-il enfin d'une voix conciliante, mais seulement vous faire remarquer que votre fils ne souffre de rien... d'extraordinaire. Il n'a été ni battu, ni affamé, ni torturé. Il s'en remettra.

Le soupçonnant d'ironiser, Bamberley le fusilla du regard. Il demanda :

— A-t-il dit quelque chose sur ses ravisseurs ?

— Pas grand-chose.

Le médecin soupira.

— Vous me cachez quelque chose. J'ai l'habitude de traiter avec les gens. Ça se voit tout de suite.

— Eh bien... (Le médecin dut s'humecter les lèvres.) Il a parlé de cette fille, Kitty, bien sûr. Visiblement, il n'est plus puceau.

— Grâce à une putain quelconque qui lui a donné la chaude-pisse !

— Oui, mais il a bien fallu qu'il coopère. Il est difficile de violer un garçon, vous ne croyez pas ?

— Vous êtes bien sûr qu'il ne s'est pas fait violer ? fit Bamberley d'un ton grinçant.

— Quoi ? Oh ! (Un moment, le médecin crut qu'il n'allait pas pouvoir se retenir de sourire.) Non. Vous pouvez être assuré qu'il n'a pas été victime de violences sexuelles.

— Ils me l'auraient payé, ces salauds ! (Bamberley consulta sa montre.) De quoi d'autre a-t-il parlé depuis que vous l'avez amené ici ? La police sera là dès qu'elle aura fini de perquisitionner l'endroit où il était séquestré, et vous serez bien obligé de parler !

Avec réticence, le médecin commença :

— Euh... Il y a une chose...

— Dépêchez-vous, bon Dieu !

— Eh bien, il n’a fait que répéter qu’il avait été kidnappé par Austin Train. (Il secoua la tête.) Je ne saisis pas. Ce doit être l’effet du délire.

RECONVERSION

Naturellement, tout le monde sait l’aide extraordinaire que Lenabix apporte aux personnes qui veulent maigrir, avec sa combinaison savamment équilibrée de substances nutritives essentielles, de vitamines de santé et de tranquillisants soigneusement sélectionnés. Mais avez-vous songé que Lenabix apporte aussi une réponse parfaite à la question qui tracasse un nombre de plus en plus grand de ménagères sans problème de ligne ? « Que puis-je avoir à la maison pour les rares occasions où les denrées viennent à manquer, sans oublier que mon budget est limité ? » Eh oui, la réponse ne peut être que... Lenabix ! Lenabix vous offre une teneur nutritive remarquable, accompagnée de nombreuses vitamines, et de plus vous pouvez faire confiance à Lenabix pour calmer votre enfant qui se réveille la nuit en vous demandant à manger. Lenabix lui rendra un sommeil paisible et reconstituant. Et pendant que vous êtes levé, vous en profiterez vous aussi pour prendre une tablette de Lenabix !

LES ENNEMIS SE LIVRENT AU CREUX DE LA MAIN

Magnifique ! Extraordinaire ! Merveilleusement sensationnel ! Petronella Page était à court d’épithètes pour qualifier la situation. Et elle était passée si près de rater l’occasion : un coup de téléphone qu’elle avait failli ne pas prendre parce qu’elle était furieuse qu’ils aient encore perquisitionné chez elle – encore une fouille quartier par quartier, la troisième ce mois-ci. Bon Dieu, on croirait qu’ils iraient chercher les trainites là où ils habitaient, dans les quartiers de taudis !

Puis elle avait changé d’avis parce que le nom de Peg Mankiewicz lui disait vaguement quelque chose, et hop ! L’authentique Austin Train ! Un homme que la nation tout entière aurait donné n’importe quoi pour entendre, qui s’était caché pendant quarante mois et qui avait choisi *son* show pour rompre son long silence. Le département des recherches avait sorti ce nombre évocateur, quarante, et c’était juste, grâce à ses associations bibliques, il était chargé d’implications. Quarante jours les eaux furent sur la face de la terre, quarante jours dans le désert tenté par Satan...

— On va croire que Jésus en personne est venu à ton show ! avait grogné Ian Farley à un moment pendant les discussions préliminaires frénétiques.

— Oui.

Ce qui l’avait arrêté net dans son élan. C’est vrai que les équipes de crucifixion étaient déjà prêtes et en train de répéter. Mais elle n’allait pas le laisser crucifier la première fois. Ian s’était attendu à ce qu’elle le fasse, et il avait fallu deux jours pour qu’il soit convaincu et explique le pourquoi de la chose aux gros pontes qui étaient derrière lui. La crucifixion, ce serait pour le *second* show – vous n’avez jamais entendu parler du droit de réponse ?

Et vous parlez s’il allait y avoir des gens pour le demander !

Jamais de mémoire d’A.B.S. on n’avait prodigué autant d’attentions à une seule personne. De

mémoire de Petronella Page non plus, d'ailleurs. Mais il était essentiel qu'ils produisent ce show. Ils avaient posé à leur service de sondages d'écoute deux questions : combien de personnes allaient-elles regarder la première émission parce qu'on y avait annoncé la présence de Train, et combien regarderaient la deuxième parce qu'ils avaient vu la première, ou parce qu'ils l'avaient ratée ?

Incroyablement, la réponse dans les deux cas était : soixante millions.

Naturellement, les menaces avaient commencé à affluer dans les minutes qui avaient suivi la première annonce du programme. Elles s'échelonnaient de la vulgaire alerte à la bombe à la promesse de faire occuper les studios par des volontaires armés et de transformer le show en tribunal où Austin Train serait jugé pour haute trahison. Afin de pouvoir parer à toutes les urgences, ils avaient alerté tous les studios qu'ils contrôlaient dans un rayon de huit cents kilomètres autour de New York et établi des lignes supplémentaires et des relais à vue avec leurs émetteurs principaux, de sorte qu'une demi-heure avant l'heure H, ils auraient encore le choix entre plusieurs options. Puis ils préparèrent le véritable show – Train avait repoussé l'idée d'une retransmission – dans un endroit qu'ils n'avaient jamais encore utilisé, un vieux théâtre abandonné qu'ils avaient acheté dans l'idée d'y faire des répétitions et qu'ils avaient l'intention d'équiper de toute manière avant l'automne. Même les techniciens qui installaient les câbles et les micros ne se doutaient pas qu'ils allaient servir à l'émission cruciale. Ils savaient seulement qu'ils recevaient des payes mirobolantes.

Mais il n'y avait plus tellement de spécialistes dans leur branche de nos jours.

— Soixante millions, hum ? Ça ne me surprend pas, dit Train, et ce n'était pas de la vanité.

Il avait des raisons sérieuses. Il était assis à côté de Petronella dans le penthouse étroitement surveillé où les Gros Pontes avaient immédiatement insisté pour l'installer – à leurs frais – quand ils avaient appris qu'il était descendu dans le même hôtel pouilleux que Peg Mankiewicz. Elle était derrière lui, légèrement sur le côté, littéralement presque au même endroit où elle se trouvait la première fois que Petronella les avait rencontrés. Comme un garde du corps. Pas comme une maîtresse. A.B.S. avait fait vérifier par ses informateurs qu'elle couchait seule, et lui aussi. Pas étonnant, avait songé Petronella. Elle avait été stupéfaite de voir à quoi il ressemblait maintenant, pratiquement chauve, avec ces cicatrices horribles au cuir chevelu. De plus, elle trouvait son port de statue repoussant. C'est à peine s'il bougeait les mains lorsqu'il parlait comme en ce moment, et il refusait de toucher au tabac, au hasch, au khat ou à quoi que ce soit de plus fort que la bière ou le vin, dont il faisait une très faible consommation.

Peg était extrêmement séduisante. Mais d'après l'équipe de l'A.B.S., elle avait des mœurs orthodoxes.

Domage. Petronella reporta son attention sur ce que Train disait.

— C'eût été différent il y a quelques années. Une telle ampleur d'écoute n'aurait été mobilisée que pour un événement extraordinaire, tel qu'un atterrissage sur la Lune, ou l'enterrement d'une célébrité assassinée. Mais aujourd'hui, évidemment, les gens sortent si peu. Dans les villes, parce que c'est dangereux ; à la campagne, parce que... eh bien, où aller ? Le renouveau de puritanisme a fermé la moitié des cinémas et la plus grande partie des drive-in, particulièrement dans les endroits où ils constituaient un centre social important, et en raison des craintes de pénurie les gens ne vont plus faire leurs courses qu'une fois par semaine, parce qu'ils ont suffisamment de provisions chez eux pour soutenir un siège. Oui, pour la majorité des gens aujourd'hui, la télévision est le seul contact avec le monde extérieur mis à part leur travail quotidien.

Ah. Voilà qui pouvait le mener à la question de l'ordre. Petronella appâta son hameçon, et le lança. Elle fut récompensée.

— Mais la police encourage les gens à avoir peur d'elle. Dans certains cas, ils en ont plus peur que des bandits. Les plus intelligents parmi les jeunes prennent le pli de bonne heure, et grandissent avec. Récemment, par exemple, j'ai vu ramasser tous les hommes de moins de trente ans dans un

ensemble géant de douze immeubles à Oakland. La plupart ont passé la nuit en prison. Pas étonnant qu'il y ait douze villes sous le coup de la loi martiale.

— Mais s'ils recherchent des insoumis au service militaire, qui par définition sont des criminels...

— Plus exactement, des révolutionnaires, qu'ils en soient conscients ou pas. Notre société produit des criminels de la même façon que le sang d'un mouton nourrit la tique qu'il porte sur le dos. En fait, ils trouvent souvent plus profitable, passé un certain point, de se conformer que de résister. L'argent des trafiquants d'alcool du temps de la prohibition finance maintenant Puritain, de même que des fortunes acquises par la piraterie ont anobli plus d'une famille anglaise célèbre. Mais ceux qui refusent le service militaire ont pris position contre un système qui a prouvé à la fois qu'il diminuait l'individu et dégradait son environnement.

Hmmm.

— Mais des hommes qui refusent d'être formés pour la défense de leur pays...

— Non, ce n'est pas à cela que sert une armée.

Elle le laissait interrompre. Cet invité-là ne subirait pas l'interrogatoire habituel. Il s'enfoncerait par sa propre bouche. Il l'aidait encore plus qu'elle ne l'aurait rêvé.

— Il est naturel pour un homme de défendre ce qui lui est cher : sa propre vie, sa maison, sa famille. Mais pour faire en sorte qu'il se batte au bénéfice de ses maîtres, les riches, les puissants, qui sont trop malins pour se défendre tout seuls – en bref, pour qu'il défende non pas sa peau, mais celle de gens qu'il ne connaît pas et qui de plus n'accepteraient pas de rester dans la même pièce que lui – il est nécessaire de le conditionner à aimer la violence, non pas pour le bénéfice qu'elle lui rapporte, mais pour elle-même. Le résultat est que la société doit se défendre contre ses défenseurs, parce que ce qui est digne d'admiration en temps de guerre est traité de pathologique en temps de paix. Il est plus facile de faire sombrer un homme que de le récupérer. Demandez à n'importe quel psychothérapeute. Et consultez les statistiques de la criminalité chez les anciens combattants.

Petronella ne tenait pour ainsi dire plus en place. Jusqu'à présent, si c'était un échantillon de ce qu'il avait l'intention de dire pendant le show, il s'était arrangé pour s'aliéner les deux grands partis politiques, l'armée, toutes les organisations d'anciens combattants à l'exception des cœurs saignants du Triple-V, tous les intérêts du big business et la police ainsi que ceux qui lui faisaient confiance. (Et peut-être aussi Puritain, un des commanditaires d'A.B.S. – mais la plupart des gens du Cartel à qui elle avait eu affaire étaient plutôt fiers de leurs origines de gangsters romantiques, et ne s'offusquaient pas qu'on dise la vérité sur eux.)

Oh, oui ! Ce serait quelque chose de S*E*N*S*A*T*I*O*N*N*E*L*. Elle voyait déjà d'ici les gros titres bleu et rouge qui apparaîtraient le lendemain.

Mémo intérieur : Ne pas oublier de faire installer des lignes téléphoniques supplémentaires et d'engager des standardistes supplémentaires pour recevoir les appels.

— Mais – le harcela-t-elle – qu'est-ce que vous avez fait aux gens qui s'intitulent les trainites et qui tuent, détruisent et de manière générale se comportent comme ce que vous appelez une armée, une horde de fous furieux ?

— Rien du tout. Je ne suis pas plus responsable de leurs actions que Jésus ne l'était du comportement des Chrétiens, sur qui Saint Paul de Tarse projetait ses propres névroses.

À ajouter à la liste des personnes offensées : les Églises. Et ce n'est pas fini, sans doute !

— Ainsi, vous désapprouvez leurs actes de terrorisme ?

— Je désapprouve la situation qui a poussé des gens à de tels actes désespérés. Il existe, cependant, ce que l'on appelle la colère légitime.

— Vous pensez que leur colère est légitime, alors que tout ce que l'on peut prévoir derrière elle, c'est l'anarchie, le nihilisme, un univers où la main de chaque homme se lève contre son frère ?

— Pas contre son frère. L’homme qui a été intoxiqué par les additifs qu’Universal Mills met dans ses aliments sait très bien qui est son frère – un étranger, crevant de faim en Afrique parce qu’une guerre stupide a détruit son champ de maïs. Le frère de l’homme qui doit dépenser la moitié de ce qu’il gagne pour faire soigner son enfant malformé à la naissance est le paysan du Laos dont la femme est morte en expulsant un fœtus en faisceau. Non, certainement pas contre son frère. Contre les ennemis de son espèce. Qu’ils se trouvent être également humains – eh bien, c’est regrettable. Est-ce qu’une cellule cancéreuse dans votre foie ou dans vos poumons est pour autant la bienvenue sous prétexte qu’elle a été fabriquée par votre propre organisme ?

Cela, de manière inattendue, la toucha. Elle avait peur du cancer. Parmi les raisons pour lesquelles elle ne s’était jamais mariée était le fait qu’elle considérait la grossesse comme une sorte de poussée maligne, une excroissance indépendante et incontrôlable à l’intérieur de son ventre. Elle se hâta de parler pour écarter de telles pensées.

— Vous préconisez donc la violence comme une opération chirurgicale.

— Les gens qui l’ont introduite les premiers n’ont pas plus le droit de la contester qu’un fumeur de longue date n’a celui de contester le cancer ou la bronchite.

— Je dirais qu’ils ont autant le droit de contester que quelqu’un à qui on a promis une opération chirurgicale, et qui s’aperçoit que c’est le boucher du coin qui est en train de se charger du travail, rétorqua Petronella, satisfaite de son image. Coupant un bras par-ci, une jambe par-là, un sein de ce côté – éviter de dire ça le soir du show ! – et laissant le malade infirme pour la vie... À moins que quelqu’un ne lui offre une solution meilleure, il n’a pas le droit de s’interposer.

— Mais il y a des solutions meilleures, fit Austin Train.

Sous ses curieux sourcils abrégés, deux yeux incisifs la fixèrent. Soudain, les murs de la pièce semblèrent s’éloigner à une grande distance.

Elle l’avait, naturellement, déjà vu aussi bien en personne – à un meeting universitaire où il avait été un des orateurs – que, de nombreuses fois, à la télévision, durant sa période de notoriété. Malgré sa calvitie, elle avait déjà acquis la certitude qu’il n’était pas un imposteur bien avant que les enquêteurs d’A.B.S. ne s’arrangent discrètement pour comparer ses empreintes digitales avec celles du dossier détenu par le F.B.I. – en soudoyant la bonne personne. Elle se souvenait de lui comme d’un orateur fougueux et spirituel, à la prompte repartie et à la voix pénétrante. Il avait un jour, par exemple, démolit un défenseur de l’industrie des insecticides en lui lançant cette remarque encore citée dans les salons : « Et je présume que le huitième jour, Dieu vous a appelé devant lui et vous a dit “J’ai changé d’idée, pour les insectes !” »

Jusqu’à présent, il n’avait fait que confirmer cette impression lointaine. Des milliers de personnes, cependant, pouvaient être à la fois douées pour la parole et outrageantes, et s’il devait se révéler qu’elle avait consacré un show entier à un homme qui n’était rien d’autre que...

Et puis, tout à coup, c’était comme si, à travers ces yeux sombres, un circuit électrique avait été branché. Elle était fascinée. Comme un oiseau par un serpent. Plus tard, elle ne put se rappeler le détail de ce qui avait été dit. Elle se souvint seulement qu’elle avait été absorbée, engloutie, perdue, pendant dix minutes au cadran de la montre. Elle avait perçu des images évoquées d’un passé éteint : une main flottant dans l’eau claire d’une rivière, délicieusement froide, tandis que le soleil souriait et qu’un banc de poissons minuscules lui frôlait les doigts. La chair craquante d’une pomme rouge cueillie sur l’arbre, si juteuse que cela lui coulait le long du menton. L’herbe sous ses pieds nus, faisant ressort, de telle manière qu’elle n’avait pas l’impression de porter tout le poids de son corps, mais qu’elle semblait flotter, comme dans un rêve, au ralenti, instantanément transportée sur la lune. Le ciel de l’Ouest, badigeonné de rayures rouges sous le bleu d’acier des nuages. Les étoiles s’allumant une par une dans la nuit de l’Est. Le vent caressant ses joues et ses cheveux, apportant des senteurs de fleurs, faisant virevolter des pétales autour d’elle. La neige froide dans la main, façonnée

en boule. Les rires montant des ruelles obscures où seuls les amoureux s'aventuraient, et pas les bandits et les détrousseurs. Le beurre, comme un lingot d'or mou. L'écume de l'océan, incisive et nette comme le fil d'une hache ; avec le même sentiment de sécurité, pourvu qu'on sût l'utiliser. Les galets ronds, polychromes, près d'un trou d'eau. La pluie qui pouvait abreuver des lèvres assoiffées, distillant le goût d'un continent d'air pur... Et derrière tout ça, la conviction : « On peut faire quelque chose pour retrouver cela ! »

Elle pleurait. De petites larmes piquantes, comme des fourmis, lui sillonnaient les joues. Quand elle se rendit compte qu'il ne disait plus rien, elle parla :

— Mais je n'ai jamais connu ces choses ! Aucune d'elles ! Je suis née et j'ai toujours vécu à New York !

— Ne croyez-vous pas que vous auriez dû les connaître ? demanda Train d'une voix douce.

Petronella s'éveilla le matin du show – ou plutôt, l'après-midi, car sa journée était décalée – avec les muscles de ses joues durcis à la limite de la crampe. Elle avait souri trop longtemps et trop fort dans son rêve.

Puis tout lui tomba dessus d'un seul coup : ce qu'ils attendaient d'elle le soir.

Elle se dressa, par crainte de retomber dans ses rêves tentants de ce monde impossible où le sol était propre et les arbres verts, et où le soleil était resplendissant après la pluie d'eau claire. Elle prit une cigarette sur la table de nuit pour se changer les idées, et au lieu de l'allumer se mit à la tourner et à la retourner dans ses mains en plissant le front.

Le monde actuel était encore là : l'air des rues de Manhattan, on le respirait à ses risques et périls ; la nourriture dans les magasins de Manhattan, il valait mieux ne pas l'acheter ; la pluie du ciel de Manhattan, elle vous gâchait une nouvelle robe en quelques instants, et faisait faire des affaires d'or aux teinturiers. Le bruit, la précipitation, ils étaient là aussi, et de temps à autre un *bang* ! – un supersonique survolant Kennedy, un saboteur se vengeant sur un immeuble, un policier essayant d'arrêter un suspect.

Merde, elle s'était fait rouler. Cet autre monde n'avait jamais existé. C'était seulement un rêve d'opium du paradis.

Et si l'imagination de Train était capable d'évoquer de telles visions, pas étonnant qu'il ne touche jamais aux drogues.

Il n'en avait pas besoin.

Finalement, elle décrocha le téléphone et appela Ian Farley pour lui dire : « Mon petit Ian, j'ai réfléchi ! Les gens dont nous avons besoin pour le second show... la crucifixion... »

Malgré tout, la vision continuait de la hanter. Tandis que l'écho de sa formule habituelle – « Salut, vous tous ! » – s'éteignait, et que les annonces publicitaires les plus prestigieuses des commanditaires apparaissaient sur l'écran du moniteur, elle les regardait, dépourvue de son détachement habituel. Des masques ? Nous avons grandi sur cette planète. Pourquoi devrions-nous filtrer son atmosphère avant d'en remplir nos poumons ? Des voitures à vapeur ? Pourquoi des voitures d'abord ? Le sol est là pour recevoir nos pas. Quelqu'un, un athlète venu d'Angleterre, avait traversé l'Amérique du Nord à pied pour prouver que c'était possible – ainsi, d'ailleurs, que des foules de gens protestant... contre quelque chose. (Cela s'était passé des années auparavant, et elle en avait oublié la raison. C'était probablement en rapport avec une guerre qui avait avorté.)

Et Puritain. Elle était inquiète de ce côté-là. Train avait dit à sa manière simple et dogmatique que les trainites allaient les détruire. Il serait peut-être de bonne politique de se dissocier de Puritain... mais pas tant que le contrat actuel était encore en vigueur. Le Cartel pouvait être mauvais.

Elle avait voulu interviewer quelqu'un du wat de Denver qui avait été incendié. Mais

naturellement, avec Puritain comme commanditaire, elle n'avait pas pu...

Et pourtant, elle aurait dû pouvoir ! Soudain, en l'espace de moins d'une minute, elle renversa toutes ses décisions sur la manière dont elle allait conduire le show ce soir. Il était venu prendre place à côté d'elle, sobrement vêtu de vert – cela s'imposait, n'est-ce pas ? Elle était en bleu ciel et blanc. Nuances, ma petite. Et la toile de fond : un panorama de montagnes à la cime couronnée de neige pour le premier plateau, puis une vaste plage ornée de cocotiers, et ensuite une forêt, et un champ de blé ondoyant...

C'est vrai ! L'équipe de crucifixion peut aller au diable. Leur tour viendra plus tard. Beaucoup plus tard. Ce que je veux savoir, c'est si son charisme passera la rampe.

Parce que je n'aurai jamais plus une autre occasion de le découvrir.

Elle ressentit un calme instantané, un contrôle absolu d'elle-même alors que quelques instants auparavant elle était plus nerveuse que la première fois qu'on lui avait confié son propre show. Elle leva les yeux, non pas vers le téléguide, mais vers les spectateurs, en se demandant comment ils allaient réagir. Dieu seul savait combien d'invités distingués ils avaient ce soir. À chaque rangée de fauteuils, elle avait l'impression de reconnaître des douzaines de têtes, les vedettes d'A.B.S., plusieurs personnalités du réseau, le groupe Body English au complet, actuellement numéro un au hit-parade, et Big Mama Prescott qui était le numéro trois, un couple d'universitaires en renom, un écrivain, un metteur en scène de cinéma, un photographe de mode, un psychanalyste, un coureur olympique, la call-girl la plus chère de New York...

Elle aurait voulu se frotter les mains en songeant à la masse des téléspectateurs, attirés devant leur poste par la double compulsion de trente spots publicitaires par jour pendant toute la semaine écoulée, et du manque d'argent à l'échelon national qui suivait toujours la fête du Labor Day.

Une inspiration, pas trop profonde, avant l'introduction toute simple qu'elle avait préparée et qui consistait en deux mots : Austin Train !

Et...

Comme une blessure dans sa chair. Comme un coup de poignard pénétrant dans son dos juste au-dessous de l'omoplate et transperçant son cœur. Quelque chose d'anormal. Quelque chose qui se passait dans son studio au vu de Dieu sait combien de millions de personnes ! Le service d'ordre ! Où est passé le service d'ordre ? Comment ont-ils laissé passer ces trois hommes qui descendent l'allée centrale à grands pas, attirant l'attention de tout le monde ? Un en noir, un en gris, un en bleu.

Ils se séparent. Celui en gris à droite, celui en noir à gauche, celui en bleu, le chef, marchant d'un pas décidé sur elle en brandissant une grande feuille de papier blanc couverte d'écriture.

Et parlant avant elle.

— Austin Train ?

— Quoi ? murmura-t-elle, époustouflée par l'interruption, n'ayant même pas la présence d'esprit d'utiliser le micro du dossier de son fauteuil pour appeler Ian Farley.

— Je suis un représentant du Fédéral Bureau of Investigation, dit l'homme.

Il avait une bonne voix. Elle portait jusqu'aux micros qui étaient devant Petronella et Austin, reliés avec le public des téléspectateurs.

— J'ai ici un mandat d'arrêt contre vous sur la base d'une accusation de complicité dans l'enlèvement du mineur Hector Rufus Bamberley, et de complot en vue de le priver de ses droits civiques, spécifiquement de sa liberté et de sa bonne santé, en lui faisant délibérément contracter des maladies telles que – il se raidit un peu, conscient de ce que certains des mots qu'il devait prononcer n'étaient pas monnaie courante à la télévision – l'hépatite, la syphilis, la blennorragie et autres affections dangereuses. Je regrette d'avoir interrompu votre show, miss Page, mais je suis obligé de procéder à cette arrestation. Miss Page ?

— Je crois que miss Page vient de s'évanouir, dit Austin en se levant et en tendant ses poignets

aux menottes.

Plus tard, lorsqu'on l'eut ranimée, Ian Farley s'écria, furieux :

— Kidnappeur ! Tortionnaire ! Dieu sait quoi encore... Assassin, peut-être ! Et tu allais en faire un héros ! Ne proteste pas ! Je l'ai vu dans tes yeux !

POUR N'EN CITER QUE QUELQUES-UNS

Opaque et pâle comme du papier hygiénique le ciel était suspendu au-dessus de l'Amérique.

Partout les voix des gens disant avec incrédulité : « Mais il n'était pas comme ça avant, n'est-ce pas ? »

Et d'autres répondant avec mépris : « Laissez-moi tomber, avec vos histoires du Bon Vieux Temps ! »

Les censeurs intellectuels, récrivant l'histoire, à travers un filtre non pas rose mais gris.

À lire, pour ainsi dire, de haut en bas :

Satellites morts.

Premiers et seconds étages de fusées abandonnés.

Surtout seconds.

Fragments d'engins explosés en orbite.

Matériaux expérimentaux, par exemple aiguilles de cuivre.

Résidus de combustion des fusées.

Substances expérimentales destinées à entrer en réaction avec l'ozone stratosphérique, par exemple le sodium.

Retombées radioactives très légères.

CO₂

Gaz d'échappement des avions.

Retombées de moyenne importance.

Composés à faire tomber la pluie.

Fumées.

Anhydride sulfureux.

Alkyles de plomb.

Thiols et autres mauvaises odeurs.

Échappements de voitures.

Échappements de locomotives.

Fumées encore.

Retombées locales.

Produits accidentellement remontés à l'air libre d'essais nucléaires souterrains.

Fluor océanique.

Acide nitrique.

Acide sulfurique.

Eaux usées.

Effluents industriels.

Détergents.

Sélénium et cadmium des résidus miniers.

Émanations des incinérations d'ordures brûlant du plastique.

Nitrates, phosphates, composés fongicides au mercure venant de « sols agglomérés ».

Pétrole.

Insecticides dérivés du pétrole.

Défoliants et herbicides.

Substances radioactives provenant d'aquifères contaminés par des explosions souterraines, principalement le tritium.

Plomb, arsenic, résidus des puits de pétrole, cendres volantes, amiante.

Polyéthylène, polystyrène, polyuréthane, verre, boîtes de conserve.

Nylon, dacron, rayonne, térylène, stylène et autres fibres artificielles.

Ferraille.

Déchets.

Ciment et béton.

Dose élevée de radiations à ondes courtes.

Carcinogènes, tératogènes, mutagènes.

Poisons synergistes.

Hormones, antibiotiques, additifs, médicaments.

Drogues.

Solanine, acide oxalique, caféine, cyanure, myristicine, amines vaso-constrictrices, sulfate de cuivre, dihydrochalcones, naringine, ergot.

Botulinum.

Gaz moutarde, chlore, lewisite, phosgène, acide prussique.

T, Q, GA, GB, GD, GE, GF, VE, VX, CA, CN, CS, DM, PL, BW, BZ.

CO.

... Pour n'en citer que quelques-uns.

VUE D'ENSEMBLE

Philip Mason dans son bureau des entreprises Presser : accablé de travail pendant tout ce week-end, sur le point d'en venir à bout mais préoccupé depuis quelques jours de légères quoique persistantes douleurs aux articulations, spécialement aux chevilles et aux genoux. À la lisière de son esprit conscient : une information recueillie parmi tant d'autres au moment de ses affrontements avec la blennorragie : parmi les symptômes mineurs, des douleurs dans les jointures.

Mais Doug m'a affirmé que j'étais guéri. Que ce ne soit pas, surtout, l'arthrite, par pitié ! À trente-deux ans ? (Il est vrai qu'il allait sur ses trente-trois ans...)

« Mes frères et mes sœurs, nous sommes réunis sous le regard du Seigneur et en présence de tous nos amis pour pleurer la disparition de Thich Van Quo, que la plupart d'entre vous appelaient simplement Thad. Bien que, sans en être responsable, il fût si durement éprouvé dans son corps, il s'était rendu cher aux yeux de tous par sa bonté, sa gentillesse et son esprit d'abnégation. Nous espérions qu'il resterait longtemps parmi nous, mais il en était écrit autrement. »

Ah, merde, encore un garde du portail qui est tombé malade. Lequel, cette fois-ci, et de quoi se plaint-il ? (Non pas que cela fasse une grande différence. La gueule de bois, comme d'habitude, sans doute.)

« Vous êtes Mrs Laura Vincent ? Asseyez-vous, je vous prie. Voyons, vous êtes certainement au courant d'une ordonnance de l'État du Nevada qui requiert qu'une personne contre qui une plainte a été déposée concernant la transmission d'une maladie vénérienne soit obligatoirement hospitalisée, et dans votre cas je suis au regret de vous dire que nous en avons reçu cinq. »

ORDONNANCE		
M./Mme/Mlle/Enfant :	Félice Vaughan	(malade)
	(domicile)
Prière de délivrer :	30 comp. Salvéomycine × 250 mg. 4 p. j. Squiggle	(médecin)

HALKIN : À la mémoire de Roger, Belinda et Teddy, victimes de l'attaque odieuse et sans raison d'un forcené sur le sol de notre bien-aimé pays. Requiescat in pace.

Dans son bureau de l'immeuble du trust Bamberley (il y avait toujours une fissure non réparée au plafond, mais ça c'est une histoire différente) : Tom Grey, pestant de toute son âme. Il ne jurait presque jamais. Mais il avait un panaris extrêmement douloureux à l'index de la main droite, et cela venait – pour la huitième ou neuvième fois aujourd'hui – de lui faire rater une touche cruciale de l'ordinateur qu'il était en train d'utiliser.

Cher Mr Chalmers,
Veuillez trouver ci-joint un chèque de 14 075,23 dollars représentant le montant des indemnités réclamées à notre compagnie à la suite du décès malheureux de votre fils Williams. Le retard apporté au présent règlement n'a pu à notre grand regret être évité en raison d'une série d'absences pour cause de maladie parmi notre personnel au cours de ces derniers mois.

« Angie ? Denise à l'appareil. Est-ce que Doug ?... – Oui, bien sûr, ce doit être terrible pour lui en ce moment. Mais s'il doit passer à son cabinet cet après-midi... Parfait. Non, rien de grave. Juste cette migraine, accompagnée de nausées... je sais, mais je n'ai jamais eu de migraine de ma vie. »

Émeutes à New Filmore East. Le groupe Body English ne s'est pas présenté au concert prévu. Pharyngite aiguë.

« Master Motor Mart, bonjour... Non, je regrette, mais il est hospitalisé en ce moment. Il a été grièvement blessé quand les trainites ont fait exploser une bombe chez nous. »

SALON DE BEAUTÉ NANETTE : FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE

À l'entrepôt Prosser : Pete Goddard, souffrant d'acidité gastrique. Probablement causée par les soucis. Il ne s'était pas senti le droit d'embêter le Dr McNeil avec ça, alors qu'il y avait cette épidémie de typhus. Il se contentait donc d'avaler l'un après l'autre les comprimés qu'il avait achetés au drugstore. Anti... quelque chose.

« Ah, merde ! D'accord, voilà : un nouveau paquet de recharges ! »

Nous vous remercions de votre récente lettre adressée à Mr Stacy. Malheureusement, Mr Stacy est décédé en 1974. Nous sommes persuadés que notre présent directeur général, Mr Schwartz, aura le plaisir de s'occuper lui-même de votre demande dès son retour du Mexique.

Toutefois, nous venons d'apprendre qu'il est indisposé en ce moment, et ne sera pas en état d'entreprendre le voyage avant la fin du mois.

INTESTAT : Stanway, Brian Alderson, B. Med. Toute personne ayant un titre à faire valoir à la succession susdite est priée de contacter immédiatement...

Dans sa chambre d'hôtel miteuse : Peg Mankiewicz, bouillant de rage et en train de le dire sur sa machine à écrire. Nue jusqu'à la taille à cause de la chaleur torride, et gênée même par ses panties qu'elle avait gardés à cause de ses règles.

Pénibles ce mois-ci. La plupart du temps cela passait en douceur, mais c'était le neuvième jour maintenant qu'elle saignait. Il faudrait qu'elle consulte un gynécologue. Pour l'instant, des calmants suffiraient. Elle avait un travail urgent.

Ils gardaient Train au secret. Bien sûr, ils ne voulaient pas le dire... Ils prétendaient que c'était lui qui refusait de parler à quiconque, même à un avocat. Les sales menteurs ! (Mais naturellement, si le choc avait causé une rechute de son ancienne maladie, une deuxième dépression peut-être plus grave...)

Non. Ils mentaient. Elle en avait la conviction, et il fallait qu'elle le proclame à tous ceux qui voudraient l'écouter. La moitié du pays était de cet avis, de toute manière.

De temps en temps, quand elle abandonnait sa machine, elle se grattait l'inflammation qu'elle avait au poignet gauche.

« Zéna, ma chérie, Zéna ! Oh, mon Dieu ! Combien de temps cet abruti de docteur va-t-il mettre avant d'arriver ici ? »

IN MEMORIAM ISAAH JAMES PRICE WILLIAMS, NÉ EN 1924 DANS LE CARDIGANSHIRE, PAYS DE GALLES,

...aussi bon qu'on peut l'espérer, de l'avis de ses médecins personnels. De source officielle, on pense que le Président souffre de...

Estimé Señor,

Bien qu'étant tout à fait conscients de la difficulté de la situation dans votre pays, nous sommes obligés d'INSISTER pour que vous nous fassiez parvenir votre réponse à nos lettres des 2 mai, 3 juin, 19 juillet et 11 août derniers. Notre fils Léonard avait émis expressément le vœu d'être inhumé dans notre caveau de famille si quelque chose devait lui arriver.

— Je souffre la mort avec ces crampes ! Faites-moi une autre piqûre, ou je serai incapable d'affronter les caméras ce soir !

— Vous ne les affronterez pas si je fais encore une injection, miss Page. Vous vous endormirez devant.

Trois cent soixante mille fans sont arrivés à Nashville pour assister aux funérailles de Big Mama Prescott, décédée à New York des suites d'une pneumonie aggravée par une obésité excessive.

— Suivant !... Ah, merde, encore vous, Train ? O.K., asseyez-vous, et servez-moi encore vos grands mots. Moi, je ne suis qu'un pauvre médecin de prison ignorant. Qu'est-ce qui vous a donné la colique, cette fois-ci ? Quelque chose dans la vie de prisonnier que votre fragile constitution ne peut pas... Hé ! Relevez-vous ! J'ai dit RELEVEZ-VOUS... c'est un ORDRE !

» Infirmière ! Vite !

Un héros américain : Jacob Bamberley

..... 33

Le récit intime de ses derniers jours, par Gaylord T. Elliott.

(Reproduit avec la permission du *Colorado Patriot*.)

Dans un Howard Johnson qui portait encore les cicatrices de récentes émeutes des prix : Hugh Pettingill. Même sans son masque, qu'il aurait préféré ne pas avoir à ôter pour manger, l'odeur qui régnait ici étant insupportable, l'emplâtre qu'il portait pour protéger les crevasses purulentes qu'il avait autour de la bouche suffisait à dissimuler ses traits. Néanmoins, il ne cessait de regarder anxieusement autour de lui en se forçant à avaler les crêpes qui étaient le seul plat au menu aujourd'hui.

Le café était horrible. Probablement rien à voir avec du vrai café. Depuis qu'il y avait les *jigras*, on disait que dans des tas d'endroits ils servaient des grains de maïs, ou même des glands grillés.

Encore deux ou trois bouchées, et il se mettrait en route. Pas trop vite. Bon Dieu, si la voiture pouvait tenir le coup.

À LA SUITE DE LA DISPARITION DU REGRETTÉ PRÉSIDENT DE L'ANGEL CITY INTERSTATE MUTUAL INSURANCE CORPORATION LES OPÉRATIONS SUR LES VALEURS EN BOURSE DE LA COMPAGNIE SONT SUSPENDUES JUSQU'À MARDI PROCHAIN.

Nom :

BURKHARDT
Baird Tolliver

Adresse :

2202 S. Widburn

Nature du sinistre :

DÉCÉDÉ
(maladie cardiaque)

Bénéficiaire* :

Sa veuve

(* Si différent de l'assuré.)

Ma chère Lucy ! Il y a si longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles ! Je sais que les services postaux ici ne sont pas ce qu'il y a de mieux, mais parmi les rares événements de ce séjour de deux ans figurent les moments où l'avion postal vient se poser sur ses patins. Écris-moi vite je t'en prie, l'ai hâte de te revoir à Oakland, quand je quitterai cette blancheur polaire éternelle.

AFFAIRE : Ayants droit de OBOU, Hippolyte (Major), âge : 24, décédé à : Noshri, circonstances : tué par balle.

DÉCISION : Droits à pension refusés, la mort n'ayant pas eu lieu en service commandé.

— Comment vous appelez-vous ?... Je vous en prie, je m'efforce de vous aider ! Votre nom ? Qui êtes-vous ? Votre nom !

— Maua. Tu veux baiser, soldat ? Vingt-cinq francs une fois, cent francs toute la nuit !

— Mon Dieu ! Elle a perdu la boule, comme tous les autres. Hé, venez là... Non, mais... lâche-moi, petite salope ! Hé !

CECI CONTIENT LE TESTAMENT ET LES DERNIÈRES VOLONTÉS DU SIGNATAIRE BERTIL OLAV SVENSSON résidant habituellement au 45, Vasatagan, Malmö, et qui, en toute possession de sa raison, n'ayant, malgré certaines rumeurs, absorbé à Noshri aucune nourriture toxique, mais ayant diagnostiqué sur lui-même une forme de trachome résistant à toutes les thérapies connues et qui inévitablement le conduira à une cécité totale, a décidé de mettre fin à ses jours. JE DÉCLARE LÉGUER...

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. (Puis il répéta :) Bon Dieu ! C'est comme si le monde était...

— En train de s'effondrer ? avança-t-elle, et voyant qu'il ne disait rien, elle hocha la tête.

Elle n'avait pas tourné la tête de son côté. Elle regardait les chars et les voitures blindées qui se rapprochaient inexorablement des émeutiers affamés. Une pierre égarée avait étoilé un carreau, mais ils avaient arrangé ça avec un peu de ruban adhésif pour empêcher l'air de la rue d'entrer.

— Mais je ne peux pas aller à la Chambre avec... avec un putain de tube planté là ! aboya Howell.

— Je sais, soupira le docteur. Mais est-ce que vous aimez mieux vivre pour être gouverneur ou mourir dans quinze jours ?

— C'est si grave que ça ?

— Sénateur, essayez un peu de vous passer de pisser pendant un ou deux jours, et vous verrez si vous pouvez rester sans cathéter.

— C'est dû à quoi, au fait ?

— Je ne sais pas. Désolé. J'attends le rapport du laboratoire mais il arrive que ça mette jusqu'à dix jours.

Le commandement des forces armées a été assumé aujourd'hui par le colonel Joku Annibadu, à la suite de l'indisposition du général Kaika. On croit savoir de source sûre que le brigadier Plitso, généralement cité comme le dauphin le plus probable, se trouverait en Suisse pour y subir un examen médical.

Nettoyant le pare-brise de sa – ou plutôt leur – voiture : Jeannie Goddard. Lorsqu'elle avait conduit Pete à son travail ce matin, les essuie-glaces n'avaient pas pu venir à bout du dépôt graisseux laissé par la dernière pluie. Et elle voulait y voir plus clair en allant à la clinique pour une visite prénatale. Il fallait qu'elle sache si elle devait supporter ces nausées continues, ou si elle avait besoin d'un traitement.

Mais déjà la facture...

Après tout, c'était pour le bien de l'enfant, pas que pour le sien.

— Oh, rien de bien inquiétant, Mrs Mason. Quelque chose de très courant, de nos jours, cette blépharite. Absolument rien à voir avec le strabisme de votre petite fille. J'ai dû voir au moins vingt ou trente cas semblables au cours du mois passé. Je vais vous donner maintenant un petit mot pour votre médecin de famille – le Dr McNeil, je crois ? – et...

« Le numéro que vous avez demandé n'est pas en service. Veuillez raccrocher et... »

« Le numéro que vous avez demandé n'est pas... »

...

« Le numéro que vous... »

...

« Réclamations, puis-je vous aider ?... Oui, monsieur, mais vous devez savoir que nous sommes à court de personnel en ce moment... Eh bien, quel est votre problème ? J'ai toute une série d'autres... Vous pouvez épeler ?... H-E-N-L... Henlowe. Oui, monsieur, un instant. Ah, voilà. Tous les appels à ce numéro sont transmis à... Comment ? Non, sur la fiche que j'ai ici il est indiqué que sa sœur s'occupe de leur petite fille jusqu'à ce qu'ils sortent de l'hôpital... Je ne sais pas, monsieur, mais la fiche est datée... Pardon ?... Je vous en prie. » Enfant de putain !

À son bureau, devant sa belle table ancienne : le Dr Clayford. Le téléphone sonna.

— Allô ?... Non, je ne prends pas un appel de ma femme ! Dites-lui d'attendre que j'aie fini mes consultations du matin. Elle sait qu'elle ne doit pas me déranger quand je travaille.

Il raccrocha brutalement et regarda en direction de la porte, pour essayer d'apercevoir le client suivant. Mais les traits se brouillèrent, et il éprouva de nouveau cette douleur au coin de l'œil droit.

C'est amusant.

Tout tourne.

Et ce fichu vacarme. Il faut que je me plaigne à la police de...

— Docteur ! Docteur !

C'était douloureux. Le nez, les pommettes. Symptômes de...

— Infirmière, je crois que le docteur vient de s'évanouir.

Dans sa chambre de travail somptueuse : Roland Bamberley ; paraphant une lettre à ses avocats concernant les défauts relevés jusqu'à présent dans les filtres Mitsuyama et demandant conseil sur les possibilités de procès pour rupture de contrat. Il releva la plume parce que tout à coup une crampe l'avait saisi au bras. Il le secoua et poursuivit : Blam !

De nouveau, sans avertissement, la douleur fulgurante. Il regarda la main qui tenait le stylo et vit avec surprise à quel point ses doigts étaient blancs. Expérimentalement, il les plia. Le stylo tomba sur le papier et y laissa une longue marque noire. Il faudrait faire retaper la lettre.

Il ne sentait plus ses doigts, seulement la crampe.

Il se mit à masser sa main gauche avec la droite. Une minute passa. La douleur aussi.

— Laisse cette balle ! Elle est à Rick !

— Hein ? Merde alors, je sais qu'elle était à Rick, mais Zéna a dit qu'il est parti et qu'il ne va plus revenir...

— Oui, il va revenir ! Laisse cette balle... voilà ! Maintenant, je vais la remettre à sa place à l'endroit où tu l'as trouvée, comme ça quand Rick reviendra il trouvera toutes ses affaires bien en ordre... je ne t'aime pas !

Je n'aurais jamais dû essayer de laver ce pied dans l'eau de mer, pensa Tab. Mais quand on a la malchance de marcher sur un clou qui dépasse d'une vieille planche et qui vous transperce toute la chaussure, et qu'on ne peut pas se payer l'hôpital...

Il se força à oublier la douleur du pied enflé et purulent. Un autre passant arrivait au coin de la rue. Il s'avança en boitillant.

— Dites, mon vieux, vous n'auriez pas une petite... ?

— Non !

TOUT EST CHANGÉ ICI. SANS VOTRE PRÉSENCE NOUS FAISONS RÉELLEMENT DU BON BOULOT.

C'était pour plaisanter ! Meilleurs vœux à Mel pour un prompt rétablissement de la part de toute l'équipe du bureau.

Cher sergent Tatum,

Je suis heureux de vous informer qu'en raison de la longue durée de vos services nous pouvons vous accorder 48 pour cent de votre pension finale. Honnêtement, j'aurais souhaité que le taux fût plus élevé, mais vous comprendrez naturellement qu'il y a une distinction nécessaire à faire entre une incapacité résultant d'une blessure contractée durant l'exercice de ses fonctions, qui provoque automatiquement la mise à la retraite anticipée, et les effets d'une maladie, même aussi sérieuse que la polio.

Couvrant mur après mur, de la Californie à la Nouvelle-Écosse, peint, badigeonné, tracé à la craie ou même gravé, le même slogan, accompagné du même signe : ARRÊTEZ, VOUS ME FAITES MOURIR !

« En remplacement du programme annoncé, que nous regrettons d'avoir à reporter en raison de l'indisposition de plusieurs membres indispensables de nos studios de New York, nous allons vous offrir l'occasion de revoir... »

Terry Fenton ? Septicémie. (Quelque chose avait infecté une blessure qu'il s'était fait en figulant au rasoir une coupe de cheveux sur Petronella. Elle avait cessé d'aller chez Guido la troisième fois qu'il y avait eu des trucs horribles dans l'eau.)

Ian Farley ? Bronchite. (Il avait laissé son masque à la maison, tous les distributeurs dans le hall d’A.B.S. étaient vides et il avait mis du temps à trouver un taxi.)

Lola Crown ? Mal aux oreilles et glande parotide enflée. (Aucun résultat avec la thérapeutique habituelle de la mononucléose, alors ce n’est peut-être pas la mono du tout. Ils lui enlevèrent les antibiotiques, et la mirent aux sulfamides. Avec un peu de chance…)

Marlon ? Partagé entre le chevet de Terry et les chiottes. (Convaincu que le docteur qui le soigne est incompétent, car il fait des remarques désobligeantes sur ses… euh… hémorroïdes. Il ne devrait pas avoir le droit d’exercer la médecine s’il n’est pas capable de soulager les gens qui souffrent le martyre. J’aimerais qu’il sache ce que c’est que d’expulser cette diarrhée acide !)

Et d’autres encore, depuis les Gros Pontes jusqu’au plus petit technicien.
Ailleurs, c’était pareil.

« Écoutez, Mr Greenbriar… euh… verriez-vous une objection à ce que nous vous donnions *un* secrétaire au lieu d’une secrétaire ? Nous avons fait toutes les agences de la ville, et… pardon ?…

» Un acteur sans travail, monsieur. Mis au chômage à cause des réductions de programmes chez A.B.S…

» Oh, d’excellentes références, monsieur… Oui, lesquelles voulez-vous ? les pilules vertes ou les pilules bleues ? »

Nom(s) :	MURPHY Phelan Augustine MURPHY Bridget Ann née O’Toole
Adresse :	« West Farm », pr. Balpenny, Co Waterford, Eire.
DEMANDE D’IMMIGRATION AU ROYAUME-UNI :	
REFUSÉE	

Le prêtre regarda incrédule les grandes plaques bleuâtres qui s’étaient étalées sur ses avant-bras. Puis il retroussa sa soutane pour examiner celles qu’il avait sur les jambes. C’était aussi horrible.

Pourquoi ces Tupas serviteurs de Satan ne le pendaient-ils pas, comme ils avaient pendu l’Américain, Hannigan, et le major ?

Oui, bien sûr. Il avait oublié. Les Tupas étaient partis.

Depuis leur départ, beaucoup de prisonniers du camp avaient parlé de rentrer chez eux, mais personne n’avait rien fait. Plusieurs s’étaient simplement couchés sur le sol, et n’avaient plus bougé. Tous avaient ces marques noires sous la peau, et beaucoup saignaient de la bouche.

Quelque chose dans la nourriture. Les Tupas avaient dit quelque chose. Mais qui écoutait les conseils des suppôts du diable ?

Puis il aperçut un moustique, et fit un geste faible pour l’écraser. Il le rata. Après cela, il ne parvint pas à retrouver le fil de ses pensées.

Rentrant au bureau après avoir appelé l’hôpital, où ils avaient encore des ennuis avec des filtres bouchés : Alan Prosser.

— Dorothy ! Qu’est-ce que tu as à l’œil ? Il est tout enflé !

— Ce n’est qu’un compère-loriot, fit Dorothy avec un sourire pâle. Ma faute. J’ai lavé dans l’évier sans mon masque. J’ai attrapé quelque chose à la racine d’un cil. Au fait, tu n’as pas l’air tellement en forme, toi-même !

— Non, j’ai un peu de bile. Je n’arrive pas à garder de la nourriture dans l’estomac, depuis quelques jours. J’irai voir Doug cet après-midi. Ou peut-être demain. Bon Dieu, c’est mon courrier, ça ? Il fait vingt centimètres de haut !

« Le Dr Farquhar ?... Ah, bonjour, Alec. Ici Angie McNeil. Écoutez, Doug est au lit avec un peu de... – tousse – pardon ! – tousse tousse TOUSSE – oh, zut !... non, non, rien de grave, Doug m’a déjà donné quelque chose, la poussière, sans doute... mais je vous appelle parce que... Doug a ses malades à voir à l’hôpital et... Oh, flûte ! – Tousse tousse tousse, TOUSSE – Pardon !... Quoi ? Mervyn vous a déjà demandé ? C’est embêtant. Connaissez-vous... – tousse tousse tousse tousse TOUSSE... – Pardon ! Connaissez-vous... connaissez-vous un remplaçant possible ? – Tousse – Vous êtes sûr ? Impossible ? Doug avait pensé qu’un des médecins de l’Académie de l’Air peut-être... Ils ont quoi ? Vous voulez me faire marcher ? Les oreillons... Oh, mon Dieu... Et combien de temps va durer cette quarantaine ? »

(Comme si un seau de sable avait été jeté dans les rouages d’une machine complexe. Tellement de gens importants retirés de la circulation cette année, même pour une semaine ou deux, et tant d’autres – des millions – travaillant au-dessous de leur rendement normal. À la Bourse, opérations suspendues en ce qui concerne Angel City, le trust Bamberley, Vie et Jardins, Puritain... et d’autres encore.)

« Ma bonne dame, je m’en fous pas mal s’ils vous grimpent dans le baba, vous comprenez ? J’ai encore trente-cinq visites à faire avant de m’occuper de vos rats ! »

L’usufruit de la belle demeure avait été attribué à Maud Bamberley jusqu’à la fin de ses jours, mais Jacob avait oublié de prévoir des fonds adéquats pour en assurer l’entretien et lui permettre d’y vivre avec les enfants qui restaient. La veille du départ, ronchon, elle avait agité la cloche pour appeler Christy, mais c’était Ethel, la cuisinière, qui était venue en boitant à cause des verrues qu’elle avait au pied droit. (Elle était venue leur demander conseil hier, mais c’était un spectacle si répugnant que Maud lui avait dit d’attendre la prochaine visite du Dr Halpern, en oubliant qu’il leur fallait déménager.)

— Christy n’est pas bien, madame, fit Ethel. Ce sont ses poumons, je pense. Elle ne fait que tousser.

— Où est-elle ? demanda Maud. Couchée ?

— Non, madame. Elle s’occupe du jeune monsieur Noël. Il a encore fait sous lui.

Doux Jésus. Cher et tendre petit Jésus. Maud froissa les draps de soie de son lit en une boule dans le creux de son bras gauche et commença à chantonner une berceuse.

Le Dr Halpern dut venir quand même, malgré ses palpitations (qui avaient commencé il y avait deux semaines), et les déménageurs repartirent à vide. Peut-être que c’était aussi bien, car ils n’étaient que huit au lieu des quatorze prévus. Cornélius partit avec le camion – on avait jugé préférable de le faire hospitaliser à cause de ses sinus encombrés et de ses tremblements constants. Claude se remettait bien. Son poignet brisé trois semaines auparavant se consolidait de manière satisfaisante, compte tenu de son incapacité à assimiler le calcium normalement.

Mais il fallut faire une piqûre à Maud, et quand Ronald vint le trouver, adulte, en tant que plus vieux mâle de la maisonnée et par surcroît père de l’enfant de Christy (dont Maud ignorait encore l’existence), pour lui demander des nouvelles, le docteur ne se sentit pas autorisé à émettre un pronostic favorable.

L’enfant de Christy était en gestation depuis trois mois quand elle fit une fausse couche due à la brucellose. Un bienfait. Mongolien. Elle avait quarante ans.

— Sérieusement, Mrs Byrne, je ne comprends pas comment le Dr Advowson a pu... non, non, ne

bougez pas la tête, tenez-la comme ça... Voilà ! Ça ira comme ça, même si ça pique pendant quelque temps. Mauvais, ces furoncles, surtout pour une personne comme vous – si vous me pardonnez – dotée d’une pilosité faciale généreuse. Vous appliquerez cette pommade matin et soir.

Faisant couler de l’eau au lavabo, et prenant le savon antiseptique.

— C’est triste pour la petite Eileen, n’est-ce pas ? Le tétanos est une horrible maladie.

Cause de la mort : Inhalation de vomissements (en état d’ébriété). Nom du défunt : CLARK...

— Brian, comment écris-tu ce nom, avec un E ou pas à la fin ?

— Sans E. Tu crois que c’est l’alcool qui est responsable, alors ?

— Sans aucun doute. Il essayait de noyer ses chagrins, et quelqu’un leur a appris à nager.

Devant le tombeau de ses honorables ancêtres : Mr Hideki Katsamura. À la main droite, l’indispensable poignard. Ceignant son corps, la robe adéquate de soie – du dacron, en fait. Aucun autre moyen respectable, après l’annonce du procès en Californie, où Mr R. Bamberley avait tellement d’ennuis avec les épurateurs d’eau. Dans le Colorado, également, et dans l’Illinois, à New York et au Texas.

Endroit idéal emplacement de l’ulcère que médecin réputé, ami de la famille, a indiqué hier comme devant se perforer et causer d’irréparables dégâts physiologiques en peu de temps.

Compagnie des ancêtres peu vraisemblablement pourvus d’intestins ulcérés.

Arriegas ! Ce nom restera dans notre mémoire à côté de ceux de Guevara, Unil et autres grands héros de la révolution permanente, frappés par les maudits agents de la conspiration impérialiste !

EN RAISON D’UNE INDISPOSITION DU PROFESSEUR DUVAL LES COURS SUIVANTS NE POURRONT ÊTRE ASSURÉS :...

— Oui, ici Moïse Greenbriar... Ah, comment va-t-elle ?... Cystite ? Est-ce que c’est grave ? »

... dû au manque constant de main-d’œuvre. De nombreuses forces de police régionales...

(Bruit de craquement, comme quand un arbre devient trop vieux et ne supporte plus les coups de la tempête.)

Il ne manquait plus que cette connerie-là, se dit Carl, tapi au flanc d’une colline dans les buissons pour attendre l’obscurité et le moment propice d’échapper aux patrouilles qui contrôlaient la frontière de l’État du Colorado. Le hoquet ! Cela devait durer des heures, et il n’y avait rien à faire pour l’arrêter !

Son accès de rage passé, il commença à avoir peur. Cela l’épuisait tellement.

Nom du malade : YOUNG Sylvia June (Miss)

Adresse : c/o O.N.U.

Salle : B

Diagnostic : Empoisonnement d’origine alcoolique

— Doug ?

— Oui, chérie ?

— Je ne voudrais pas t’embêter, mais j’ai essayé d’appeler Millicent au moins une douzaine de fois, et ça ne répond pas. Crois-tu qu’il faut que je fasse un saut là-bas pour voir comment elle va ?

PENDANT LA DURÉE DE L’INDISPOSITION DE MR BOLLINGER LES RESPONSABILITÉS SUIVANTES SERONT TEMPORAIREMENT RÉPARTIES...

— Voilà qui arrangera les choses d’ici quelques jours, Mr Cowper. Il s’agit d’un puissant vermifuge. Je crois que c’est du porc mal conservé qui a été à l’origine de vos ennuis. J’ai eu plusieurs cas de trichinose à soigner récemment.

En raison de l’état de santé du révérend Horace Kirk, des offices groupés auront lieu à...

— Où est donc passé ce nègre du diable ? Il devrait être là depuis plus de deux heures ! Je ne peux pas rester ici toute la nuit !

— Il a téléphoné pour dire que sa femme est malade.

— Bon Dieu. Qui va s’occuper de laisser entrer les gens dans l’immeuble, alors ? Je ne peux pas assurer son tour en plus du mien !

« Mman ! » Puis plus fort : « Mman ? »

Le gosse avançait lentement vers la forme sombre allongée sans mouvement sur le lit défait. Une mouche se cognait en bourdonnant contre les carreaux de la fenêtre fermée, essayant d’entrer contre son propre intérêt car il y avait une bande de papier tue-mouches qui pendait juste au-dessus du lit. Sur la chaise qui servait en même temps de table de nuit, il y avait aussi le flacon de somnifère habituel.

Le gosse répéta : « Mman ! » Cette fois-ci, c’était un cri perçant.

Qui voudrait écouter les conseils d’un éboueur ?

« Je regrette, monsieur le Président, Mr Penwarren n’est pas venu aujourd’hui. Son médecin lui a demandé de s’arrêter de travailler pour le reste de la semaine... Non, rien de grave, je pense. Quelque chose qu’il a mangé est en désaccord avec lui. »

À VENDRE : Vaste domaine de 1 296,5 ha pour cult. maraîchères, entre Bockeville et Candida, anciennement exploité par Mr Lem Walbridge, avec ferme 18 pces, 2 s.d.b., bon état général, dépendances, tout l’équipement nécessaire, comprenant tracteurs dernier mod. (6), accessoires pour sulfater...

Dans une petite pièce chez un copain : Ossie. Il fabriquait des bombes. De temps en temps il s’arrêtait pour se gratter entre les jambes. Il avait de l’urticaire, de même que son copain, et que tout le monde d’ailleurs ce mois-ci. C’était la maladie à la mode. Mais ces salauds n’allaient pas s’en tirer comme ça, après avoir arrêté Austin Train sous une fausse accusation au nez de soixante millions de personnes.

AVIS DE NOUVELLE AFFECTATION : Col. Rollo B. Saddler

De : Base militaire Wickens, Colorado

À : Service actif au Honduras.

AVEC PRISE D’EFFET IMMÉDIAT *votre unité est réaffectée au...*

Fritz et ses amis faisaient partie des Soixante-trois. (La majuscule est d’usage aujourd’hui.

Martyrs.)

« Mr Steinitz ? Je regrette, il n'est pas à son bureau. Il est souffrant. Son adjoint également. Il y a eu une fuite dans les conduits de ventilation, vous savez, et ils ont respiré des spores... Oui, c'est bête !

À l'intention de la clientèle du Dr David Halpern :

Veuillez noter que jusqu'à nouvel ordre, votre médecin traitant sera le Dr Monty B. Murray, du Flowerwood Memorial Hospital.

Toussant et frissonnant, Cindy se laissa déshabiller. Quand ils trouvèrent sur son corps la tête de mort et les tibias, ils lui demandèrent de sortir de la clinique avant qu'ils ne la jettent eux-mêmes dehors.

« Tu seras debout d'ici un ou deux jours, mon petit Hector, et alors nous lui réglerons son compte pour de bon, à cette crapule d'Austin Train. »

Chuck à l'hôpital de la prison. Ses faux papiers avaient fini par le laisser en rade. Les infirmiers faisaient d'innombrables plaisanteries sur le fait qu'il était jaune.

À cause de sa jaunisse.

Chère Mrs Barleyman,

Il est de mon triste devoir de vous informer que l'état de santé de votre mari ne lui permettra probablement pas de regagner son domicile dans un avenir prévisible.

— Kitty Walsh ? Asseyez-vous. J'ai de mauvaises nouvelles, mais j'ai bien peur que vous ne soyez la seule fautive. Vous n'auriez jamais dû garder ça si longtemps. Vous avez une salpingite aiguë – c'est-à-dire une inflammation des trompes de Fallope, des ovaires jusqu'à l'utérus. Vous ne pourrez jamais avoir de bébé.

— Vous appelez cela une mauvaise nouvelle ? Qui voudrait faire venir un bébé dans ce monde pourri ?

MEMO

Du Dr Elijah Prentiss

Au directeur de l'hôpital

En raison de cette fichue fibrosite, je serai dans l'incapacité de...

Drew Henker et Ralph Henderson, comme la majorité des trainites, avaient légué leur corps à la faculté de médecine. Mais aucun hôpital de l'État n'en avait voulu. Ils avaient tous autant de tués par balles qu'ils pouvaient en avoir besoin.

— Harold ? Harold, où es-tu ?... Ah, tu es là.

Les calmants avaient adouci un peu la migraine de Denise, et elle s'était assoupie. Se réveillant en

sursaut, elle s'était inquiétée des enfants. Mais ils allaient bien. Josie était couchée, et Harold était assis au coin de son lit, sage, sa mauvaise jambe repliée sous lui comme d'habitude.

— Harold, mon chéri, il est l'heure de... Harold ? »

Il restait là, assis, à regarder dans le vide.

Ce fut le premier.

L'IMAGE

est celle d'une maison : grande, ancienne, jadis très belle, construite par quelqu'un dont l'imagination était à la hauteur du savoir-faire. Mais il avait eu des coups durs. Louée et sous-louée, elle avait été infestée comme si c'était de la vermine par des occupants qui n'avaient jamais ressenti aucun attachement pour sa substance, et étaient éternellement prêts à se plaindre sans accepter eux-mêmes la responsabilité de son entretien.

Ainsi de loin on peut voir que le toit est arrondi comme le dos d'une baleine bleue. Certaines tuiles ont été fendues au cours d'un ouragan ancien, et jamais réparées ; sous elles, la charpente s'est déformée et fissurée. Un pas, même léger – comme celui d'un enfant trotinant – suffit à faire grincer le plancher en n'importe quel endroit.

La cave aussi est en mauvais état. Elle a été inondée plus d'une fois. Les fondations ont bougé. Une puanteur imprègne les lieux, témoin de générations d'ivrognes qui urinaient là où le besoin les prenait. Les bois sont vermoulus. Armoires et placards sont fermés depuis des années parce qu'à l'intérieur ils abritent de la pourriture. Le grand escalier est amputé d'une marche à mi-chemin de la noble galerie qui entoure le hall d'entrée. Un ou deux portraits ancestraux demeurent, mais c'est tout. Le reste a été vendu, en même temps que les statues de marbre qui ornaient autrefois le perron. La remise est humide, et offre un abri surpeuplé à une famille d'enfants mentalement anormaux, à demi nus, répugnants et incestueux. Il y a des puces.

La pelouse est couverte de détritiques apportés par le vent. Les poissons rouges qui circulaient parmi les nénuphars dans le bassin d'agrément ont flotté, ventre en l'air, un printemps qui suivait un hiver rigoureux. Maintenant il n'y en a plus. L'allée de gravier est encombrée d'oseille et de pissenlit. Le portail qui la termine pend hors de ses gonds depuis des temps immémoriaux, à moitié rongé par la rouille. Les portes à l'intérieur de la maison ont été depuis longtemps transformées en petit bois.

Plus de la moitié des fenêtres ont été brisées, et n'ont jamais été réparées. Les autres ont leurs carreaux remplacés par de vieux chiffons ou des morceaux de carton.

Dans l'aile la moins endommagée le propriétaire, dans une brume alcoolique, mène des conversations délicieuses avec des ambassadeurs et des ducs. Pendant ce temps, ceux des autres résidents qui savent écrire noircissent d'interminables missives à l'adresse du gouvernement, pour demander que quelqu'un vienne réparer les égouts.

SPASME

Par la suite, ils relevèrent les cas les plus anciens du côté ouest de Denver, autour d'Arvada, Wheatridge, Lakewood et autres régions dont la démographie avait explosé au cours des dernières années. Pour faire face à une demande presque doublée en eau potable, que déjà Denver à lui seul drainait d'une vaste zone de plusieurs milliers de kilomètres carrés par un réseau de canalisations

aussi complexe et embrouillé en apparence que les racines d'un arbre, les lacs et réservoirs n'étaient plus suffisants : Ralston, Gross, Granby, Carter, Lonetree, Horsetooth...

Ils avaient donc foré, et enterré des conduites dans les strates profondes et poreuses. De plus, ils avaient creusé d'énormes poches dans la roche pour mettre au jour les extrémités de ces strates. Le principe était le suivant : quand la neige fond, de vastes quantités d'eau s'écoulent et se perdent. En puisant dans les nappes sous la montagne, on fait de la place pour l'eau qui chaque printemps à la fonte des neiges s'infiltrera dans la roche poreuse et renouvellera les réserves.

Ils avaient essayé l'année précédente. Cela avait très bien marché, à part quelques erreurs inévitables comme lorsque par exemple un gisement aquifère s'était révélé contaminé par des eaux d'égout. De temps à autre, il fallait quand même interdire de boire l'eau du robinet. Il y avait eu quelques réclamations, aussi : on disait que le niveau de certains cours d'eau, Boulder Creek, Thomson et Bear Creek, avait baissé cet été. Mais elles provenaient de gens qui avaient la mémoire longue, et non des riches nouveaux venus qui avaient abandonné l'ancien État-miracle de la Californie pour le nouvel État-miracle du Colorado.

Mais aujourd'hui...

Black Hawk : Groggy, le propriétaire d'une maison récemment construite avec une vue magnifique tâta ses poches à la recherche d'une cigarette, chercha son briquet, ne le trouva pas et utilisa une allumette à la place. Elle tomba de sa main tremblante sur le journal du jour. Il regarda la flamme mordre le bord du journal. Il était fasciné. Elle progressa, belle, mais belle ! Toute jaune et or et orange, avec un centre noir, comme une fleur rampante !

Il éclata de rire. C'était si joli. Il souleva le journal et le lança sur le tapis, pour voir s'il brûlerait aussi. Il brûla, et peu de temps après l'homme brûla à son tour.

Towerhill : « Mman, fit le petit garçon d'une voix sérieuse, je te déteste. »

Et il lui enfonça dans le ventre le couteau de boucher qu'il avait amené.

U.S. 72 : « Plus il y a de fous, fous, fous ! » chantait à tue-tête le conducteur de la Thunderbird qui fonçait à cent quarante-cinq à l'heure en direction de Denver, sur l'air de *Ach Du Lieber Augustin*, « plus il y a de fous et plus on est content ! Car vos amis sont mes amis et... »

Il aperçut la jolie fille dans la voiture devant lui, et écrasa la pédale du frein en s'alignant à côté d'elle et en lui faisant quitter la route pour pouvoir l'embrasser et lui dire bonjour et lui faire partager son bonheur extatique.

Il y avait un parapet. En béton. Clang !

Golden : Se prélassant dans son bain chaud et profond, elle sirotait le grand verre de bourbon à la menthe qu'elle avait apporté avec elle. Les glaçons faisaient un tintement mélodieux. Elle resta ainsi une heure et demie, écoutant la radio, fredonnant, se masturbant à un moment parce qu'elle avait un rendez-vous très spécial cet après-midi. Finalement, quand son verre fut vide, elle s'enfonça dans la baignoire et laissa l'eau se refermer sur son visage.

Wheatridge : Il tripota et tripota la télé détraquée, et l'image ne voulait pas se stabiliser. Il y avait des ondulations, et les couleurs se mélangeaient les unes aux autres.

À mesure que le temps passait, toutefois, il se rendit compte qu'en fait c'était bien plus joli que la télé normale. Il s'assit devant le poste et le contempla, gloussant de temps à autre quand un visage devenait vert avec des franges bleu clair. Sans y penser, il porta la main à sa bouche, dans l'intention de sucer son pouce comme un enfant. Il se trouvait qu'il tenait à la main une connexion d'essai reliée

au circuit.

Szzz...

Booum.

Arvada : C'est l'heure de préparer le dîner, merde, ou mon mari va encore gueuler... et le gosse qui braille toujours...

Distraitement, l'esprit encore occupé par le programme de télé qu'elle avait regardé tout l'après-midi, elle prépara le bébé, le mit au four, régla le thermostat et regagna son fauteuil en berçant doucement le poulet.

Les braillements s'étaient arrêtés. Rien de plus efficace !

Westminster : « Espèce de sale Blanc ! » dit l'homme noir en lançant sa clé à molette à la tête du client derrière le comptoir. Après quoi il s'assit et commença à fourrer dans sa bouche tout ce qui lui tombait sous la main : bonbons, aspirine, tablettes de chocolat, pilules pour l'estomac. De temps en temps, il les plongeait dans le sang qui coulait de la tête du client, pour les couleurs.

Lakewood : Hé, les mecs, wowowow ! Jamais eu du hasch comme ça avant. Je plane, je PLANE !!! Ho-ho-ho ! Je suis léger, léger, je vole, je n'ai plus les pieds par terre, je m'envole dans le courant d'air... mais ces quatre murs me barrent le passage... je me cogne dedans... sortir, de l'air, où est la porte ? Porte. Fenêtre plus près. Ouvrir. S'envoler avec le vent traverser les montagnes. Wowow.

Quatre étages jusqu'à la rue, qui était dure.

Denver...

— Alan-n-n-n !

C'était la voix de Pete, venant du magasin. Philip s'interrompit au milieu d'une phrase, et regarda Alan et Dorothy. Ils tenaient une espèce de conseil de guerre pour examiner la situation financière de la firme. Elle n'était pas brillante. Les remplacements au titre de la garantie avaient absorbé un tiers des rentrées attendues, et coulé la plupart de leurs activités de plomberie normale. La seule bonne nouvelle était triste : Bamberley, en Californie, avait eu les mêmes ennuis, et ils avaient l'intention de faire un procès collectif à Mitsuyama. Résultat dans dix-huit mois environ, avec de la chance...

C'était encore une de ces journées lourdes, moites, torrides, avec un ciel chargé, et la porte était ouverte pour capter une éventuelle brise de passage par là. Ils avaient entendu des cris et des coups sourds venant du magasin, mais personne n'y avait prêté attention. Les gens s'énervaient facilement avec un temps comme ça.

— On dirait que c'est sérieux ! lança Alan en se hâtant vers la porte.

Les autres suivirent. Ils prirent le corridor qui séparait la section administrative de...

— C'est Mack ! hurla Pete. Il est devenu fou !

Ils s'arrêtèrent à la porte du magasin : rayons métalliques encombrés de pièces détachées dans leurs emballages, et surtout de filtres dans leurs caisses rouges et vertes avec des inscriptions en japonais. À la porte de son petit bureau vitré, Pete, le visage tordu de douleur, agrippé au chambranle parce que sa canne avait roulé hors de sa portée, un mètre plus loin. Philip la ramassa et la lui rendit. Il l'aida à se relever, et le sentit trembler. D'un endroit caché par les rayons, des bruits parvenaient : des choses que l'on remuait et qui tombaient par terre.

— Que s'est-il passé ? demanda Alan.

— Il... il est arrivé il y a quelques minutes sans son aide, fit péniblement Pete qui haletait tellement qu'il n'avait plus de souffle pour parler. Il m'a crié je ne sais quoi sur ces salauds de nègres qui croient que tout leur appartient, et il s'est mis à tout saccager.

— Il y a quelqu'un d'autre ici ? demanda Philip.

— Personne ! Il est 4 heures, et les installateurs sont tous dehors. J'ai renvoyé Gladys chez elle. Elle est malade... inflammation des amygdales.

— Dorothy, appelle les flics demanda Philip.

Elle courut aussitôt vers le corridor.

— Mais on ne peut pas le laisser continuer ! s'écria Alan. Où est-il ?

— Je suis là ! cria Mack. Coucou !

Il écarta les deux cartons en haut d'une pile qui faisait deux mètres, au bout d'une allée entre les rayonnages, et les épia. C'était un homme corpulent, aux épaules larges. Son visage luisait de transpiration.

— Enlevez-moi cette face de nègre de devant mon nez, ajouta-t-il, ou je démolis tout !

— Mack !

Alan fit un pas en avant, mais au même instant Mack fit tomber la pile de cartons. Il y eut une série de petits craquements. Une douzaine de coques en plastique fragile avaient dû s'écraser. Il commença à piétiner ce qui était par terre. Il devait bien peser dans les quatre-vingts ou quatre-vingt-dix kilos.

— Espèce de salaud ! Arrête ! rugit Alan.

Mack pinça les lèvres, saisit quelque chose sur l'étagère la plus proche et le lança. Alan baissa la tête. L'objet alla fracasser un carreau du bureau de Pete. Mack se mit à glousser comme un enfant de trois ans, et continua à sauter sur les cartons éventrés. Au bout d'un moment, il se mit à chanter en rythme :

— Je suis... le roi... de ce château... Torche... le cul... des Hottentots...

— Il est vraiment cinglé, murmura Philip en ayant l'impression que tout son sang avait reflué de sa tête vers ses jambes, lui rendant le cerveau vaseux et les pieds lourds comme du plomb.

— Oui. (Alan s'épongea le visage.) Va me chercher mon revolver. Tu sais où je le mets ?

— Oui.

Mais quand Philip se tourna, il faillit entrer en collision avec Dorothy qui revenait en courant.

— Phil, le téléphone ne marche pas ! Et j'ai vu des incendies... partout ! La moitié du centre de la ville est en train de brûler !

Les trois hommes se figèrent en même temps. Ils se rappelaient soudain les bruits qu'ils avaient entendus depuis une demi-heure : sirènes d'incendies, sirènes de police, coups de feu. Mais on les entendait presque tout le temps, dans n'importe quelle grande ville !

Mack, pendant ce temps, saccageait joyeusement les cartons. De temps en temps, il en faisait basculer une nouvelle pile.

— Est-ce que c'est la guerre ? fit Alan lentement.

C'était la pensée qui était venue à l'esprit de tout le monde.

— J'ai un poste de radio là-dedans, déclara Pete en désignant l'intérieur de son bureau maintenant jonché d'éclats de verre.

Philip se précipita pour le prendre, tourna fébrilement les boutons à la recherche d'une station qui diffusât autre chose que de la musique. Au bout d'un moment, une voix dit : « Hé, Morris, qu'est-ce qu'il a, ce café ? Tu as pissé dedans, ou quoi ? Je déteste ce disque qu'on vient de passer. Je vais le foutre en l'air. Hé, hé ! Bordel de Body English ! C'est une bande de cons et de tapettes ! »

L'émission cessa brusquement, comme si quelqu'un avait tourné un bouton. C'est ce moment-là que choisit Mack, sans doute lassé de piétiner les épurateurs, pour fracasser un nouveau carreau du bureau. Tout le monde se baissa, à l'exception de Pete à cause de son corset.

— Dorothy, apporte-moi mon revolver, chuchota Alan. Pete, est-ce que vous pourriez le tenir en respect ? Je pense qu'ils vous ont appris à vous servir d'un revolver quand vous étiez flic, non ?

— S'ils m'ont appris ! renifla dédaigneusement Pete. Ma formation entière a duré six semaines. Mais oui, je sais pas mal tirer.

— Dorothy...

Elle avait déjà disparu.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? demanda Philip à Alan, accroupi à côté de lui.

— Venez donc ! cria Mack en sautant plusieurs fois à pieds joints. On s'amuse bien ici ! Pourquoi vous ne sortez pas ?

— Le type de la radio n'avait pas l'air tout à fait d'aplomb lui non plus, dit Pete, également à voix basse, sans quitter Mack des yeux. Et tous ces incendies ?

— Des émeutes ! lança Alan. Ne vous inquiétez pas de ça pour l'instant. Nous avons nos propres problèmes... ah, merci.

C'était Dorothy qui lui tendait le calibre 32 qu'il avait toujours à portée de la main dans le tiroir de son bureau.

— Prenez ça, Pete. Phil et moi, nous allons essayer de le contourner par-derrière. Si nous pouvons lui sauter dessus, nous réussirons peut-être à le maîtriser. Tu viens, Phil...

C'est à ce moment-là que Mack aperçut le revolver qu'Alan était en train de tendre à Pete. Son visage se déforma aussitôt en un masque de rage.

— Enfant de putain ! hurla-t-il en chargeant.

Philip poussa un cri et recula, dans l'idée de protéger Dorothy. Alan fit feu.

— Salaud !

Mack regarda sa poitrine, nue dans l'échancrure de sa chemise, et vit le petit trou rond au niveau

du sternum. Son visage revêtit une expression de stupéfaction intense.

— Vous m’avez...

Une tache sombre grossissait le long de la jambe de son pantalon.

— Merde, dit-il d’une petite voix. Je me suis pissé dessus.

Et lentement, il s’écroula sur ses genoux et tomba le visage contre terre.

Dorothy se mit à sangloter.

Il y eut un long silence. Le sang commençait à se mélanger à l’urine.

— Maintenant, nous sommes obligés d’avertir les flics, dit finalement Alan. Téléphone ou pas téléphone. Mais... (Il regarda ses compagnons l’un après l’autre, inquiet :) Je ne pouvais pas faire autrement, n’est-ce pas ?

— C’est vrai. (Pete s’humecta les lèvres.) Il y avait une lueur de meurtre dans son regard... Bon Dieu, qu’est-ce qui a bien pu le mettre dans cet état-là ? Il n’avait même jamais plaisanté sur la couleur de ma peau, comme le font les autres parfois. Et tout d’un coup... ça lui a pris !

— Dorothy, demanda Alan sans pouvoir détacher son regard du cadavre, pourrais-tu prendre la voiture et...

— Non, l’interrompit Dorothy. (Elle tenait ses mains serrées l’une dans l’autre, pour les empêcher de trembler.) Tu n’as pas vu comment c’est, au-dehors. Je ne peux aller nulle part toute seule. J’aurais trop peur.

Philip et Alan échangèrent un regard.

— Je crois qu’il faudrait aller voir, dit Philip.

Il les précéda pour prendre le chemin de son bureau. Celui d’Alan, où ils s’étaient réunis un peu plus tôt, donnait sur un grand mur noir de l’autre côté de la rue. Dès qu’il eut ouvert la porte, Philip poussa une exclamation horrifiée.

Au loin, une fumée noire s’élevait en gros tourbillons pour rejoindre la grisaille éternelle du ciel. Lorsqu’il ouvrit la fenêtre, il laissa entrer une odeur de brûlé : caoutchouc, plastique, bois, Dieu sait quoi encore. C’était infiniment plus désagréable que n’importe quel incendie de rivière.

Au bout d’un moment, une voiture de police arriva, toutes sirènes hurlantes, et prit sur les chapeaux de roues la direction du centre de la ville. Ils aperçurent un homme, à côté du chauffeur, qui rugissait dans un micro.

Après cela, dans un grondement sonore, des camions de l’armée. Au moins huit ou neuf, chargés d’hommes armés munis de masques.

— Cours demander ce qui se passe ! s’écria Dorothy.

Philip se précipita. Mais avant qu’il arrive dehors, les camions étaient passés. Il revint en toussant et en se frottant les yeux.

— Trop tard ! dit-il. Mais il doit bien y avoir un moyen de découvrir ce qui se passe ! Est-ce qu’il y a une autre radio ?

— Oui, la mienne, dit Dorothy, en courant la chercher.

Réglée sur la bande CONELRAD, elle laissa entendre une voix de petite fille qui chantait. Mais était-ce bien une petite fille ? « Castor était plus gros que Pollux ! Et quand ils se donnaient du luxe, Pollux offrait son cul à Castor, qui avait une grosse queue et trois couilles en or. »

La voix baissa d’une octave et demie et ajouta d’un ton professionnel normal : « Ne quittez pas l’écoute. Restez sur cette longueur d’onde pour entendre d’autres informations. »

Philip, comme un fou, tourna de nouveau le bouton dans tous les sens. Pâle, Dorothy essaya encore le téléphone et confirma qu’il ne fonctionnait plus du tout, pas même un bourdonnement sur la ligne.

« Youpie, les mecs ! » fit la radio, et on entendit un rire hennissant. « Pour une vape, ça c’en est une ! C’est *super*... Eh, toi, espèce d’enculé, laisse ce bouton tranquille ! C’est *mon* émission. Tu me

coupes, et je te coupe les couilles. » On entendit le bruit d'une bouteille qui se fracassait. « Fiche le camp d'ici ou je t'écrabouille, vu ? »

Une autre station jouait *l'Ode à la joie* de Beethoven sur 45 tours au lieu de 33, et quelqu'un trouvait ça si marrant qu'il riait plus fort que la musique.

Il n'y avait rien d'autre sur le cadran, pas même sur la fréquence de la police, mais cela ne voulait rien dire. L'emplacement n'était pas propice à la réception des ondes courtes, et le poste n'était pas puissant.

Alan éteignit la radio.

— Phil, tu as une femme et des gosses qui t'attendent. Rentre chez toi.

— Mais...

— Tu as entendu ce que j'ai dit ! (Bourru.) Je vais fermer avec Dorothy, ensuite je la raccompagnerai en voiture. Je suis armé. Ça ira. Tu préviendras la police pour Mack en passant, d'accord ?

Philip hocha la tête. Son cœur battait à coups redoublés.

— Je raccompagne Pete, dans ce cas. Il ne peut pas conduire. (Il hésita.) Merci.

LA DESCENTE AUX ENFERS

Pete eut du mal à entrer dans la voiture de Philip. Une impulsion – sa conscience, peut-être – l'avait poussé à choisir le modèle au-dessous dans sa marque préférée quand il avait acheté la nouvelle voiture de l'année, en juin dernier. Après s'être assuré que Pete était casé, il sortit deux masques de la boîte à gants.

— Tenez, dit-il en lui offrant celui de Denise.

Les masques que mettaient généralement les enfants étaient trop petits. Pete l'accepta avec un grognement de remerciement. Même avec le précipitateur branché, la puanteur était dure à supporter sans masque. Déjà, l'air était plein de particules noirâtres qui flottaient.

— Vous croyez que c'est une attaque ? demanda Pete d'une voix étouffée. Ou simplement des émeutes ?

— Dieu seul le sait, répondit Philip en sortant quelque chose d'autre de la boîte à gants (Le calibre 22 de Denise.) Prenez ceci également.

— O.K.

Pete le mit sur ses genoux, sa main noire négligemment posée sur la crosse.

— Allons-y. Chez vous d'abord.

Philip mit le moteur en route et se dirigea vers la sortie du parking. Il ne l'avait pas plus tôt atteinte qu'il dut écraser la pédale du frein. Venant du centre de la ville comme une chauve-souris surgissant de l'enfer, un fou aux yeux dilatés au volant d'une Maserati.

VROOM !

— Qu'est-ce que...

Derrière la Maserati, une Mustang, et une Camaro, suivie d'une grosse Lincoln...

Il y avait un trou. Philip s'y engouffra. Et prit la direction du centre. Pas une voiture, rien pendant dix rues, douze, quinze ! Mais dans l'autre sens, il y en avait tellement qu'elles débordaient de leur moitié de la chaussée, ignorant les feux rouges et les priorités, s'effleurant les unes contre les autres sans pourtant se heurter vraiment...

— J'ai déjà vu ça, dit Pete. La panique.

— Oui.

Devant eux, une Econoline brûla un feu rouge sur leur droite et leur coupa la route pour essayer de s'insérer dans la file adverse. Elle bloqua ses pare-chocs contre ceux d'une Cadillac, et les deux voitures s'immobilisèrent.

— Oh, oh ! murmura Philip, et il contourna l'arrière de l'Econoline avant que le feu ne passe au rouge.

Il se sentait extraordinairement calme. C'était comme si inconsciemment il attendait ce jour depuis longtemps, le jour où le ciel tomberait sur leurs têtes, et avait usé toutes ses réserves de peur et d'angoisse. Il rentrerait chez lui, et trouverait, ou ne trouverait pas, Denise et les enfants. Dans le dernier cas, ou bien il les retrouverait plus tard, ou bien il ne les trouverait jamais parce qu'ils étaient morts. Tout était déjà réglé, hors de son pouvoir.

Il jeta un coup d'œil à Pete :

— Jeannie est à la maison ? demanda-t-il.

— Sans doute, fit Pete. (Sa main se tendit soudain sur la crosse du revolver.) Attention, devant !

À une rue de distance : une station d'essence en feu.

D'énormes langues de feu jaune. Quelqu'un essayait vainement de brancher une lance. Un groupe de passants, ravis, hurlant et essayant de l'en empêcher en lui jetant des bouteilles vides et des boîtes de conserve. Philip prit sur la droite et zigzagua dans une série de petites rues qu'il ne connaissait pas et qui, miraculeusement, les conduisirent au bon endroit. Incroyable. Des gens qui obéissaient à un feu rouge. Il gagna l'avenue parallèle et fonça.

Pendant tout ce temps, le hurlement des sirènes.

Et de temps à autre, le claquement sec d'une arme à feu.

— Essayons encore la radio, fit Pete en tournant le bouton.

Musique. Tout paraissait normal. La version démente de *Summertime* par Roaring Mortimer, avec les paroles accélérées à double sens comme au temps de King Pleasure.

« Summertime les nanas et les mecs, et ceux qui sont entre les deux aussi. La bouffe est rousse et tout en camion, et c'est LE PIED ! LE PIED À PORTER ! Youp-la-la ! »

Arrivé là, silence. Pete, surpris, éteignit le poste et le ralluma, mais il n'y avait plus rien nulle part.

Ici, les vitrines de cinq ou six magasins étaient brisées. Mais aucun signe d'émeute habituel : pas de barrières déroutant la circulation, pas de voitures de police... Qu'étaient devenus tous ces camions militaires chargés d'hommes ? Tous les gens sur les trottoirs avaient l'air hilare. La circulation devenait plus dense. Philip tournait la tête sans arrêt d'un côté et de l'autre. Ils étaient encore très loin de la zone d'incendie qui salissait l'atmosphère. Ce devait être à hauteur de la 18^e Rue et de Stout, se dit-il. Peut-être au bureau de poste. Il vit un jeune garçon attraper par sa jupe une femme d'âge moyen et lui donner une claque sur les fesses. Elle tira sur la jupe qui lui resta dans les mains, et elle s'éloigna d'un air indifférent. Elle ne portait pas de dessous.

— Tout le monde est devenu fou ! murmura Pete. Comme Mack !

— Je ne veux pas le croire ! lança Philip. Regardez, il y a une voiture de flics devant. On va leur demander...

Entourée par un groupe de jeunes qui ricanaient. Merde ! Lentement, Philip s'approcha de la voiture, rangée le long du trottoir, et vit, incrédule, pourquoi la foule s'était assemblée. Le conducteur et l'homme qui était assis à côté de lui étaient enlacés et échangeaient un baiser passionné.

Une fille dessinait une tête de mort et des tibias sur le coffre de la voiture avec un bâton de rouge à lèvres. C'était un beau dessin, artistique, avec les dents et tous les détails.

Mais à ce moment-là, quelqu'un leur tira dessus et un trou apparut soudain au coin arrière gauche du toit. La glace arrière s'étoila.

Philip fut si épouvanté qu'il faillit perdre le contrôle du volant, mais il regagna son sang-froid avant de heurter un piéton. Puis ils tombèrent sur une vraie barrière de police. Il y avait là quelque chose de rassurant en même temps que d'embêtant.

— Hé, ce type-là, je le connais, fit Pete tandis qu'un policier noir leur faisait signe de s'arrêter. Il baissa sa glace et ôta son masque, au risque d'attraper une crise de toux.

— Chappie ! Chappie Rice ! appela-t-il.

— Qu'est-ce que... Ah, merde, c'est Pete Goddard ! Ça fait des mois, mon vieux...

Le policier leva les yeux pour s'assurer qu'aucune autre voiture ne s'approchait, et se pencha sur la portière de Pete.

— Chappie, je te présente Phil Mason, mon patron. Dis donc, qu'est-ce qui se passe en ce moment ?

— Moi, je viens d'arriver ! Je ne devais pas être de service, mais ils ont appelé tous ceux qu'ils pouvaient toucher. Tout ce que je sais, c'est que toute la ville a le cerveau ramolli. À Arvada et à Wheatridge, ils ont fait venir la troupe, deux cent cinquante hommes de Wickens. Trois ou quatre cents maisons incendiées, des bandes de gosses déchaînés dans les rues, le cul nu, hurlant leur chant du diable et cassant tout sur leur passage. Du côté de la poste, il y a quatre immeubles en feu, des magasins, des bureaux, des stations d'essence qui sautent un peu partout, et ici il y a des tireurs embusqués qui canardent... Dites, vous avez vu ce trou dans votre toit ?

— Nous l'avons vu ! lança Philip. Écoutez, j'essaye de raccompagner Pete chez lui. Quel est le chemin le plus facile ? Il habite au... merde ! Quel numéro ?

Pete donna l'adresse. Chappie Rice réfléchit.

— Moi, à votre place, si je voulais aller là-bas, je ne passerais pas par ici ! Mais si vous reculez jusqu'à la dernière intersection, et si vous prenez au sud jusqu'à la troisième...

Ils suivirent ses indications.

Le quartier était désert. Tout ce qui bouleversait le centre de la ville paraissait extrêmement lointain, bien qu'en réalité il n'y eût pas plus de cinq ou six rues de distance. La rue de Pete s'était refermée sur elle-même comme une huître apeurée. Il n'y avait littéralement personne en vue lorsque Philip s'arrêta devant l'immeuble où il habitait. Seuls les rideaux bougeaient.

— Attendons, suggéra Philip. Des tireurs embusqués ?

Trente secondes de tension. Rien ne se produisit. Pete s'écria :

— Mon Dieu. Grâce au ciel, j'aperçois Jeannie !

Philip leva les yeux vers la fenêtre de leur appartement. Elle faisait des signaux frénétiques.

— Merci pour le masque... et le revolver ! dit Pete en ouvrant la portière et en s'efforçant laborieusement de faire sortir ses jambes.

Pete serra le frein à main et s'apprêta à faire rapidement le tour de la voiture pour lui venir en aide, mais Jeannie arrivait déjà en courant.

— Pete, mon chéri ! J'ai essayé de te téléphoner, mais ça ne fonctionne pas ! (Elle lui jeta les bras autour du cou, et faillit lui faire perdre l'équilibre.) Tout va bien, mon chéri ?

— Nous... euh... nous avons eu quelques ennuis au magasin, dit Pete.

Philip se rappela avec effarement qu'il avait oublié de parler au policier de tout à l'heure de la mort de Mack. À côté de tout ce qui était en train de se passer en ville, la chose lui avait paru négligeable.

— Mais tu es sûr que ça va ?

— Oui, oui, grâce à Phil.

Jeannie se tourna vers Philip, l'étreignit, l'embrassa et laissa sur sa joue une trace de larmes.

— Je ne sais comment vous remercier, dit-elle, émue. Si quelque chose devait arriver à Pete, je crois que je deviendrais folle.

Comme tous les autres...

— Ce n'est rien, grogna Philip. Je... je crois que je ferais mieux de rentrer, moi aussi ; vous pourrez vous débrouiller tout seul, Pete ?

— Oh, à partir d'ici, c'est facile. Je le fais tout le temps... Euh... merci encore.

Philip se détourna pour regagner sa voiture. Du trottoir, Pete lui cria :

— À demain, si les choses s'améliorent !

— Ouais.

Dans la rue où il habitait, une voiture se consumait doucement, l'avant enfoncé dans un pilier de boîte aux lettres. Sur le trottoir d'en face, un chien hurlait, accroupi sur ses pattes postérieures. Le bruit donna le frisson à Philip. Personne n'était visible là non plus.

À l'entrée du garage souterrain qui communiquait avec son immeuble, il y avait une grille en acier. Il s'arrêta à quelques centimètres et donna un coup de klaxon.

Personne ne vint lui ouvrir.

Quelque part il avait bien la clé qu'on lui avait donnée, mais il ne s'en était jamais servi...

Il fouilla dans la boîte à gants, espérant qu'elle pourrait se trouver là, et pendant qu'il en retournait le contenu – mouchoirs en papier froissés, maculés de rouge à lèvres, lunettes de soleil cassées appartenant à Josie, relevés de la Bank Americard, bougie de rechange, et toutes sortes d'objets hétéroclites – la voiture, et le sol, tremblèrent, et une explosion monstrueuse lui déchira les tympans. Il sursauta, et regarda affolé par-dessus son épaule. Suspendu dans les airs à moins d'une cinquantaine de mètres de lui, un nuage de fumée était parcouru d'étincelles aveuglantes, comme un éclair au magnésium.

Au diable la voiture !

Il descendit d'un bond, sans refermer la portière, sans même arrêter le moteur, et courut vers l'entrée des piétons. Pour ce portail, il avait une clé. Il l'avait demandée parce que les gardiens étaient tout le temps malades. Il ne le referma pas derrière lui, mais courut vers les ascenseurs...

Il n'eut pas la patience d'en attendre un, et monta l'escalier quatre à quatre.

Arrivé à l'étage où il habitait, il trouva la porte de son appartement verrouillée, et tambourina comme un fou tandis qu'au-dehors il y avait une nouvelle explosion qui fit tomber du plâtre d'une fissure du plafond qu'il ne se rappelait pas avoir vue avant.

Dedans, un bruit de mouvement. Il cria.

Quelqu'un défaisait le verrou. Puis la chaîne de sûreté.

Denise apparut, le visage baigné de larmes.

— Oh, chéri !

Elle se jeta dans ses bras, égarée, et il la sentit trembler.

— Là, tout va bien, maintenant. Je suis là...

Et j'ai laissé mon revolver dans ma voiture, avec la portière ouverte et le moteur en marche... Bon Dieu, est-ce que je suis cinglé, moi aussi ? Ce putain de monde a perdu l'esprit en l'espace d'une heure ?

— Non, tout ne va pas bien, prononça Denise.

Ses larmes avaient cessé de couler, et sa voix avait la froideur du marbre. Elle referma la porte et se tourna pour lui faire face.

— Je n'ai pas pu appeler la police.

— Chérie...

— Tout ne va pas bien. C'est Josie.

Il y eut un instant de silence de mort. Rien ne se produisait plus. Ni à l'intérieur, ni à l'extérieur de l'immeuble, jusqu'aux confins de l'univers.

— Je croyais qu'elle était endormie. Mais Harold l'a tuée.

DOULEUR PROJETÉE

... incendies incontrôlés. Tandis que la nuit tombe, Denver vu d'avion ressemble au cratère d'un volcan. Stations d'essence, magasins et maisons s'envolent en fumée. Et pendant tout ce temps, par-dessus le rugissement des flammes, on entend des tirs isolés. Parfois, c'est la police battant désespérément en retraite devant une population qui semble s'être retournée contre elle en un clin d'œil. D'autres fois, il s'agit de renforts de l'armée et de la Garde Nationale qui s'efforcent de rétablir l'ordre dans les faubourgs environnants. Déjà, deux mille hommes en instance de départ pour le Honduras ont été dirigés sur les lieux et parachutés avec leur équipement de combat au grand complet. Car il ne s'agit pas d'une émeute ordinaire.

Et la lave de ce volcan – eh bien, ce sont les gens. Des dizaines de milliers d'entre eux, jeunes et vieux, blancs et noirs, se déversent dans les campagnes environnantes.

Toutes les routes importantes desservant la ville sont bloquées par des embouteillages monstrueux. On pense que dix-huit mille voitures sont ainsi prises au piège. Plusieurs sont entrées en collision, d'autres sont tombées en panne et ont été abandonnées, et les conducteurs d'un grand nombre d'entre elles ont été tués... mais peu importent les causes, seules les conséquences comptent à l'heure actuelle. Abandonnant leur voiture souvent après avoir parcouru quelques centaines de mètres à partir de leur domicile, les gens s'enfuient, emportant ce qu'ils peuvent, abandonnant le reste aux flammes. Les témoins ont pu comparer ce qui se passe en ce moment aux grands exodes de la guerre pour en donner une idée, mais j'ignore si la description est adéquate. Ce qui est sûr, c'est que la catastrophe est survenue de nulle part, et que personne n'est capable de dire ce qui est réellement en train d'arriver...

RIEN NE VA PLUS

Président : Mais nous avons besoin de ces hommes ! Les Tupamaros sont à portée de mortier de San Pedro Sula !

Département d'État : Que les Mexiens fassent eux-mêmes leur sale boulot, pour changer. Ce n'est pas une simple émeute... c'est la guerre civile.

Défense : J'ai bien peur que ce ne soit en gros la vérité, monsieur le Président. Il ne s'agit pas non plus d'une action subversive. C'est plutôt ce à quoi l'on pourrait s'attendre si

PARTIE DE LA TRANSCRIPTION RÉSERVÉE
ACCESSIBLE SEULEMENT
AUX PERSONNES MUNIES
D'UN VISA DE SÉCURITÉ TROIS-ÉTOILES

et bien sûr nous n'avons jamais eu l'idée de stocker l'antidote. Il faut cependant essayer d'obtenir à tout prix la substance d'une compagnie de produits pharmaceutiques sans perdre une seule seconde. En attendant... eh bien.

Contre-espionnage : En attendant, il n'y a qu'une seule chose à faire. Mettre toute la région sous le

coup de la loi martiale, l'État entier si nécessaire, et installer un cordon de troupe avec ordre de tirer à vue sur quiconque refuse d'obéir.

Justice : Oui, nous n'avons pas le choix. Le pays n'est simplement pas équipé pour faire face à quatre cent mille fous furieux.

OCTOBRE

LES HOMMES TIC-TAC

FERNANDO : ... En un mot,
Il n'aura l'âme en paix que dans le monde entier,
Ce grand globe de mers et puis de continents
Fera tic-tac à son plaisir comme une horloge paroissiale.
Tu n'es qu'un rouage, Juan, tout comme moi ;
Il nous a façonnés, décorés d'appendices saillants,
Il nous a couverts d'or.

JUAN : Couverts d'ordures, pourrais-tu dire.

FERNANDO : Tu parles vrai, frère. Et tout cela
Fait partie de son horlogerie. Vois-tu, il est le balancier ;
Nous le suivons comme une mécanique
Dont les ducats sont l'huile qui fait tourner les roues
Sans grincer.

JUAN : Je grincerai, par Dieu ; je piafferai
Et appellerai l'ouragan sur sa tête.
Je conjurerai des cataclysmes sous ses pas !

FERNANDO : Tu ne peux échapper à tes chaînes, Juan ;
Devant ton vain courroux il lèvera la tête
Et dira que tu sonnes l'heure.
Il te saura mille fois gré...

La tragédie d'Ercole, 1625.

MESURES D'URGENCE

« Merci. Amis et compatriotes américains, jamais président des États-Unis n'aura eu tâche plus

triste que celle qui m'incombe aujourd'hui. Il est de mon douloureux devoir de vous informer que notre pays est en guerre. Une guerre sans bombes, sans tanks et sans missiles. Non pas une guerre menée vaillamment par des soldats sur les champs de bataille, par des marins affrontant l'océan hostile, par des aviateurs faisant vibrer les cieux – mais une guerre qui doit être faite par vous, peuple des États-Unis.

» Nous avons été attaqués avec les armes les plus lâches, les plus monstrueuses, les plus diaboliques jamais conçues par le cerveau d'un homme infâme. Nous sommes les victimes d'une offensive à la fois chimique et biologique. Vous savez tous que nos récoltes ont baissé de façon désastreuse l'été dernier. Nous, les membres de mon cabinet et moi, avons retardé l'annonce de la vérité, dans l'espoir que nous pourrions contenir la menace des *jigras*. Il nous est impossible de le faire plus longtemps. Nous savons que ces parasites ont été délibérément introduits dans notre pays. Ce sont les mêmes qui ont détruit l'agriculture entière de l'Amérique centrale, et conduit au triste et regrettable conflit du Honduras.

» Tant qu'il ne s'agissait que de cela, nous pouvions l'endurer. Nous sommes un peuple brave, patient, habitué à souffrir, nous les Américains. Ce qui est nécessaire, nous le ferons. Mais hélas, il y en a quelques-uns parmi nous qui portent le nom d'« Américains » et qui sont des traîtres déterminés à renverser le gouvernement légitime, démocratiquement élu, à rendre le travail de la police impossible, à dénigrer et décrier le pays que nous aimons. Certains adhèrent à des idéologies étrangères : le communisme de Marx et de Mao ; d'autres, tout aussi détestables, adhèrent à une croyance également étrangère, quoique née à l'intérieur de nos propres frontières. Je veux parler du culte des trainites dont le chef, Dieu merci, est à l'abri de solides barreaux, attendant un juste châtiment pour avoir kidnappé un jeune garçon innocent et lui avoir inoculé toutes sortes de maladies horribles qui ont mis ses jours en danger.

» Nous devons combattre un ennemi présent en notre sein. Nous le reconnaitrons à ses mots comme à ses actions. Une des grandes cités de notre nation se tord aujourd'hui dans les affres de l'agonie parce que ses réserves d'eau, le précieux filet de cristal sans quoi notre existence est impossible, ont été empoisonnées. Vous me direz : comment résister à un ennemi dont l'arme est le robinet de votre évier, le distributeur d'eau glacée où vous allez soulager votre soif à l'usine ou bien au bureau ? Je répondrai ceci : C'est vous, peuple de notre grand pays, qui devez fournir la réponse !

» Je sais que ce ne sera pas facile. Nous aurons du mal. Nos ennemis ont réussi à réduire nos stocks de vivres au point que nous devons nous partager bon gré mal gré ce qui reste. À la suite de cette allocution, vous serez informés des mesures d'urgence que nous comptons prendre pour une répartition juste et équitable des stocks dont nous disposons. Vous serez également informés des projets que nous avons pour réduire au silence les traîtres et les éléments subversifs connus. Mais le reste vous incombe. Vous savez qui est l'ennemi. Vous le rencontrez chaque jour au travail, vous l'avez entendu tenir des propos de trahison, vous l'avez vu partir pour assister à un meeting commie, vous avez remarqué les livres anti-américains de sa bibliothèque, vous avez refusé de rire à ses prétendues plaisanteries où le nom des États-Unis était traîné dans la boue, vous vous êtes bouché les oreilles à sa propagande anti-américaine, vous avez dit à vos enfants de se tenir éloignés de ses enfants qui apprennent à emboîter son pas de traître, vous l'avez vu à une manifestation trainite, vous savez comme il a menti et diffamé les Américains loyaux qui ont bâti notre pays jusqu'à ce qu'il devienne la nation la plus riche et la plus puissante de toute l'histoire.

» Mes amis, vous m'avez élu pour vous faire entrer dans le troisième siècle d'existence de notre pays. Je sais que l'on peut vous faire confiance pour que vous fassiez ce qui est juste. Vous connaissez l'ennemi. Frappez-le avant qu'il vous frappe ! »

BIEN ENVOYÉ

- Tu as entendu ce que cet enfant de putain a dit de Train ?
- Tu parles si j’ai entendu ! Et ils ne lui ont même pas encore fait son procès !

RETOUR À L’ORDRE

Toc toc.

Sale, pas rasé, vêtu d’habits qu’il devait porter depuis plus d’une semaine, Philip tendit la main vers son revolver avant même d’ouvrir les yeux. Il faisait encore presque noir dans le living où ils avaient décidé de camper. Il n’y avait plus d’électricité depuis le début des événements. Ni d’eau. Avant que les piles de leur transistor ne rendent l’âme, ils avaient appris que c’était l’eau de la ville qui avait rendu les gens fous... et Harold.

Ce dernier était assis dans un coin, souillé, indifférent, suçant son pouce et contemplant l’infini. Il n’avait pas parlé depuis le moment où il avait tué sa sœur. Il aurait pu être Narcisse.

Josie était dans le congélateur, couvercle fermé. Elle commençait à puer. Mais ce n’était rien à côté de l’odeur qui se dégageait des toilettes.

Denise, aussi sale que lui, sans sa perruque, sa teigne annulaire striant son cuir chevelu, se dressa en chuchotant :

— Qui cela peut-il être ?

— Comment veux-tu que je sache ? lança Philip en s’appuyant au coin d’une table et en chassant le sommeil de ses yeux des phalanges de sa main armée.

Il se sentait malade ce matin, pire qu’hier, mais ils avaient cassé leur unique thermomètre en essayant de prendre la température d’Harold, et ses deux seules expéditions à l’extérieur jusqu’à présent ne l’avaient pas conduit jusqu’à un drugstore. La première fois, il avait récupéré son revolver ; la seconde ne lui avait rien apporté, si ce n’est le renseignement que tous les magasins du voisinage avaient été pillés. Ils vivaient des hamburgers et du jus d’orange qu’ils avaient dans le congélateur.

Il contourna, en se dirigeant vers le judas, leur foyer improvisé. Ce n’était pas marrant de vivre dans un appartement moderne où plus rien ne marchait. Le gaz avait été coupé à peu près en même temps que l’électricité. Ils avaient eu de la chance de trouver une plaque d’amiante sur laquelle ils avaient disposé des grilles de cuisinière.

Il regarda prudemment par le judas, et se raidit.

— L’armée ! chuchota-t-il.

Et en même temps il prit conscience d’un bruit dans l’appartement d’à côté, qui était totalement silencieux depuis deux jours.

— Tu es sûr ? (Denise était à genoux, tremblante.) Si c’était quelqu’un qui faisait semblant...

Il y avait quelque chose de convaincant chez l’homme qui attendait devant la porte. Sergent-chef, visage à moitié caché sous un masque réglementaire, tenant à la main un bloc-notes et un stylo. Il faisait une espèce de recensement, peut-être. Derrière lui, un autre homme apparut, un soldat au brassard d’infirmier. Il tenait à la main une boîte de flacons et un pot de pilules blanches.

— Ça va, murmura-t-il en ôtant le verrou, mais en laissant la chaîne de sûreté et en s’arrangeant pour que son revolver soit bien en évidence.

— Lâchez ce revolver ou je tire !

Comme par magie, le sergent pointait une carabine. Il devait la tenir cachée derrière son dos, le canon vers le bas, de telle manière qu'une simple torsion du poignet pût l'amener en position de tir.

— Mais je ne veux rien faire, dit Philip d'une voix faible. J'habite ici. C'est chez moi !

— Lâchez cette arme !

Il haussa les épaules et lança le petit revolver sur un coussin avoisinant.

— C'est mieux, dit le sergent. Vous êtes Philip A. Mason ?

— Ou... oui.

— Papiers !

Philip chercha son portefeuille dans sa poche arrière et lui tendit son permis de conduire. Le sergent le prit en ajoutant :

— Et ouvrez-moi cette foutue porte, voulez-vous ?

— Euh... oui, tout de suite.

Il défit la chaîne de sûreté. Le soldat entra et fit du regard le tour de la pièce, en fronçant le nez. Il avait laissé tomber son masque sous son menton, et paraissait le regretter. Mais l'air à l'intérieur n'était pas pire que celui qu'on respirait quand on ouvrait une fenêtre. Certains des incendies du centre avaient duré cinq ours et le vent amenait encore de la fumée des quartiers périphériques.

— Vous êtes Mrs Mason ? demanda le sergent en rendant le permis de conduire. Et vous avez deux gosses ?

Le ton autoritaire de la voix du sergent, pensa Philip, était curieusement rassurant. Depuis la mort de Josie, il avait imaginé que plus personne au monde ne savait où il allait. Lui-même, il avait passé des heures d'affilée, parfois des demi-journées entières, à contempler par la fenêtre les nuages de fumée, incapable de réagir et encore moins de faire des projets.

Denise se mit debout, en serrant une couverture fripée contre sa poitrine. Comme elle était entièrement vêtue – ni elle ni Philip n'avaient ôté leurs vêtements depuis une semaine – cela ne faisait aucune différence.

Un troisième homme entra dans l'appartement. Encore un soldat, qui portait un sac de jute avec quelque chose de lourd au fond. En apercevant le revolver de Philip, il s'en empara, vida les cartouches qui étaient encore dedans et le jeta dans le sac.

— Hé, il est à moi ! protesta faiblement Philip.

— Les armes à feu sont interdites dans la ville, grogna le sergent. Il y a eu vingt mille personnes de tuées par balles, jusqu'à présent. C'est votre fils ?

Il désignait Harold, qui ne suivait même pas les nouveaux arrivants du regard.

— Euh... oui.

— Et l'autre gosse, la fille ?

— Euh...

— Elle est morte.

C'était Denise, d'une voix claire.

Le sergent cocha quelque chose sur sa liste, sans paraître surpris.

— Uhu. Comment ?

— C'est Harold qui l'a tuée. Vous voulez voir le corps ?

Cela eut raison de l'indifférence du sergent. Baissant son bloc-notes, il la dévisagea.

— Il l'a tuée. Je croyais qu'elle était endormie, mais il l'a poignardée et a relevé la couverture sur elle.

La voix de Denise était monocorde, drainée de toute émotion. Ils avaient vécu une semaine d'enfer. Il n'y avait plus de place pour rien.

Le sergent et l'infirmier échangèrent un regard.

— Je crois que je vais demander au toubib de s'occuper de ça, sergent, fit le soldat au bout d'un

moment. C'est au delà de ma compétence.

— O.K. (Le sergent s'humecta les lèvres.) Allez voir s'il a fini d'examiner les corps dans l'appartement d'à côté.

— Les corps ?

Philip fit la moitié d'un pas en avant. Ils n'avaient jamais fréquenté les Friedrich qui habitaient l'appartement d'à côté, mais ils se disaient bonjour quand ils se croisaient, et le jour où la crise avait éclaté, pensant mettre en commun leurs ressources et leurs forces, il était allé sonner chez eux pour leur parler. Mais ils avaient refusé d'ouvrir.

— Oui, les corps, fit sèchement le sergent. Nous n'avons trouvé que vous de vivant dans l'immeuble. Vous avez accompli vos obligations militaires ?

Plume levée pour cocher la rubrique suivante dans sa liste.

— Je... (Pete déglutit péniblement.) Oui, voilà mon certificat.

Il sortit de nouveau son portefeuille. Il fallait l'avoir tout le temps sur soi, depuis que les opérations au Honduras avaient tourné au vinaigre. Ils étaient féroces avec les insoumis.

— Mmm... Manille ? J'y étais aussi, fit le sergent en écrivant rapidement. Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté comme vous le deviez ?

— Je ne comprends pas, déclara lentement Philip.

— Vous étiez supposé vous présenter à Wickens, à moins d'être fou ou malade. Ou bien à l'Arsenal. Il y a trois jours. (Le sergent lui rendit le certificat.) Vous risquez d'avoir des ennuis, Mr Mason.

Philip secoua la tête :

— Ils l'ont dit à la radio, ou quelque chose comme ça ? demanda-t-il faiblement. Parce que notre radio ne marche plus depuis trois jours. On la faisait marcher tout le temps au début, parce qu'on essayait de savoir ce qui se passait. Le téléphone est coupé aussi, et la dernière fois que je suis descendu dans la rue je me suis fait tirer dessus.

Le sergent le regarda pensivement.

— Bah, je pense qu'ils ne seront pas trop durs avec vous. Nous avons besoin de tous ceux qui ne sont ni cinglés ni malades.

— Je crois que je suis malade, dit Philip. J'ai de la fièvre.

— Ah, ça ce n'est rien. C'est ce truc qui nous donne des migraines... comment ça s'appelle, Rocco ?

L'infirmier répondit :

— Tularémie. Mais il y a le typhus qui est pire, et on dit qu'il y a la variole aussi.

Philip jeta un coup d'œil à Denise, et vit qu'elle était tellement dépassée par les événements qu'elle restait simplement bouche bée. Il se sentait dans le même état d'esprit.

— Tu as un sac pour la gosse ? demanda le sergent en se tournant vers l'autre militaire, celui qui ramassait les armes.

Le soldat hocha la tête et sortit quelque chose qui ressemblait à un gros cigare noir. Lorsqu'il le secoua, il prit la forme d'un sac en plastique d'environ un mètre quatre-vingts sur quarante-cinq centimètres.

— Des cercueils, fit le sergent avec un sourire sarcastique. On fait ce qu'on peut.

— Mon Dieu, mais c'est Philip Mason ! (Un cri venu de la porte, et Doug McNeil s'engouffra.) Et Denise aussi ! Le ciel soit loué, vous êtes vivants !

Il était hagard, pas rasé, vêtu d'un treillis kaki beaucoup trop large, mais d'après la manière dont il marchait il allait bien. Philip se demanda s'il oserait lui sauter au cou et pleurer.

Mais avant qu'il ait eu le temps de réagir d'une manière aussi ridicule, le regard de Doug s'était posé sur Harold. Un seul coup d'œil, puis il se tourna brusquement vers Denise :

— Il a bu l'eau du robinet !

Denise hochait gravement la tête. Ils avaient réfléchi à cela ensemble des centaines de fois, reconstituant la manière dont il avait dû, pendant que sa mère dormait après avoir absorbé des doses massives de calmants, grimper devant l'évier pour ouvrir le robinet mortel, puis s'emparer d'un couteau pour le planter dans le ventre de sa sœur.

— Et Josie ?

— Par ici, dit Philip en conduisant Doug à la cuisine.

Il resta sans rien dire un long moment, puis se détourna en hochant la tête.

— Procédure d'évacuation ! lança un soldat qui avait déployé le sac en plastique.

Puis il ajouta :

— Je regrette, Phil, mais il faut sortir tous les corps de la ville et les incinérer, aussi rapidement que possible. Il y aura une incinération collective, accompagnée d'un service religieux. Nous en faisons trois par jour. Denise peut y assister, si elle le désire.

— Mais pas moi ?

Doug hésita. Puis, avec une rapidité professionnelle, il tâta le pouls de Philip, lui examina le blanc de l'œil et lui demanda de tirer la langue.

— Non, pas toi. Tu as de la chance. Tu ne peux pas imaginer à quel point tu as de la chance. Rocco, vous les avez soignés, je pense ?

— Pas encore, fit l'infirmier en hésitant.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?

Il s'écarta de l'homme qui s'efforçait de faire entrer le corps de Josie dans le sac. Denise n'avait fait aucun mouvement pour l'aider. Sans doute en était-elle incapable. Il continua en s'adressant à Philip :

— Il paraît que nous avons trouvé environ une arme et demie pour deux personnes. Ceux qui n'ont pas été tués sont devenus fous, et ceux qui ne sont pas fous ont presque tous attrapé une des trois ou quatre maladies mortelles qui se promènent en ce moment. Nous sommes occupés à ramasser les morceaux.

Rocco leur tendait un flacon et une pilule. Philip prit les siens comme un automate.

— La pilule est un antibiotique à large spectre, expliqua Doug. Une des pénicillines sur mesure. C'est tout ce que nous avons pu avoir immédiatement en grande quantité. C'est mieux que rien, j'imagine, mais cela provoque des allergies chez certains sujets. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle n'a pas été diffusée jusqu'au point où les microbes s'en foutent complètement. Et le liquide, c'est un antidote spécifique contre les gaz innervants.

— Les gaz innervants !

Le cri avait été poussé par Denise, qui venait de prendre les médicaments offerts par Rocco.

— Enfin, c'est le nom qu'on leur donne pour plus de commodité. En réalité, il s'agit d'une substance militaire psychotomimétique. Dieu sait comment ils ont pu l'introduire dans l'eau. Il devait y en avoir littéralement une tonne pour causer autant de ravages. Je ne suis pas au courant des détails, mais les experts du Département de la Défense ont rappliqué avant-hier avec des provisions d'antidote. (Il soupira.) L'ennui, c'est que dans la plupart des cas il est trop tard pour intervenir. Les gens qui n'ont pas été prévenus à temps ont fait la chose logique, ils ont rempli leur baignoire et tous les récipients qu'ils avaient, et ils ont continué de boire l'eau empoisonnée. Au bout de quarante-huit heures, il n'y a plus d'espoir.

— Mais qui a pu faire ça ? murmura Philip. Et est-ce que c'est tout le pays, ou seulement nous ?

— Seulement Denver et les environs, fit Doug en haussant les épaules. Mais cela aurait pu être le pays tout entier. Ils ont institué la loi martiale, le rationnement est entré en vigueur et ce sera comme ça jusqu'à ce que le gouvernement change d'avis.

— Docteur, surveillez votre langue ! lança le sergent.

— Oh, la ferme ! répliqua Doug. Je n'ai rien à voir avec la discipline militaire. Je suis un volontaire civil. Et qui plus est, j'ai l'impression de compter parmi une douzaine tout au plus de médecins encore valides pour toute la ville et ses faubourgs. D'ailleurs, tout ce que j'ai à dire, c'est que mon travail serait considérablement facilité s'ils disaient la vérité aux gens. La plupart du temps, je travaille dans le noir. Pas vous ?

Le sergent hésita :

— Vous savez, quand il s'agit de milliers de gens qui deviennent fous tout d'un coup...

Il écarta les bras.

— Oui, fit Doug ironiquement. Tout d'un coup !

Il regarda par-dessus l'épaule de Philip, en direction de l'endroit où Rocco et Denise étaient en train d'essayer de convaincre Harold de prendre la pilule et les antibiotiques – sans succès. Il se laissait faire comme un lièvre mort, mais ne coopérait absolument pas.

— Phil. (Soudain, il baissa la voix.) Il faut que tu te présentes immédiatement. Tous ceux qui ont servi dans les forces armées ont été rappelés, et tu es en meilleur état que la plupart des soldats que j'ai vus par ici. Cela signifie que ça va être dur pour Denise.

— Que veux-tu dire ?

L'esprit de Philip était empli de brume depuis des jours. Il refusait obstinément de s'éclaircir.

— Eh bien... Je veux dire qu'Harold restera toujours comme ça. Nous en sommes certains, quand il s'agit d'enfants si jeunes. Et si tu dois être envoyé quelque part et... Je ne t'ai pas dit !

Son visage était à demi détourné, et il pivota brusquement pour faire face à Philip.

— Alan ! Il a été tué !

— Oh, mon Dieu ! Comment ?

— Brûlé vif dans son magasin. Avec Dorothy. Je faisais partie de l'équipe qui a exploré les décombres. (Il humecta ses lèvres.)

» Nous supposons que quelqu'un qui a eu des ennuis avec les filtres de la maison a tiré des conclusions hâtives quand la nouvelle que l'eau était empoisonnée a été diffusée. Il a dû décider que c'étaient les épurateurs Mitsuyama qui étaient responsables. Dorothy et lui sont retournés au bureau le lendemain de la crise, et quelqu'un leur a lancé des bombes incendiaires. Un flic a été brûlé également. Et est-ce que quelqu'un n'a pas été abattu d'un coup de revolver ?

— Mack, dit lentement Philip. Qui te l'a dit ?

— Pete Goddard. Il va bien. Et Jeannie aussi. Ils travaillent au recensement des victimes.

Ainsi, quelques personnes au moins allaient survivre. Philip demanda :

— Pour Harold ?

— Ah, oui. Il va représenter un... un fardeau pour Denise.

— J' imagine.

Cette fichue brume mentale ne voulait pas se lever. C'était comme s'il essayait de réfléchir entre l'anesthésie et le coma.

— Mais on fera quelque chose pour les aider, non ? Et puis, nous avons un peu d'argent, s'il le faut...

— Bon Dieu, Phil !

Il était si agité qu'il dut saisir le bras de Philip pour se calmer. Mais il poursuivit à voix basse, discrètement :

— Il n'y a plus une seule banque ouverte. Rien ne fonctionne. Aucun moyen de transport pour quitter la ville. Rien, *rien* ! Et Harold dans cet état-là...

Il fit un geste vague.

— Mais j'ai vu pire que ça. Des gosses dont s'occupait le Fonds de solidarité planétaire.

Il y avait si longtemps. Un petit garçon à la jambe atrophiée, qui traversait en boitant l'entrée du parking d'Angel City à L.A.

— Ou le Triple-V. C'est un gosse malade, c'est tout.

— Ils les ont mis hors la loi, fit Doug.

— Hein ?

— La solidarité planétaire et le Triple-V. Ils sont sur la liste des organisations subversives interdites depuis que le pays vit sur le pied de guerre. En même temps que toutes les organisations de droits civiques, les éditeurs de gauche et... (Il secoua la tête.) Et ils ne veulent pas nous dire contre qui nous sommes en guerre.

— Contre qui ! fit le sergent.

Philip n'avait pas vu qu'il écoutait.

— C'est l'attaque la plus vile de toute l'histoire ! Des gosses comme le vôtre qui deviennent fous ! Des femmes ! Des innocents ! Même pas tués proprement !

Philip hocha lentement la tête.

— D'accord, après tout je ne te ferai pas mon offre, déclara Doug en se détournant pour prendre une liasse d'imprimés que Rocco lui tendait. Au fait, il faut que tu me donnes l'état civil complet de Josie, pour que j'agrafe ça à son sac.

Philip lui fournit les renseignements demandés d'une voix monocorde, et ajouta :

— Quelle... quelle offre ?

— Un sac comme celui-ci, fit Doug en évitant son regard. C'est ça ou mourir de faim, ou d'accident, ou du typhus... mais cela m'étonnerait que tu acceptes.

— Vous *tuez les enfants* ? éclata Philip.

— Non. Nous leur épargnons la peine de mourir d'eux-mêmes.

Doug se tourna de nouveau pour lui faire face. Il y avait quelque chose dans ses yeux qui aurait pu passer pour de la pitié, mais Philip avait cessé d'être réceptif.

Sa voix se radoucit :

— Écoute, je vais te rendre un autre service. Pour le moment, tu es incapable de réfléchir. Tu as même peut-être absorbé une dose subclinique du gaz innervant – ou de l'hallucinogène. Je vais te faire un papier disant que tu ne pourras te présenter que demain. Réfléchis pour Harold et Denise pendant que tu en as l'occasion. Elle ne se représentera pas.

Philip le considéra sans comprendre.

— Encore une chose, dit le sergent. Vous possédez des vivres ? Parce que nous devons emporter tout ce qui ne vous servira pas passé demain. Ils ont promis des camions de rations pour après-demain, avec de la soupe et du pain.

C'était trop pour Philip. Il se tourna vers la cuisine avec un geste et alla appuyer son front contre un mur. Il était couvert d'une pellicule de poussière grasseuse, mais au moins il était froid. Il entendit comme à des kilomètres Denise qui disait :

— Et Angie ? Et Millicent ?

— Ma mère est morte, répondit Doug, mais Angie va bien. Elle a une formation d'infirmière. Elle fait partie d'une autre équipe comme celle-ci.

Quand la porte se fut refermée, Philip s'écria :

— Si je pouvais mettre la main sur les fumiers qui sont responsables de tout ça, je les... je les...

Et il ne trouva rien d'assez fort.

... comporte à première vue, mais non ipso facto les rubriques suivantes : a) homosexualité ou indécence grossière commise avec une autre personne de sexe masculin ; b) possession ou commerce d'un stupéfiant illégal ou de toute autre drogue ; c) revenus tirés de la prostitution ; d) appartenance au Parti communiste ou à une de ses organisations de façade (voir liste annexée) ; e) trainisme ; f) intention de renverser le gouvernement par la force ; g) atteinte à la dignité du Président des États-Unis ; h)...

TRIP À L'ACIDE

Hugh était très malade. Parfois, il pensait que c'était un empoisonnement du sang parce qu'il avait ces boutons sur la figure, jusqu'à l'extrémité des lèvres, ce qui faisait que lorsqu'il les touchait avec sa langue il reconnaissait la saveur douceâtre du pus. À d'autres moments, il se disait que c'était quelque chose de différent qu'il avait attrapé, une fièvre qui n'avait rien à voir avec le reste. Mais la plupart du temps, il se figurait que c'était un trip à l'acide qu'il faisait, seulement il avait oublié à quel moment il avait pris la dose. Le monde était comme du caoutchouc, particulièrement ses propres membres.

Mais il savait où il allait, et il y était arrivé, malgré les flics et les skunks qu'il fallait éviter et l'absence de voitures pour se faire prendre en stop. La sienne l'avait laissé tomber, ou il était rentré dans quelque chose, il n'était plus tellement capable de penser, avec la fièvre qu'il avait et le manque de nourriture. Cela faisait des jours qu'il n'avait pas mangé. Mais de l'eau, il en avait trouvé tant qu'il voulait. De l'eau ?

Une goutte de pluie sur sa main. Merde. Mais il était presque arrivé chez lui. Il était déjà dans les jardins botaniques qui entouraient la demeure des Bamberley. Mais qu'est-ce que c'était que ça ? Il scruta, étonné, les ténèbres qui commençaient à tomber.

Ces arbres. Ils étaient trop nus pour cette période de l'année, et plusieurs n'étaient pas censés perdre leurs feuilles de toute façon. Une maladie ? Il toucha un tronc. L'écorce se détachait sous sa main.

Merde. Peu importe les arbres. La maison était dans cette direction. La pluie. Cela lui rappela qu'il avait encore soif. Il inclina la tête sur le côté pour laisser les gouttes tomber sur sa langue. Son sens gustatif était pauvre. Une espèce de pâte blanchâtre avait recouvert l'intérieur de sa bouche. Il se souvint que Kitty avait eu la même chose dans le con. Des champignons. Ils appelaient ça du muguet. Encore un nom à la con. Tout le monde savait qu'il n'y avait plus de fleurs.

La pluie était acide. Il s'arrêta net, n'en croyant pas ses sens. Acide ? Ce devait être ce putain de muguet. La pluie n'est pas acide. Ou alors...

— Bon Dieu ! fit-il à haute voix, et une onde de terreur lui glaça la colonne vertébrale.

L'acide de batterie ! Il n'y avait aucun doute. Il avait une voiture électrique depuis assez longtemps pour en être certain.

Il pleut de l'acide !

Il poussa un cri et se mit à courir vers la maison. Au troisième arbre, une sentinelle pointa sur lui une carabine. Il s'arrêta net et posa sur le soldat un regard sans expression.

— Il pleut de l'acide ! dit-il. C'est impossible !

— Taisez-vous, dit la sentinelle. Qui êtes-vous ?

— J'habite ici, fit Hugh. C'est chez moi.

— Vous vous appelez Bamberley ?

La sentinelle pencha la tête.

— Euh... non. Je m'appelle Hugh Pettingill.

Il avait des papiers dans sa poche... quelque part. Il trouva quelque chose qui devait faire l'affaire, et le donna.

— Vous étiez dans les Marines ! s'écria la sentinelle. Aha, vous allez pouvoir vous rendre utile quand vous vous serez débarbouillé un peu. (Il scruta le visage de Hugh dans la nuit qui tombait.) Vous avez de vilaines marques au visage. Vous étiez malade ?

— Ou... oui.

Quand avait-il été dans les Marines ?

— Mais vous êtes venu vous présenter quand même ?

— Oui.

— Parfait. Continuez tout droit, et demandez à voir le capitaine Aarons.

La sentinelle lui rendit son certificat militaire.

— Où est... toute la famille ? Maud et les autres ?

— Hein ? Oh, Mrs Bamberley ? Elle est devenue folle, il paraît. Un peu avant les autres. (Avec un sourire ironique.) Alors, comme c'était vide ici, et grand, ils nous y ont installés. C'est pratique pour aller à Denver.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme haussa les épaules.

— Travail obligatoire. Équipes de déblaiement. Trainites, insoumis, des types comme ça. Pacifistes. On les conduit en ville tous les matins, on les ramène le soir. On essaye d'en tirer ce qu'on peut. Vous feriez mieux d'aller vous présenter maintenant. On se verra plus tard, peut-être.

— Ouais, fit Hugh rêveusement.

Il pensait : Il pleut de l'acide ? Bordel !

Une des équipes de travail obligatoire revenait pour la nuit quand il atteignit la maison. Ils étaient enchaînés.

— Ce certificat est un faux, déclara sèchement le capitaine Aarons. Il n'a jamais été dans les Marines. Où se trouve-t-il en ce moment ?

Surpris, le sergent répondit :

— Je crois qu'il est à l'infirmerie, mon capitaine. Il a le visage couvert de pustules.

— Faites-le sortir et fourrez-le dans une équipe de travail. À moins que le docteur ne dise qu'il n'est même pas bon à creuser les décombres.

TRAVAUX EN COURS

— Tom, ici Moïse. Vous n'avez toujours rien pour nous ?

— Non, bon Dieu ! Je n'ai rien ! Quand il y a eu cette panne d'électricité l'autre soir, ça a été... ça a été comme un coup de matraque sur la tête ! Et ce n'est pas commode, non plus, de mettre toutes les données en ordre, si vous ne faites que me déranger ! *Bonsoir !*

RETOUR AU FOYER

Graduellement, cette impression d'adaptation à un monde nouveau et étrange... ils avaient nettoyé cette zone maintenant, et l'avaient officiellement déclarée habitable. Mais tout était si... vide !

C'était tout de même bon, pensa Jeannie, de retrouver un chez soi ! Ils avaient eu de la chance. Les incendies ne s'étaient pas approchés à plus de cinq cents mètres de là ; l'immeuble n'avait été ni mitraillé, ni bombardé, ni rien.

Bien sûr, l'armée les avait installés provisoirement dans un motel de la périphérie, et ils avaient travaillé là où ils pouvaient, elle à soigner les malades, bien qu'elle ne se sentît pas tellement vaillante elle-même, et Pete à classer des fiches de recensement des blessés et des morts. Aucun problème, il avait déjà fait des choses de ce genre quand il était dans la police.

Mais tout était si *étrange* ! Les appartements du dessus, tous vides, un immeuble entier avec quelque chose comme trente logements... et la rue, avec les voitures au bord du trottoir, mais pas une qui circulait, à part de temps en temps des camions de l'armée... et dans quel état était le pays ! Tous les hommes valides mobilisés. Aucune excuse. Ceux qui étaient loyaux, pour servir sous le commandement militaire. Les autres, incorporés à des équipes de nettoyage pour fouiller les décombres ou transporter les corps à l'endroit où on les brûlait. Et on déterrait continuellement de nouveaux cadavres.

Elle était quand même revenue. Juste pour voir si elle pouvait amener Pete ici ce soir. Ils n'avaient pas d'essence pour la voiture, mais l'armée faisait des patrouilles régulières, comme la police, et Chappie Rice, le vieux copain de Pete, s'arrangerait pour qu'ils puissent être accompagnés chaque jour et raccompagnés du travail. Jusqu'à ce que la crise soit passée. Si elle devait finir un jour.

Elle était tellement absorbée par ses réflexions qu'elle ne le vit même pas.

— Ne bougez pas. Les mains en l'air... Bon Dieu, c'est Jeannie !

Elle poussa un cri et se tourna. Il la regardait par-dessus le dossier de leur grand canapé : c'était Carl.

Mais un Carl transformé, presque méconnaissable. Tellement vieilli. Son visage émacié avait les rides d'une maturité précoce ; il portait un sweater noir crasseux avec une écharpe en bandoulière, et pointait dans sa direction un fusil de chasse.

Il la regarda, puis regarda son fusil, et brusquement il perdit toutes les années de plus qu'il avait acquises. Bondissant sur ses pieds, il laissa tomber l'arme et courut se jeter dans ses bras.

— Oh, Carl ! Carl, mon chéri ! (Elle pleurait presque ; elle avait cru que son frère préféré était mort.) Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me cache, dit-il, et il eut un rire cynique. Et toi ? Tu es avec Pete ?

— Non, euh... on nous a mis dans ce motel, tu comprends, mais demain...

Elle expliqua rapidement la situation.

— C'est tout vide, en haut ? Chouette. Alors, je peux m'installer dans l'un des appartements.

— Non, ils vont s'en servir pour reloger les gens dont les maisons ont brûlé.

— Ah, merde. (Son visage s'assombrit.) Ce que je peux être con !

— Quoi ?

— Écoute...

Le poids de l'âge était revenu sur son visage. Il alla s'asseoir à côté du fusil, ses doigts caressant la crosse.

— Il faut que je me cache, Jeannie. J'ai tué un garde-frontière avec ça.

— Oh, Carl !

Elle joignit les mains.

— Je ne pouvais pas faire autrement. C'était lui ou moi. Je voulais passer. Et je ne porte pas les skunks dans mon cœur, de toute façon... J'étais à Berkeley, tu comprends, et j'ai dû foutre le camp de là-bas. Alors, quand j'ai appris ce qui se passait ici à Denver, je me suis dit, merde, c'est la

révolution, c'est pas trop tôt, et je n'ai pas envie de rater ça. Tu vois pourquoi je dis que je suis un con ?

Elle hocha la tête, le visage tendu.

— Alors, quand j'ai vu de quoi il s'agissait en réalité, j'aurais pu me renvoyer à Berkeley à coups de pied au cul. J'ai essayé de te trouver. J'avais reçu une lettre de toi où tu disais que tu déménageais. Je savais quelle rue c'était, mais j'avais oublié le numéro, alors je les ai faits tous jusqu'à ce que je trouve Goddard sur une boîte aux lettres. Ça n'a pas été trop dur. Il y a si peu d'immeubles qui restent debout. (Il regardait dans le vague.) Dire que j'ai cru que c'était la révolution. Je te jure. Je devais être maboul.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? demanda Jeannie.

— Dieu seul le sait. (Soudain las.) Je suis un insoumis, je me balade avec de faux papiers, j'ai tué un garde-frontière... J'étais obligé, Jeannie. Il m'a traité de sale enculé de Noir, et il a braqué son arme sur moi. Il m'aurait tué. Mais c'est moi qui lui ai réglé son compte. Il faudra que j'évite de me faire remarquer, au moins jusqu'à ce qu'ils lèvent la loi martiale, et ensuite j'essaierai de gagner le Canada par exemple. Il y a un réseau underground qui fait passer les mecs de l'autre côté de la frontière. (Il hésita :) À moins que Pete ne me donne avant.

— Il ne ferait jamais une chose pareille !

— Non ? Il est bien entré chez les flics. D'ailleurs, il faut que je sois cinglé pour te parler comme je le fais. Tu l'as épousé. Mais il y a si longtemps que je n'ai parlé à personne.

— Je... je sais ! s'écria Jeannie, soudain inspirée. Pete travaille au recensement des victimes. Il y a toutes sortes de formulaires officiels. Je vais me débrouiller pour leur en faucher un. Disant que tu as été exposé au gaz innervant, et que tu es encore comme drogué, en attendant que l'antidote agisse ! Il y en a des douzaines comme ça chaque jour. Des types qu'on retrouve en train d'errer.

— Ah ? (Une lueur d'intérêt dans le regard de Carl.) Et ensuite ?

— Ensuite, tu fais semblant d'avoir du coton dans le cerveau. Tu fais l'innocent, tu ne réponds pas. Ils te mettront dans une équipe de travail, mais... Et il faudra cacher ce fusil !

— Je sais. Ils ont interdit toutes les armes privées. J'ai trouvé une voiture avec une radio qui marchait, j'ai pu avoir les nouvelles officielles. (Il se leva et vint la serrer de nouveau dans ses bras.) Jeannie, ma chérie, si tu n'étais pas ma sœur, je t'embrasserais jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer. Il y a seulement dix minutes, je songeais à me tirer une balle.

Tout à coup, les lumières s'allumèrent. Ils se regardèrent étonnés pendant de longues secondes. Puis Carl poussa un hurlement de joie, et pour le coup il l'embrassa.

Elle le laissa faire. Il semblait si heureux. Et puis, il faisait ça très bien.

EN BONNE VOIE DE RÉTABLISSEMENT

— Le salaud ! Il simule pour échapper au châtimement !

— Non, Mr Bamberley, je vous assure, il est vraiment malade. Effondrement rénal total. Mais il réagit bien au traitement, et nous devrions pouvoir fixer la date du procès pour la première semaine du mois prochain. Je suis en train d'arranger tout cela. Comme je peux. Il refuse de coopérer. Il ne veut pas désigner un avocat, ni rien. Mais après tout, c'est son affaire. Comment va votre fils ?

— Lui ? En pleine forme. Il a hâte de se retrouver devant cette crapule. Qu'est-ce que vous croyez ? À propos !

— Oui ?

— Ne m'appellez pas « mister ». C'est « colonel Bamberley », même si je suis seulement de la

réserve. Et d'ailleurs, pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ?

À FLOT

... rétablies ce soir, et certaines parties de la ville seront repeuplées dès demain, tandis que d'autres où les incendies ont été les plus violents devront être entièrement rasées. Faisant une série de commentaires sur la rapidité de ce retour à des conditions plus ou moins normales à Denver, le Président a déclaré, je cite, nos ennemis seront consternés de voir avec quelle promptitude nous avons été capables de remettre à flot le navire de l'État. Fin de citation. Les poches de résistance de militants noirs et trainites continuent de s'effondrer un peu partout dans les centres urbains de la nation tandis que la faim et le froid continuent de faire des ravages, ainsi que la maladie qui sévit dans tous les États. De nouvelles mesures contre la variole ont été prises à Little Rock et Charleston, Virginie. Des pressions pour que le procès d'Austin Train ait lieu dès que possible continuent de s'exercer tandis que ceux de ses supporters qui ont évité les arrestations massives d'éléments subversifs ont été encouragés par cette inertie à reprendre leurs offensives de sabotages et de propagande. La présence de jigras a été signalée au Canada et au Mexique aujourd'hui. Et maintenant le temps. Une pluie acide est tombée sur l'Ouest et le Middle West, à la suite d'une réaction atmosphérique aux fumées contenant du soufre et...

DERNIÈRES NOUVELLES

— Merci, dit Peg au chauffeur du camion.

Elle avait fait toute la dernière partie de la route avec une des équipes chargées de vérifier la pureté de l'eau dans toutes les localités, et de s'assurer que tout le poison avait bien été évacué avant que les canalisations ne soient remises en service. L'homme éternua pour toute réponse.

Elle montra son laissez-passer aux gardes du portail et on la fit entrer dans l'ancien domaine des Bamberley. Ils ménageaient beaucoup les journalistes en ce moment ; la presse étrangère faisait des gorges chaudes des prisonniers enchaînés que l'on voyait partout à l'intérieur et autour de Denver, et elle était censée rédiger un article objectif sur la situation. C'était la technique habituelle, la même que celle qu'ils avaient utilisée pour Train quand il apparaissait régulièrement à la télé et dans les commissions d'experts du gouvernement, la même que celle qu'ils avaient voulu utiliser dans l'affaire de Lucas Quarrey.

Mais elle n'avait accepté que pour avoir une autorisation de voyage. Après cela, elle était décidée à gagner la Californie, légalement ou illégalement. Ils y avaient conduit Austin parce que Bamberley refusait d'amener son fils à New York.

De toute manière, c'était là-bas qu'il avait été séquestré.

Une équipe de prisonniers longeait l'allée du côté opposé tandis qu'elle approchait de la maison. À son grand étonnement, elle reconnut le dernier homme de la file. Hugh. Hugh Pettingill. Horriblement changé – ses joues et ses lèvres couvertes de croûtes, son visage totalement dépourvu d'expression, comme celui d'un idiot congénital. Mais c'était bien Hugh, il n'y avait aucun doute.

Elle poussa une exclamation, et il se retourna. Une lueur brilla dans son regard. Il l'avait reconnue. Il s'arrêta, et l'homme qui le précédait poussa un juron. Le gardien tourna la tête, et

pendant un instant Peg crut, horrifiée, que Hugh allait dire : « Mais est-ce que nous ne nous sommes pas rencontrés au wat ? »

Si le gardien apprenait qu'elle avait même de loin sympathisé avec les trainites, cela risquait d'être fatal pour elle. La raison pour laquelle elle était elle-même restée en liberté, elle ne l'avait apprise que quelques jours avant, et elle avait encore du mal à y croire.

C'était grâce à Petronella Page.

Cette salope qui avait cloué au pilori de son émission télévisée des centaines d'hommes et de femmes qui valaient mieux qu'elle, avait été touchée par la grâce des enseignements d'Austin Train. Peut-être était-elle son unique convertie authentique jusqu'à maintenant, peut-être demeurerait-elle la seule. Mais elle avait utilisé le poids que lui donnait son émission pour rendre un service à Peg.

Elle avait téléphoné pour demander à Peg de venir la voir à son bureau. Avec réticence, Peg avait obéi. Et Petronella lui avait montré une photocopie d'un ordre de mise en détention au nom de Margaret Mankiewicz.

— Je l'ai fait annuler, lui dit Petronella.

— Comment ? (Peg se souvenait de la façon dont ses ongles s'étaient enfoncés dans les paumes de ses mains quand elle avait posé la question.)

— D'après vous, qui est en possession de la bande qu'a faite Austin pour le cas où quelque chose l'empêcherait de paraître à mon show ?

— *Hein ?*

Avec un petit sourire :

— Oui, c'est un détail auquel vous n'avez probablement pas attaché d'importance. Avant qu'un autre ait eu l'idée de la retirer du coffre où elle était, j'ai mis les mains dessus.

Elle retourna ces dernières pour inspecter l'état de négligence dans lequel elles étaient. Ses ongles étaient fendus, le vernis était parti aux lunules. Elle portait un sweater et de vieux jeans, mais c'était la mode du moment – à la guerre comme à la guerre, manifestez votre soutien moral en portant des frusques usagées.

— C'est terrible, dit-elle. Je l'ai passée une douzaine de fois. J'en ai fait des copies. Chez moi. J'ai un bon équipement. Elles sont en bonnes mains. S'il m'arrive quelque chose, on les rendra publiques. Les trainites ne sont pas battus. Seulement tenus en échec pour le moment.

Peg faillit s'emporter.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas diffusée ? Vous auriez pu au moins en publier le texte !

— Parce qu'Austin est toujours parmi nous. Et j'imagine qu'il a une raison pour agir comme il le fait, bien que j'avoue qu'elle m'échappe totalement. Mais... (Elle hésita.) Je lui fais confiance. Tout comme vous, je suppose.

Voyant que Peg ne répondait pas, elle leva vivement la tête :

— Ce n'est pas vrai ?

— Il... il a fait une dépression nerveuse, jadis. J'aurais voulu qu'il accepte de me parler ! J'ai tellement peur qu'ils ne le rendent fou ! De façon permanente !

— Vous savez, après l'enquête sur les émeutes qui se sont produites à la fabrique hydroponique Bamberley, j'ai reçu à mon show quelques-uns des jeunes qui ont témoigné. Ils disaient tous que la seule façon d'être, c'est d'être fou. Peut-être qu'ils avaient raison.

Mais elle était libre, au moins, et la liberté était un bien trop précieux pour risquer de le perdre. Miraculeusement, Hugh comprit la situation. Son visage reprit un air morne et hébété.

— Je me suis cogné le doigt de pied, dit-il au gardien qui les faisait avancer.

— ...Voyez-vous, conclut Peg en s'adressant au colonel Saddler, qui avait déjà mentionné trois fois qu'il était furieux d'avoir été rappelé aux États-Unis alors qu'il était en train de flanquer une

raclée aux Tupas du Honduras. J'ai pensé que si jepouvais avoir un entretien avec quelques-uns de ces... euh... travailleurs ?

— Choisissez celui que vous voudrez, grommela le colonel.

Il éternua, s'excusa et continua. Des tas de gens éternuaient ainsi ces jours-ci. Peg espérait qu'elle n'aurait pas une nouvelle crise de sinusite.

— Vous verrez qu'ils sont absolument typiques ! Peu importe celui que vous prendrez, je vous garantis que vous tomberez sur un élément subversif, ou un traître, ou un protupamaros, ou un déserteur, ou un insoumis. Il est absolument *faux* que nous ayons arrêté des civils innocents. Ce sont tous des gens qui le moment venu ont choisi de ne pas répondre à l'appel de leur pays.

C'est ainsi que Peg put s'entretenir ce soir-là avec Hugh dans des conditions de relative sécurité.

— Excusez-moi, lui dit Hugh à voix basse, j'ai failli vous trahir. Je n'ai pas les idées bien en place, par moments. J'ai bu n'importe où en venant ici, et l'eau devait être contaminée (Il hésita.) C'est bien vous, n'est-ce pas ? J'espère que je ne vous confonds pas avec quelqu'un d'autre ? C'est tellement difficile de garder le fil ! (Dans un gémissement, presque :) Vous étiez bien l'amie de ce type... euh... Décimus ?

Peg hocha affirmativement la tête. Cela lui faisait mal au cœur. Quand elle avait fait la connaissance de Hugh, elle ne l'avait pas trouvé tellement sympathique. Mais il n'était pas dans cet état pitoyable, tremblant, parlant comme s'il voulait s'empêcher de penser.

— Je connais quelqu'un d'autre qui était son ami, déclara Hugh, les yeux brillants. Carl. Vous le connaissez. Il travaillait à la fabrique hydroponique. Il aimait beaucoup Décimus. Peut-être que moi aussi je l'aurais aimé si je l'avais connu. Carl lui a fait un cadeau, un jour, m'a-t-il dit. Il lui a donné de la nourriture. Il l'avait prise à la fabrique. Il y était employé comme emballer, ou manutentionnaire, je ne sais pas.

— Vous dites qu'il a donné à Décimus de la nourriture de la fabrique ? demanda lentement Peg.

— Vous ne m'écoutez pas ! Je viens de vous le dire ! C'était un cadeau de Noël, disait-il. Vous vous souvenez de Carl, non ? Vous l'avez revu récemment ? J'aimerais bien savoir où il est. Je l'aime, Carl. J'espère qu'il ne lui est rien...

Il se mit à pianoter nerveusement sur son genou tandis que sa voix s'éteignait.

— Votre ami Carl, dit Peg, la gorge aussi serrée que si elle était prise dans un nœud coulant, a offert à Décimus comme cadeau de Noël de la nourriture de la fabrique hydroponique Bamberley ?

— Bon Dieu, si vous n'écoutez pas ce que je vous dis, je ferais aussi bien de la fermer, dit Hugh, et il s'éloigna, l'air furieux.

— Oh, mon Dieu, murmura Peg. Oh, mon Dieu.

NOVEMBRE

AVEC QUOI L'ASSAISONNERA-T-ON ?

Un chimiste d'un établissement respectable
Réussit après des dizaines d'années de labeur
À isoler le principe actif des océans

Les espoirs étaient grands d'une application immédiate
Comme additif naturel pour la conservation des aliments
En condiment miraculeux

Mais malheureusement on découvrit
Que même dilué en solution à trois pour cent
Il provoquait la déshydratation, le délire et la mort

Notre père qui êtes à Washington, 1978.

ALIAS

Il se servait de ce nom depuis tellement longtemps qu'il en était arrivé à penser à lui-même comme à « Ossie », mais il ne voulait pas que tout le crédit de ce qu'il était en train de faire aille à ce fumier qui s'était laissé faire comme un gamin quand il avait été arrêté – et qui, pire encore, allait maintenant se laisser juger sans réagir – par les laquais de l'Establishment qu'il avait eu le pouvoir de détruire.

Il avait donc mis dans sa poche un morceau de papier qui disait : « Je suis Bennett Crowther. » Avec sa photo.

Il ne s'attendait pas à durer beaucoup plus longtemps. Il avait espéré tomber en se battant. À présent, il pouvait à peine marcher, à peine voir, à peine respirer. On disait que c'était une nouvelle sorte de grippe. Elle tuait des gens en Chine et au Japon, et elle venait de prendre pied ici, sur la côte Ouest. Mais les nouvelles du Honduras étaient bonnes : les Tupas s'étaient emparés de San Pedro Sula et progressaient vers le nord. Leur premier acte en tant que gouvernement de facto avait été de nationaliser immédiatement toutes les industries produisant des déchets ou des vapeurs nuisibles. Il faudrait un moment pour que la mesure soit effectivement appliquée, avec la famine qu'il y avait partout, mais...

Il finit de placer la dernière de ses bombes, toussa, cracha. Il avait quarante de fièvre, mais un

révolutionnaire ne peut pas se permettre d'aller à l'hôpital. Un révolutionnaire est seul, il ne peut compter que sur lui et il meurt solitaire comme un loup blessé si besoin est. Ses doigts tremblaient si fort qu'il eut du mal à régler la minuterie. Il voyait à peine le cadran.

Mais elle exploserait demain matin à une heure indéterminée, et pour l'instant cela devrait suffire. Il quitta les toilettes, sortit de l'immeuble, rentra chez lui et n'en ressortit plus.

IL Y A ENCORE DE L'ESPOIR

Des gardes en armes au tribunal. Un trainite incroyablement audacieux avait agité un drapeau avec la tête de mort et les tibias un peu plus tôt. Il avait été arrêté et évacué, mais dans l'ensemble la foule s'était tenue tranquille. Il y avait deux cents Gardes Nationaux dans la rue et cinquante policiers en armes dans l'enceinte du tribunal. Le calme était peut-être illusoire. Les sabotages étaient en voie de recrudescence. Toutes les villes de la nation de plus de deux mille habitants avaient connu un incident d'une espèce ou d'une autre, et les gens avaient peur. Ils avaient faim, aussi. Les premières arrestations étaient en cours pour stockage de vivres et fraude sur le rationnement.

Mais les trainites d'une manière générale – ou bien les gens qui sympathisaient, ce qui signifiait la plus grande partie des jeunes les plus intelligents, et quelques-uns de leurs aînés aussi – étaient déroutés et indécis. Après cette incroyable gaffe de l'annonce de l'état de guerre par le Président, ils s'étaient attendus à une requête immédiate pour que l'accusation soit levée, un jury impartial devenant impossible à constituer. Comme un cri de jubilation, une nouvelle vague d'émeutes et de manifestations s'était levée... et était morte. Sans un signe de Train lui-même, tous ces gens qui croyaient avoir trouvé un chef commençaient à se demander s'il n'avait pas pu après tout être impliqué dans l'enlèvement du petit Bamberley. Les plus optimistes commençaient à murmurer qu'il était mort, ou affamé et forcé par un lavage de cerveau à avouer un crime qu'il n'avait pas commis. Seuls les plus sophistiqués levaient la tête vers le ciel, qui était gris comme d'habitude, et regardaient la pluie trouer les vêtements, les briques, le béton – et ils désespéraient.

Il y avait des spots de télé dans le tribunal. Le procès serait retransmis en direct dans tout le pays. Le précédent avait été établi des années auparavant à Denver, mais l'affaire Watkins avait été enregistrée et coupée avant rediffusion. Ceci ressemblait davantage aux confrontations Armée-McCarthy, mais en considérablement plus ample. L'audience allait être colossale, malgré l'heure de faible écoute au milieu de la journée. Il ne paraissait pas normal que les réseaux diffusent de vieux films ou des shows en seconde vision alors que la nation était sur le pied de guerre. (On disait prudemment « le pied de guerre ». Parce qu'il n'y avait pas encore d'ennemi sur qui lancer les grosses bombes.)

De plus, les différents réseaux étaient heureux de cette occasion de faire des économies. Certains des commanditaires les plus puissants avaient dû retirer leur soutien. Qui achetait des voitures en ce moment ? Qui vendait des assurances ?

Le pays était pour ainsi dire au point mort. Les usines fermaient un peu partout, soit en raison des sabotages, soit parce qu'elles étaient devenues intrinsèquement non productives, comme les annonces publicitaires. Les hommes valides avaient été incorporés. Mais des millions et des millions de femmes étaient à la maison, au lieu de faire des courses ou de rendre visite à des amies, à cause du rationnement et de la politique d'austérité. On ne pouvait avoir de l'essence qu'avec une autorisation. Il y avait un agent de police ou un Garde National à chaque carrefour, prêt à vérifier votre autorisation. Il y avait quand même la télé, et « dans l'intérêt national » les réseaux principaux allaient mettre aujourd'hui leurs moyens en commun.

Le nombre de téléspectateurs serait fantastique.

Parfait, se dit Roland Bamberley tout en poussant son fils dans le sillage des gardes armés qui leur frayaient un passage à travers la foule des journalistes devant le palais de justice. Nous allons faire subir à cette ordure le traitement qu'il mérite. Même le Président, nous le savons, sera devant son poste de télévision.

Il éternua et s'excusa auprès d'Hector, en espérant que le masque qu'il portait aurait arrêté les microbes.

Parfait, se dit Peg en s'asseyant parmi les journalistes. Elle frottait son bras à l'endroit où on lui avait fait la piqûre obligatoire. Contre la nouvelle épidémie de grippe, lui avait dit le médecin, mais n'y croyez pas trop parce que la production a été précipitée.

Elle s'était arrangée pour avoir une entrevue avec Austin. Juste quelques minutes. Et elle ne craignait plus qu'il soit fou.

Elle ne savait même pas quelle bombe il gardait dans sa manche. Mais elle était convaincue que son refus de coopérer, de demander une mise en liberté sous caution, de prendre un avocat, devait être motivé par des raisons valables. Il avait laissé échapper un seul indice : quand elle lui avait dit ce qu'elle venait d'apprendre sur la fin de Décimus, il avait simplement souri en faisant remarquer qu'en prison au moins il n'était pas exposé à ce genre de risque. C'était tout. Mais c'était suffisant.

Elle n'y avait jamais pensé jusqu'à présent, mais il lui était soudain venu à l'esprit que les choses s'ordonnaient peut-être comme il le voulait, de la bonne manière. Et que dans ces conditions il était mieux en prison qu'au-dehors.

Elle le saurait dans peu de temps, de toute manière, et le monde le saurait aussi. Si seulement Zéna pouvait être là ! Et Félice ! Mais Félice était trop malade, et Zéna était en prison. Veuve de trainite connu.

Cela s'arrangerait quand on démolirait les prisons.

Le juge prit place, en s'efforçant de ne pas faire la grimace face aux projecteurs de la télévision, parce qu'il savait qu'il serait la vedette du spectacle. Il parcourut la cour du regard : avocat général (signe de tête), avocat désigné d'office par l'État pour défendre Train, qui détestait d'ailleurs son client et avait appris à le détester encore plus à cause de son refus de coopérer, presse, commentateur de télévision qui murmurait dans son micro, jurés en puissance...

— Tout est prêt ? demanda-t-il à l'huissier. Faites entrer l'accusé.

Docilement dans son box, parmi le brouhaha des gens qui se mettaient presque debout pour le voir.

— Qui est-ce ? demanda Hector Bamberley à son père.

— Que veux-tu dire, "qui est-ce ?".

L'avocat général se tortilla sur son siège.

— Que vient de dire Hector ? Je n'ai pas très bien saisi.

Le juge, prêt à déclarer la séance ouverte, remarqua la conversation et fronça les sourcils en signe de désapprobation. Les caméras de télévision se braquaient sur Hector et son père, tandis que l'une d'elles restait tournée vers Austin. Le juge toussa pour attirer l'attention sur lui, ce qui était la chose à ne pas faire : il lui fallut une bonne trentaine de secondes avant d'être de nouveau en état de parler clairement, et à ce moment-là Austin avait déjà dit d'une voix claire, bien captée par les micros :

— Votre Honneur ! si c'est là Hector Bamberley, peut-être pourriez-vous lui demander s'il m'a déjà vu. Je m'appelle, bien sûr, Austin Train.

Quelqu'un siffla du fond de la salle. Affolé, le juge fit d'une voix forte :

— Silence ! Que ceci soit clair dès le début ! Je ne tolérerai aucune manifestation pendant ce procès !

— Mais ce n'est pas Austin Train ! s'écria Hector. (Il paraissait sur le point de pleurer.) Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie !

Il y eut un moment de silence stupéfait. Puis Peg, délibérément, laissa entendre un gloussement. Bien fort. Il eut aussitôt un écho.

— Silence ! menaça le juge.

De tous les côtés les regards se tournèrent vers elle, et un des gardes en armes se rapprocha d'elle, l'air mauvais. Elle n'insista pas.

— Et maintenant, jeune homme, fit le juge d'un ton paternel, je me rends compte que ce procès constitue une pénible épreuve pour vous après tout ce que vous avez enduré, mais je vous assure que l'occasion de parler...

— Non, je ne me tairai pas !

Il ne s'adressait pas au juge, mais à son père qui essayait de le forcer à se rasseoir. Il poursuivit :

— Monsieur le juge, cet homme ne ressemble pas du tout à celui qui m'a gardé prisonnier. Il était beaucoup plus gros, avec des tas de cheveux, des dents jaunes, pas de lunettes, toujours sale...

— Mais tu as dit que tu avais été kidnappé par Austin Train ! rugit son père.

— Ce n'est pas lui ! cria Hector.

Le juge paraissait sur le point d'avoir une syncope. Une caméra zooma sur lui tandis qu'il fermait un instant les yeux. Se ressaisissant tandis que le brouhaha des commentaires venait se superposer aux éternuements et aux toux qui étaient maintenant tellement habituels dans n'importe quel lieu public que l'effet aurait été surprenant s'ils avaient cessé brusquement, il demanda :

— Dois-je comprendre que ce jeune garçon n'a jamais fait l'objet d'une confrontation avec l'accusé ?

Conciliabule précipité. Puis :

— Votre Honneur, nous demandons une suspension d'audience !

— Refusée ! fit le juge sans hésitation. C'est l'exemple le plus extraordinaire, je devrais dire le plus ridicule, de confusion que j'aie jamais rencontré au cours de vingt ans de carrière. J'attends que l'on réponde à ma question !

Tous les regards se tournèrent vers les Bamberley. Finalement, Roland se leva, raide, comme un vieillard.

— Votre Honneur, eu égard aux tensions qu'a subies mon fils – il est encore sous le coup de toutes les maladies répugnantes qui lui ont été...

— Je vois, coupa le juge. Je vois. Peut-on savoir qui est responsable de cette négligence incroyable ?

— Votre Honneur, déclara l'avocat général, qui donnait l'impression que le ciel venait de lui tomber sur la tête, le témoin a identifié positivement des photos de Train...

— J'ai dit oui pour que vous cessiez de m'ennuyer ! glapit Hector. Vous avez été pire que ceux qui m'ont séquestré, avec votre insistance !

À ce moment-là, la salle était en effervescence. La voix du jeune garçon pouvait à peine être entendue. Peg sautait de joie sur son siège. Quelle honte, d'avoir soupçonné Austin d'être fou ! Ils lui avaient construit un pilori, et c'étaient eux qui y étaient montés !

— Silence ! cria le juge en frappant de son marteau à coups redoublés.

Le bruit tomba progressivement. Il était visible que toutes les personnes présentes attendaient une explication avec au moins autant d'intérêt que lui.

— Voyons ! poursuivit-il quand le silence fut rétabli. Dois-je comprendre que vous, Hector, vous avez identifié cet homme à partir de photographies ?

— Oh, ils n'arrêtaient pas de me montrer des photos, c'est vrai, fut la réponse boudeuse. Ils disaient qu'il portait peut-être une perruque. Qu'il travaillait comme ramasseur d'ordures, et qu'il était forcément sale. Finalement, je leur ai dit, oui, oui, pour qu'ils me laissent tranquille !

Il se rassit soudain et enfouit son visage dans ses mains. À côté de lui, son père était debout, pâle et figé comme une statue de marbre.

— Votre Honneur ! fit soudain Austin Train.

Le juge se tourna vers lui, comme s'il était tellement désespéré qu'il était prêt à accepter de l'aide de quelque côté qu'elle vînt.

— Qu'y a-t-il ?

Peg serra les poings, car si elle ne gardait pas le contrôle d'elle-même, elle avait peur de se mettre à hurler comme une adolescente à un concert des Body English. Ces derniers mots avaient eu une... une résonance. C'était le timbre de sa voix au moment où Petronella Page avait été convertie. Allait-il enfin avoir l'occasion de s'adresser aux millions de gens qui le regardaient ?

— Votre Honneur, je pense que vous aimeriez avoir une explication sur la manière dont cette situation risible a pu être créée.

— Je veux une explication ! lança le juge d'une voix grinçante. Et c'est certainement à vous de la donner ! Vous êtes resté tout le temps dans votre prison la bouche cousue, alors qu'un seul mot de votre part aurait pu nous épargner cette... cette farce ! (Et il ajouta :) Mais soyez bref !

— Je m'y efforcerai, Votre Honneur. Brièvement, donc, bien que ceux qui veulent ma perte sachent parfaitement que plus de deux cents personnes ont adopté mon nom, ils étaient si pressés de me crucifier qu'ils ont préféré ignorer ce fait, et si stupides qu'ils n'ont pas pris la peine de me montrer à Hector !

— Train ! (Le juge était au bord de l'explosion.) Silence ! Ceci est une cour de justice, et non un forum pour vos trahisons !

— J'ai gardé le silence même devant un jugement anticipé du Président ! glapit Train. Et je laisse le soin aux Américains de décider quelle sorte de justice j'aurais reçue d'un juge qui m'accuse de trahisons qui ne font même pas l'objet du procès !

— Bien envoyé ! exulta Peg, qui découvrit à sa grande surprise qu'elle était debout en train de secouer les poings malgré le garde armé qui lui ordonnait de s'asseoir.

Elle obéit, au comble du contentement. Il avait dépassé le point critique, maintenant. S'ils l'empêchaient de parler, des millions et des millions de gens littéralement exigeraient de savoir pourquoi, et seraient prêts à faire quelque chose.

Le juge le savait. Son visage était devenu blême comme du papier mâché, et sa bouche tressaillait nerveusement comme s'il était sur le point de rendre. Soudain, sans prévenir, il quitta son fauteuil et sortit en courant. Il y eut une mêlée dans son sillage.

Austin attendit, les mains posées sur la barre de son box. Finalement, il murmura dans le micro le plus proche de lui :

— Je pense que la plupart des gens aimeraient entendre ce que j'ai à dire, même si cela fait peur au juge.

— Oh, je t'aime ! Je t'aime ! chuchota Peg.

Elle sentait des larmes ruisseler sur ses joues. C'était le geste le plus spectaculairement théâtral qu'elle eût jamais vu : la manière de manipuler l'assistance d'un studio de Petronella Page, amplifiée à la puissance dix. Elle voulut crier : « Vas-y ! Vas-y ! » mais sa voix resta quelque part bloquée dans les profondeurs de sa gorge.

Cela n'avait pas d'importance. Il y eut cinquante autres cris pour compenser.

— Merci, mes amis malades, fit Austin tandis que les caméras convergeaient sur lui. Empoisonnés, contaminés, et maintenant sur le point d'être affamés aussi... Non, je ne plaisante pas.

Je voudrais bien. Et surtout, je ne plaisantais pas quand je parlais de la stupidité de ceux qui ont organisé ce procès.

» C'est la chose la plus grave qu'ils vous aient faite : ils ont détruit votre intelligence. Et c'est une piètre consolation que de savoir que maintenant ils détruisent la leur.

» Cette accusation selon laquelle l'intelligence des habitants de ce pays est affaiblie par la pollution est entièrement fondée. Si elle ne l'était pas, croyez-vous que je serais ici, à tort, pour répondre de l'enlèvement d'Hector Bamberley ? Comment auraient-ils pu commettre une si grossière bêtise ?

Il y eut des rires. Nerveux, de ceux qu'on pousse dans l'obscurité pour chasser les fantômes.

— Et pour cette raison... — il se pencha légèrement en avant — il faut à tout prix, pour moi, pour n'importe qui, pour la survie de la race humaine, il faut à tout prix que l'exportation par la force du mode de vie inventé par ces hommes stupides... cesse... immédiatement !

Sa voix soudain tonna.

— La planète Terre ne peut plus se permettre de continuer ainsi !

Il les a eus, se dit Peg. Je n'aurais jamais cru qu'il y réussirait. Mais il les a eus. Seigneur. Ce cameraman. Il tremble de la tête aux pieds ! D'ici quelques instants, il va se mettre à pleurer comme Petronella !

— Notre mode de vie, reprit Austin sur le ton de la conversation. Oui... Vous savez que nous sommes sous le coup de la loi martiale ? On a prétendu que nous étions en guerre, qu'à Denver nous avons subi une attaque chimique sournoise. En réalité, la substance qui a causé la Folie de Denver est une arme psychotomimétique tirée de l'ergot de seigle et connue dans l'armée U.S. sous le nom de code "B.W." Elle a été fabriquée expérimentalement à Fort Detrick, Maryland, de 1959 à 1963, et entreposée jusqu'à cette même année à l'arsenal des Montagnes Rocheuses, pour être ensuite déposée dans des containers d'acier au fond d'une mine d'argent désaffectée. Vous voulez savoir ce qui s'est passé ensuite ?

Il eut un rictus soudain. Cela fit ressembler sa tête chauve à un des symboles trainites en forme de tête de mort qu'ils avaient — pendant très peu de temps — commercialisés, en plastique, pour que les gens l'accrochent à leur portail.

— Eh bien, peu avant Noël l'année dernière, un des tremblements de terre si fréquents maintenant dans la région a percé un des containers. Son contenu s'est répandu dans la nappe aquifère qui dessert les puits de la fabrique hydroponique Bamberley. Dans la mesure où mes informations sont exactes, un seul citoyen américain est mort des suites de cette contamination, mon regretté ami Décimus Jones. Sachant qu'il allait faire un voyage en Californie, une de ses connaissances lui a fait cadeau d'une petite quantité de Nutripon fauchée à la fabrique. Le même contingent qui a été expédié à Noshri et à San Pablo ! Il est devenu fou, et il est mort.

» Vous savez maintenant qui est responsable de la guerre du Honduras, à propos !

Distinctement, Peg entendit plusieurs personnes murmurer : « C'est donc ainsi que ça s'est passé ! »

— Plus tard, il y eut un autre tremblement de terre. Il dut briser non pas un, mais plusieurs containers chargés de B.W. Vous savez donc également à quoi vous en tenir sur la Folie de Denver. Vous comprenez pourquoi vous devez être rationnés, pourquoi vous n'avez pas le droit de voyager librement, pourquoi vous risquez à chaque pas d'être arrêtés et fouillés par n'importe quel soldat à qui votre tête ne revient pas. La deuxième chose qu'il faut que vous sachiez concerne les *jigras*. Elles n'ont pas été délibérément rendues résistantes pour être utilisées contre nous comme une arme ! Elles ont simplement appris la technique de l'adaptation biologique. Avez-vous eu du fil à retordre récemment avec les puces ? Les poux ? Les cafards ? Les moustiques ?

Roland Bamberley était assis, muet, s'avisa soudain Peg, alors qu'il aurait dû être sur ses pieds en

train de pousser des cris. Pour quelle raison ? Elle lui jeta un coup d'œil, et vit que son visage était parfaitement rigide, ses yeux fermés, et qu'il se tenait le bras droit.

Mais personne ne faisait rien pour l'aider, bien qu'il fût visiblement sur le point de s'évanouir. Que se passait-il donc ?

Puis elle n'y pensa plus. Austin était de nouveau en train de parler.

— J'aurais pu dire la plupart de ces choses depuis des mois, toutes, en fait, à part l'histoire de Décimus Jones. En réalité, j'ai failli le faire. Au show de Petronella Page, si vous vous souvenez. Mais ensuite, quand je me suis rendu compte de ce qui m'attendait, j'ai décidé qu'il était plus sage d'attendre. Une dernière chose restait à accomplir.

» Quand avez-vous pris un bain de soleil pour la dernière fois, mes amis ? Quand avez-vous bu de l'eau dans un ruisseau ? Quand vous êtes-vous risqué à cueillir un fruit sur l'arbre et à le manger sur place ? Combien avez-vous dépensé chez le docteur l'année dernière ? Lesquels d'entre vous vivent encore dans des villes où l'on peut s'abstenir de porter des masques ? Lesquels ont passé cette année leurs vacances à la montagne parce que la mer est bordée d'immondes ? Lesquels en ce moment même ne souffrent pas d'une petite misère quelconque... mal au ventre, mal à la tête, bronchite, ou comme Mr Bamberley ici présent – il pointa l'index – claudication aiguë d'une artère majeure ? Il faudrait que quelqu'un s'occupe de lui, s'il vous plaît. Il a immédiatement besoin d'une bonne dose d'un vaso-dilatateur puissant.

Stupéfait, le médecin qui avait fait des piqûres aux journalistes et qui se tenait près de la porte choisit une seringue dans sa trousse et obéit en courant. Il y eut des applaudissements spontanés qu'Austin fit taire d'un geste.

— Il s'en tirera, mais j'ai bien peur qu'il ne lui reste plus tellement de temps à vivre. Il n'en reste à aucun d'entre nous. Non pas parce que nous allons nous faire abattre, bien qu'il y ait de fortes chances pour cela, mais parce que notre espérance de vie est en train de dégringoler. Il y a dix ans, elle était la trente-deuxième du monde. Étrange : le plus riche pays du monde ne venait qu'au trente-deuxième rang des nations en ce qui concerne l'espérance de vie. Mais à présent, c'est au trente-septième rang que nous sommes, et ça dégringole toujours... Mais il reste un espoir pour l'homme !

Faites qu'il y en ait un ! murmura Peg entre ses lèvres. Oh, faites qu'il y en ait un ! Elle se souvint : « Je crois que je suis capable de sauver le monde ! »

Elle avait eu raison, pour le cameraman. Ses joues étaient humides.

— En Europe, comme vous le savez, ils ont tué la Méditerranée. Exactement comme nous avons tué les Grands Lacs. Ils sont en ce moment en train de tuer la Baltique, avec l'aide des Russes qui ont déjà tué la Caspienne. Eh bien, cet organisme vivant que nous appelons notre mère la Terre ne pourra plus supporter longtemps un tel traitement. Ses entrailles sont retournées, ses artères obstruées, ses poumons encrassés... Et quel a été le résultat inévitable ? Des soubresauts sociaux tellement violents que toute idée de propager ce... ce *cancer* à quoi nous avons donné naissance a dû être abandonnée ! Oui, il y a de l'espoir ! Quand des réfugiés affamés assiègent les frontières, les armées ne peuvent plus être envoyées répandre le cancer ailleurs. Il faut les rappeler à la maison – comme la nôtre !

De nouveau, sa voix prit cette intonation qui mobilisait totalement l'attention.

— Gardez-la ! Pour l'amour de Dieu, si vous croyez en Lui, mais dans tous les cas pour l'amour de l'humanité, gardez-la ! Bien qu'il soit déjà trop tard pour nous, il n'est peut-être pas trop tard pour le reste de la planète ! Nous devons à ceux qui viendront après de faire en sorte qu'il n'y ait jamais un autre désert du Mékong ! Jamais plus un autre *dust-bowl* de l'Oklahoma ! Jamais plus une autre mer morte ! Je vous demande, je vous supplie de faire un serment solennel : bien que vos enfants soient destinés à être handicapés, retardés, anormaux, il restera quelque part, pendant suffisamment longtemps, un endroit où les enfants grandiront sains, intelligents, normaux ! Promettez-le ! Jurez-le ! Faites-le pour le salut de l'espèce que nous avons presque... Qu'est-ce que c'est ?

Il plissait les paupières en direction du cameraman aux joues mouillées, qui maintenant reniflait :

— Excusez-moi, Mr Train : mais ça ne sert à rien ! (Il frappa du doigt le casque qui recouvrait ses oreilles.) Le Président a ordonné de vous couper !

Il se fit un silence total. Comme si Austin avait été un mannequin gonflé et que quelqu'un avait trouvé la valve qui laissait sortir le gaz. Il paraissait avoir rapetissé de plusieurs centimètres quand il se retourna, et presque personne ne l'entendit murmurer :

— J'aurai quand même essayé !

— Mais ne vous arrêtez pas ! (Peg avait bondi, et elle entendait le son de sa propre voix.) Ne vous...

Le mur qui était derrière lui s'effondra, et le plafond tomba sur sa tête avec tout le poids d'une poutre en béton. Puis le toit commença à glisser sur tout le monde dans un effroyable soulèvement de poussière.

La dernière bombe d'Ossie avait bien fonctionné.

AUX ARMES

— Tiens chérie. Comment trouves-tu ça ? demanda fièrement Pete.

Jeannie battit des mains et s'exclama :

— Oh, mon amour ! J'avais envie d'en avoir une depuis si longtemps ! Une cocotte à micro-ondes ! (Elle lui fit face brusquement.) Mais comment l'as-tu eue ?

Il savait pourquoi elle lui posait cette question. Les marchandises de toutes sortes étaient devenues rares au cours des semaines précédentes. C'était dû en partie à la pénurie de moyens de transport. Les camions étaient réquisitionnés pour l'essentiel, surtout les vivres, et convoyés de ville en ville par l'armée. Mais c'était également parce que les gens quittaient leur emploi et abandonnaient les villes, comme pour un second exode vers l'Oklahoma. On avait vu ce qui s'était produit à Denver. Si le même sort s'abattait sur New York, Los Angeles ou Chicago...

On parlait de fermiers qui affrontaient le fusil à la main des squatters en puissance. Pas dans les journaux, évidemment, ni à la télé.

— Elle a été libérée, fit Pete avec un ricanement.

— Tu veux dire que tu l'as volée ? (C'était Carl, dans l'encadrement de la porte.) Tss, tss, un ancien flic ! Et qui gardera les gardiens ?

— Je ne l'ai pas volée ! jeta Pete.

Il trouvait son beau-frère presque impossible à supporter. Même après son intervention complètement folle à la télé, il semblait continuer à considérer Train comme un dieu. Le plus terrible, c'était que des tas de gens pensaient de la même façon. Cela rendait Pete nerveux. Le commissariat de police où il avait travaillé la plus grande partie de l'année dernière à Towerhill avait été l'objet d'un attentat à la bombe, et le sergent Chain, son ancien chef, était mort. Il y avait eu une fusillade à une centaine de mètres de lui ce soir tandis qu'il rentrait à la maison, sans doute quelqu'un en infraction avec le couvre-feu qui avait voulu se mettre à courir. Toute la ville ressemblait à une usine dont les propriétaires auraient fait faillite du jour au lendemain : une coquille vidée de ses habitants, qui maintenant se pressaient au portail, écumant de fureur.

— Alors, comment l'as-tu eue ? insista Carl.

Sachant qu'il faisait exprès pour le mettre en colère, Pete prit une profonde inspiration.

— Elle vient de cet entrepôt de gros près d'Arvada. Le propriétaire s'est fait tuer. Sa veuve dit à

tout le monde de se servir.

— Pillage avec autorisation, hein ?

— Non ! L'armée supervise le tout, et ils m'ont donné un certificat...

— Oh, arrêtez de vous disputer, tous les deux ! ordonna Jeannie. Ne me gâchez pas le plaisir. C'est quelque chose dont j'ai envie depuis des années, Carl. Peu m'importe la façon dont il l'a eue, du moment qu'elle est là.

Carl soupira, et se détourna. Au bout d'un moment, Pete demanda d'une voix maladroite :

— Tu veux une bière, Carl ? J'ai réussi à trouver un paquet de six. Dans le réfrigérateur.

— Euh... Oui, merci. Je t'en apporte une dans le living, d'accord ?

C'était si dur, de feindre d'avoir le cerveau obscurci des suites du B.W., alors que finalement la révolution était arrivée ! Enfin... peut-être pas tout à fait LA RÉVOLUTION en lettres majuscules, mais certainement une chance de la réussir. Jamais auparavant il n'y avait eu tant de mécontents du système, prêts à se défendre par la force.

Il était cependant coincé là, jusqu'à ce que l'occasion se présente de franchir le cordon qui entourait la ville et d'entrer dans la clandestinité. À cause des forces massives qui s'étaient déversées dans Denver pour faire du nettoyage après la Grande Folie, cette ville était certainement la plus contrôlée de toute la nation. C'était idiot de s'être fait bloquer ici. Il ne se fiait pas à Pete parce qu'il avait fait partie de la police, et il avait même peur de Jeannie parce qu'il lui avait avoué le meurtre du garde-frontière.

Comment diable pouvaient-ils être si aveugles ? Ils reconnaissaient que la Folie de Denver avait été causée par des gaz toxiques, mais comme c'était Train qui avait fait un sermon là-dessus, ils étaient prêts à soutenir le point de vue que « ce n'était pas la faute du gouvernement » ! Ils auraient voulu que tout soit effacé, que le gouvernement reprenne le contrôle, même s'ils savaient qu'il avait menti, et trahi, et même tué des gens !

S'ils étaient capables d'atteindre un tel degré de stupidité et de docilité, ils étaient sûrement capables aussi de le donner...

— Tu peux dire que tu as choisi le jour qu'il faut pour l'apporter, fit Jeannie tout en caressant le flanc brillant de l'autocuisseur. Maman m'a procuré un poulet. Ne restez pas trop longtemps avec votre bière, voulez-vous ? Le dîner ne demandera qu'une minute, avec cette merveille.

Carl plissa les lèvres d'écœurement tout en prenant les deux bières et en se dirigeant derrière Pete vers la pièce à côté. Il s'assit en disant :

— Est-ce que vous avez vu le soleil, dernièrement ?

— Oh, ça suffit ! lança Pete. Ce n'est pas très original ! Mais la situation est en train de redevenir normale. Nous avons de nouveau de l'eau, matin et soir. Nous avons l'électricité, bientôt nous aurons de l'essence. Oui, tout redevient normal.

— Tu as raison, fit Carl d'une voix grave. À partir de maintenant, ce sera ça la "normale". La situation dans laquelle nous sommes. La loi martiale. Les restrictions sur les déplacements. Les manifestations interdites. La moitié du pays secouée par les attentats à la dynamite. C'est cela, l'avenir, à moins que nous ne sachions l'empêcher. Et quelle sorte d'existence attend mon neveu ?

— L'enfant n'aura pas de problème, insista Pete. Le Dr McNeil dit que cela se présente bien. Et Jeannie touche des rations spéciales parce qu'elle est enceinte...

— Et ça vous suffit ? explosa Carl. Vous vous fichez pas mal qu'il n'ait pas le droit de voyager d'une ville à l'autre quand il en aura envie, sans avoir à demander une autorisation à la police ? C'est le genre de liberté que nous allons perdre pour de bon, à moins que nous ne nous en emparions nous-mêmes !

— Je croyais que c'était toi qui étais contre la liberté, soupira Pete. Tout au moins la liberté de faire ce qu'on a envie, où on en a envie. Est-ce que tu laisserais quelqu'un construire une usine

n'importe où ?

— À n'importe quel endroit où elle ne gênerait pas les autres, répliqua Carl. Mais pourquoi avons-nous tant d'usines ? Pourquoi ne pourrait-on avoir une voiture qui dure la moitié de la vie ? Pourquoi...

— Allons, vous deux ! cria Jeannie de la cuisine, interrompant la chanson joyeuse qu'elle fredonnait. Je veux que cette soirée soit bien tranquille et agréable, vous m'entendez ?

— D'accord, lui répondit Carl en criant, mais il poursuivit un ton plus bas : Ce qui m'embête, c'est ça – et je ne suis pas le seul, Dieu merci. *Ils sont encore là*. Les gens qui ont camouflé le soleil, les gens qui ont jeté Train en prison pour un acte qu'il n'a pas commis, les gens qui ont fabriqué ce gaz toxique : ils sont encore là, et ils resteront là jusqu'à ce que la puanteur devienne tellement insupportable qu'ils seront obligés d'émigrer en Nouvelle-Zélande. Ils peuvent se le permettre. Moi pas. Et toi non plus. C'est cela qu'il faut rectifier.

— Même si c'est vrai, pour le gaz, grogna Pete, Train lui-même a dit que c'était un accident. Un tremblement de terre.

— Qu'est-ce qu'il y a d'accidentel à propos d'un tremblement de terre à Denver ? J'ai demandé à maman : il n'y en avait jamais par ici quand j'étais gosse. Tous ces déchets empoisonnés qu'ils ont déversés dans les puits de mines abandonnés ont fait glisser la roche sous la montagne. Rien d'accidentel là-dedans !

C'était toujours la même discussion. Pour la dixième ou la douzième fois.

— C'est prêêê ! chanta joyeusement Jeannie de la cuisine. Aiguisez vos appétits !

— Tu sais une des raisons pour lesquelles j'ai ramené cette cocotte ? fit Pete entre ses dents. Pour raccourcir le temps pendant lequel il me faut subir tes discours avant de passer à table.

Il gloussa et finit sa bière d'un coup.

On entendit alors un choc sourd dans la cuisine, et un bruit de vaisselle cassée. Carl courut vers la porte, regarda à l'intérieur et s'exclama :

— Bon Dieu. Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle a eu... un choc, peut-être ?

Claudiquant frénétiquement derrière lui, s'agrippant à la table et aux dossiers de chaises parce que ses béquilles étaient hors de portée, Pete regarda horrifié la forme prostrée de Jeannie sur le sol. Carl plongea vers la prise et débrancha l'autocuiseur.

— Mais il était tout neuf ! s'exclama Pete stupidement. Jeannie ! Jeannie !

Il fallut attendre une heure dans le couloir de l'hôpital, où le vent s'engouffrait à travers les carreaux brisés, apportant avec lui une odeur de fumée. Ils étaient passés devant l'incendie en venant, et le policier qui les escortait pour attester de leur droit de traverser les points de contrôle aux carrefours après le couvre-feu – c'était le vieux copain de Pete, Chappie Rice – leur dit que c'était le troisième à sa connaissance cette nuit. Tous d'origine volontaire.

Carl faisait les cent pas, regardant les flammes, souhaitant qu'elles emportent le pays au diable. Pete, obligé de rester sur une chaise à cause de son dos, passait son temps à jurer doucement.

Au bout d'une interminable attente, Doug McNeil se montra dans le couloir et Carl se précipita à sa rencontre.

— Est-ce qu'elle...

— Jeannie s'en tirera, murmura Doug. Dites-moi, Pete. Cet autocuiseur, de quelle marque était-il ? Ne serait-ce pas un *Instanter* ?

— Euh... (L'air hébété, Pete hocha affirmativement la tête.) Comment le savez-vous ?

Doug évitait de croiser son regard.

— Je m'en doutais, dit-il. Nous avons déjà eu des pépins avec cette marque. C'est... oh, le quatrième cas que je vois. Je me demande ce qui les a empêchés de fermer la boîte.

Il respira profondément.

— Il y avait une fuite, Pete. Une fuite de radiations. Mauvaise protection. Et le bébé de Jeannie a été littéralement cuit dans son ventre.

À 2 heures du matin, Carl fut réveillé par un bruit qui provenait du living-room. Il se leva pieds nus pour voir ce qui se passait. Il trouva Pete en train de tourner les pages d'un livre et de prendre des notes sur un carnet.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

Pete ne leva pas la tête. Il répondit :

— J'apprends à fabriquer une bombe.

LE CHOC DE LA RECONNAISSANCE

Encore mal habitué à se retrouver en uniforme après dix ans de civil, Philip Mason remua les épaules sous sa chemise. Le tissu était rêche. Mais l'inconfort faisait partie du prix que les gens allaient avoir à payer pour racheter la bonne vie passée, et ce n'était vraiment pas grand-chose, à ses yeux.

Il devait y avoir quand même un grand nombre de gens qui refusaient de payer ce prix. Il leva les yeux distraitement vers le ciel, d'où provenait un sourd vacarme, et vit un vol d'hélicoptères de combat qui étaient en train de disparaître dans la brume, sans doute pour aller mater l'insurrection de Cheyenne. C'était incroyable, la manière dont les villes craquaient comme une série de pétards, l'une après l'autre...

Il se demandait si le type qu'il avait remplacé à la tête de cette équipe de démolition était dans un de ces hélicoptères. Il avait été réaffecté, comme c'était le cas pour la majorité des militaires de carrière affectés à l'origine aux travaux de reconstruction, à mesure que la situation empirait. On disait qu'à Harlem et dans le Bronx, l'armée employait des tanks...

Mais mieux valait ne pas se soucier des problèmes des autres. Il était préférable de se concentrer sur la manière dont les choses s'arrangeaient petit à petit pour lui, à mesure que ces ruines étaient nettoyées. Il faudrait des mois pour rendre Denver de nouveau présentable. Déjà, on sentait les signes du contrôle central vigoureux dont la ville bénéficiait, et il y avait même quelques magasins qui ouvraient chaque jour à midi pour une période de trois heures. Pour lui, la vie avait été assez facile depuis qu'il avait été promu aux fonctions de sergent. Des bons d'essence, l'usage de sa voiture, la permission de prendre ses repas et de dormir à la maison avec Dennie, sauf quand c'était à son tour d'être de service.

Avec Harold, aussi. Mais il essayait de ne pas penser à Harold plus qu'Harold, apparemment, ne pensait à lui.

— Hé là !

Il se retourna pour voir qui l'appelait. De l'autre côté de la rue, là où une autre équipe rasait une maison qui avait été calcinée au même degré que celle que ses hommes démolissaient, un sergent de la Garde Nationale. Son visage lui était vaguement familier. Fouillant dans sa mémoire, Philip le situa. C'était un des monteurs qu'il avait engagés avec Alan (pauvre Alan !) pour installer les épurateurs Mitsuyama.

Si seulement il y en avait eu dans toute la ville ! Si seulement ils n'avaient pas été détraqués par ces maudites bactéries !

Mais à quoi bon revenir sur ce qui était fait.

Il demanda à un des soldats de surveiller les hommes et s'approcha tranquillement de l'autre pour

lui dire bonjour. Il ne se rappelait pas très bien son nom. C'était un Chicano. Gomez ? Perez ? Quelque chose comme ça.

— Vous êtes Mason, n'est-ce pas ? demanda l'homme. Je vous ai reconnu. Vous êtes le salaud qui a fait venir ces putains de filtres étrangers et empoisonné notre eau. Je me demande comment vous faites pour vous balader en liberté, et avec un de nos uniformes sur le dos, encore. Eh bien, si personne ne s'est occupé de vous, moi je vais le faire.

Il fit basculer son fusil et tira sur Philip presque à bout portant.

LA PROPOSITION LA PLUS RATIONNELLE

Page : Eh bien, je vous prie de nous excuser pour la fusillade de tout à l'heure, qui j'espère n'a pas gâché votre plaisir de téléspectateur, mais comme on vous l'a dit, l'incendie de la Vieille Ville de Chicago est maintenant officiellement « maîtrisé », et les émeutiers sont contenus par les forces de l'ordre. Avant de passer à l'invité suivant de la soirée, on me demande encore d'annoncer que les attaques de guérilleros contre Jacksonville, Omaha et San Bernardino, dont notre envoyé spécial avait fait état en s'interrogeant sur les causes de l'incendie de Chicago, ne sont pas confirmées, je répète, ne sont pas confirmées. Voilà ! Permettez-moi seulement de rassurer les spectateurs qui sont venus ce soir dans notre studio en leur disant que même si quelque chose d'analogue à ce que nous venons d'entendre devait se produire à New York, il n'y aurait absolument aucun danger – cet immeuble ayant été conçu avec le concours d'experts de la défense civile. Sommes-nous prêts à... ? Bon, parfait, je vois que tout le monde est prêt. Eh bien, vous tous, vous savez maintenant qu'une proportion étonnante de notre population admet les préceptes de feu Austin Train, et s'y raccroche toujours malgré les déclarations du Président selon lesquelles elles seraient fondées sur un appel à la sensiblerie et le refus du rationnel... Où tout cela nous a conduits, vous le savez tous. Un homme, cependant, tandis que tous ces événements se déroulaient, poursuivait tranquillement et opiniâtrement une autre voie. Comme vous ne l'ignorez sans doute pas, le célèbre Dr Thomas Grey, du Trust Bamberley, s'efforce depuis des années, avec l'aide des ordinateurs et de toutes les méthodes modernes imaginables, de trouver une solution au problème crucial auquel nous sommes confrontés. Je suis heureuse qu'il ait choisi notre show pour dévoiler ses conclusions. Tom Grey ! (*Applaudissements.*)

Grey : Merci, miss Page.

Page : Je remarque que vous avez un bras en écharpe, Tom. J'espère... Oh, veuillez m'excuser une seconde. Je suis navrée, vous tous, mais on nous demande de céder une minute d'antenne pour une annonce d'intérêt public. Nous nous retrouverons dans un moment. Vous pouvez y aller.

Officier de l'Amirauté : Voici un communiqué urgent du Département de la Défense, U.S. Navy. Attention, attention, tous les personnels actuellement en permission à terre dans les États suivants : New York, New Jersey, Pennsylvanie, Floride, Texas, Californie. Présentez-vous immédiatement à la base la plus proche de l'Armée ou de l'Aviation, ou à un des quartiers généraux de la Garde Nationale, pour vous y placer sous les ordres du commandant en chef. Vous devrez aider à rétablir l'ordre public. Je répète...

Page : Je vois qu'il y a quelqu'un dans ce studio qui se lève pour répondre à l'appel. Nous allons attendre quelques instants qu'il soit parti. (*Applaudissements.*) Là, voilà. J'étais en train de parler de votre bras, Tom.

Grey : Oh, ce n'est rien de sérieux, par bonheur. Je... euh... me suis laissé coincer dans un de ces

désordres publics dont il était question tout à l'heure. (*Rires dans l'assistance.*) Mais je m'en suis tiré avec une épaule luxée.

Page : Vous avez résisté ? (*Rires.*)

Grey : Non, il y avait des pointes sur la chaussée et ma voiture a heurté un lampadaire. (*Rires redoublés.*)

Page : Eh bien, j'espère que ça ira bientôt mieux. Pour en revenir à votre idée... une seconde, il y a quelque chose qui ne va pas ?

Une voix dans l'assistance : De la fumée ! Je suis sûr qu'il y a une odeur de brûlé !

Page : Je vais me renseigner. Ian ?... Vous avez raison, mon cher ami, mais il n'y a pas à s'inquiéter. Ça vient de Newark, semble-t-il. Vous savez qu'ils ont un énorme incendie là-bas en ce moment. Estimez-vous heureux d'être ici... il paraît que c'est cent fois pire en plein air ! (*Rires dans l'assistance.*) Tom, votre entreprise a dû être incroyablement complexe. Il a fallu que vous analysiez littéralement tous les facteurs majeurs liés à notre situation actuelle, n'est-ce pas ?

Grey : Oui, tous.

Page : Et vous êtes maintenant en mesure de révéler vos conclusions... Excusez-moi ! Une seconde. Oui, qu'est-ce que c'est cette fois-ci, Ian ?... Oh. Oui, bien sûr ; ça a l'air urgent. Je vais leur dire... Un autre communiqué qui s'adresse à vous tous. Navrée de toutes ces interruptions, mais on ne peut tout de même pas ignorer ce qui se passe, n'est-ce pas ? Il s'agit d'une nouvelle importante et tragique. Il paraît que le pont des Chutes du Niagara est coupé – il a sauté ou il s'est écroulé, on ne sait pas encore, mais comme il y a des tas de gens qui essayent de passer la frontière canadienne à cet endroit, on demande à toutes les stations de radio et de télévision de dire aux gens d'éviter cette zone pour que les secours puissent passer. Toutes les routes sont embouteillées, me dit-on... Tom, nous étions donc en train de dire que vous pouviez dévoiler vos conclusions en ce moment même, n'est-ce pas ?

Grey : Oui, et elles sont d'une importance cruciale. Naturellement, j'ai pu tenir compte uniquement d'éléments tels que les ressources naturelles, les réserves d'oxygène, les stocks de vivres, les possibilités en eau, et ainsi de suite, et... euh... dans un sens c'est extrêmement curieux car on pourrait dire...

Page : Tom, excusez-moi, mais la production me fait des signaux. Oui ?... Je vois. Ça ira. Tom, ils vont nous réquisitionner l'antenne dans deux minutes. Le Président doit annoncer un nouveau train de mesures. Pourriez-vous être bref, je vous prie ?

Grey : Eh bien, comme j'étais sur le point de le dire, c'est pour ainsi dire ironique, car nous sommes déjà engagés, en un sens, sur la voie que mes découvertes rendent inévitable.

Page : Ne nous laissez pas sur des charbons ardents, Tom ! Dites-le-nous ! Qu'est-ce que nous pouvons faire pour assurer un avenir heureux et sain à l'humanité ?

Grey : Nous pouvons rétablir l'équilibre écologique de la biosphère et tout le reste – en d'autres termes, nous pouvons nous remettre à vivre selon nos moyens au lieu de tirer sur un découvert que nous ne pouvons rembourser, comme nous l'avons fait au cours des cinquante dernières années – si nous exterminons les deux cents millions de personnes les plus extravagantes et les plus gaspilleuses de notre espèce.

Page : Suivez ce conseil si vous le pouvez, monsieur le Président des États-Unis. C'est votre récompense pour avoir arrêté Austin Train. Vous tous, qu'est-ce que vous diriez si nous lui allumions un immense bûcher funéraire ? Ne trouvez-vous pas qu'il mérite... ?

(*Fin de la transcription.*)

LA FUMÉE DU GRAND INCENDIE

Ouvrant la porte au médecin, prête à s’excuser d’avoir les mains enfarinées – elle était en train de faire son pain – Mrs Byrne fronça les narines. De la fumée ! Et si elle la sentait avec le rhume de cerveau qu’elle avait, il fallait que ce soit un gigantesque incendie !

— Il faudrait prévenir les pompiers ! s’exclama-t-elle. Est-ce que c’est une meule de foin ?

— Les pompiers auraient du chemin à faire, lui dit le médecin gravement. Ça vient de l’autre côté de l’Atlantique. Le vent souffle fort, aujourd’hui.

L'ANNÉE PROCHAINE

Les moutons affamés lèvent la tête,
et n'ont rien à manger,
Gonflés de vent, ils respirent les
vapeurs malfaisantes,
Consumés par la contagion et la
corruption intérieures.

MILTON : *Lycidas*

FIN